This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE
FAIRE

Adrien Baillet auteur de cette vie fut un des plus célèbres critiques de son temps.

B
1873
.B157
1692

LA VIE
DE Mr
DES-CARTES.

Réduite en abregé.

Adrien Baillet

UNIV. OF MICH.

A PARIS,

Chez { GUILLAUME DE LUYNES, Libraire Juré, dans la Salle des Merciers, au Palais, à l'Enseigne de la Justice.

La Veuve de P. BOÜILLEROT, à l'entrée de la ruë S. André des Arcs, au bout du Pont S. Michel, au bon Protecteur.

ET

CLAUDE CELLIER, Ruë S. Jacques, au grand Navire.

M. DC. XCII.

Avec Privilege du Roy.

12-13-26 3M

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.

MONSEIGNEUR,

L'union que Dieu a établie entre la Juſtice & la Vérité, me donne la hardieſſe de préſenter mon ouvrage à VÔTRE GRANDEUR. *Quelque égalité que cette union ſemble mettre entre elles, l'ordre de la Sageſſe éternelle a voulu que la Vérité fût ſous la protection de la Juſti-*

A ce

429300

re ; & que l'une étant naturellement toute nuë & sans armes, l'autre se trouvât toûjours armée pour sa défense.

C'est peut-être dans cette vuë, MONSEIGNEUR, que Dieu nous a fait représenter la Vérité sortant de la terre, & la Justice placée au dessus des tempêtes pour lui tendre la main. Le sort de la Vérité semble dépendre tellement de la présence de la Justice, que pour peu que celle-ci s'éloigne, celle-là se trouve souvent en proye à ses ennemis.

Mais les intérêts de l'une sont tellement attachez à ceux de l'autre (pour ne pas dire que ce sont les mêmes,) qu'il ne seroit pas possible à la Justice d'abandonner la Vérité sans se détruire. Ce n'est point faire des-honneur à la Justice de croire qu'elle ne peut subsister que par la Vérité ; & de dire aprés un Prophéte, qu'on ne peut avoir d'accés auprés d'elle que par le moien de celle-ci. Dieu même dont la vie, au langage de l'Ecriture, n'est que Vérité & que Justice, a voulu que l'une fût toûjours inseparable de l'autre dans tous ses ouvrages. L'Homme qui s'imagine en être le chef-d'œuvre, ne peut entretenir aucun com-

merce

merce avec ſon Créateur, que par la voie de la Vérité & de la Juſtice, qui n'ont qu'un même chemin pour le faire venir à nous, & pour nous conduire à lui. Il ſemble qu'il ne réſerve ſa miſericorde que pour ceux qui ſuivront l'une & l'autre également. En un mot, ce n'eſt que dans l'union étroite de la Vérité & de la Juſtice que nous ſommes à luy en qualité de ſon peuple, comme il veut bien être à nous en qualité de nôtre Dieu avec les mêmes conditions.

C'eſt par l'une & par l'autre qu'il a voulu principalement ſe rendre viſible à nous dans la perſonne du Roy, que nous regardons comme l'image vivante de la Divinité. Mais ſi le plus grand honneur de LOUIS LE GRAND *eſt d'avoir été choiſi de Dieu pour faire regner la Juſtice & la Vérité ſur la terre : y-a-t-il,* MONSEIGNEUR, *quelque autre honneur dans le monde après celui-là, qui ſoit plus grand & plus ſolide que celui d'avoir été choiſi par un ſi puiſſant Monarque pour être le Chef de la Juſtice dans ſon Royaume, & le protecteur de la Vérité ſous ſes ordres?*

Mais ſi nous révérons dans vôtre Per-

ſonne le premier Miniſtre de la Juſtice que le Roy a reçûë de Dieu pour être diſtribuée aux Peuples : je ſerois preſque aſſez hardi pour regarder M. Deſcartes comme l'un des principaux Miniſtres de la Vérité que Dieu n'a point révelée, & dont il a bien voulu abandonner la recherche & la diſcuſſion aux Hommes. Si M. Deſcartes avoit été aſſez heureux pour rétablir la vraye Philoſophie par les ſoins qu'il a pris toute ſa vie de découvrir la Vérité dans le fonds de la Nature, ce ſeroit un avantage dont le genre humain ſeroit encore redevable au regne de LOUIS LE GRAND : *puiſque Sa Majeſté l'a honoré de ſa protection particuliere de ſon vivant ; qu'elle l'a gratifié de penſions, pour faciliter l'exécution de ſes grands deſſeins ; & qu'elle l'a comblé de toutes les bontez avec leſquelles elle a coûtume de reconnoître le vrai mérite.*

M. Deſcartes ne pouvoit mieux répondre aux bontez du Roy, qu'en ſacrifiant toutes ſes facultez à cette Vérité que Dieu ſemble avoir cachée dans tout ce qu'il a créé, & dont la découverte pourroit produire la félicité temporelle

des

des hommes. Il avoit reçû de Dieu un amour violent pour cette Verité. Cet amour se trouvant accompagné de toute la droiture du sens & de toute la sincerité du cœur que l'on pût souhaiter, luy avoit fait poursuivre cette Verité par tout où il s'étoit douté qu'il pourroit la découvrir. Et s'il falloit juger du succés de ses travaux par l'excellence des talens qu'il y a employez, nous aurions dequoi raisonnablement présumer que cette Verité se seroit enfin presentée à luy sans déguisement.

Mais l'experience de sa propre foiblesse lui aiant persuadé, que Dieu, qui donne gratuitement la connoissance des Veritez surnaturelles par la revelation, ne s'engage pas toûjours à recompenser de la même maniere les travaux que l'on essuie dans la recherche des Veritez naturelles: il a tâché de satisfaire au moins de sa fidelité & de sa perseverance. Une Maîtresse telle que la Verité ne pouvoit être mieux servie qu'avec ces deux qualitez, sur tout lorsque l'on considere que M. Descartes joignoit les sentimens du cœur avec les raisonnemens de l'esprit pour la reconnoître.

Ce sont-là, MONSEIGNEUR, les motifs de la confiance avec laquelle j'ai espere que Vous voudriez bien honorer de vôtre protection l'histoire d'un homme qui a procuré à la France la gloire d'avoir produit le chef de la Philosophie nouvelle, ou le restaurateur de celle que les Anciens cultivoient, avant que les Grecs l'eussent embarassée de la diversité de leurs opinions. J'ose me flater que VÔTRE GRANDEUR ne le trouvera pas entierement indigne d'elle, soit par la vûë des grandes relations de la Justice avec la Verité, soit même par la considération de la famille de ce celebre Philosophe, dont les parens ont été depuis plus d'un siecle l'ornement de l'un des principaux Parlemens du Royaume. C'est à la connoissance que vous avez euë de leur application à leurs devoirs, qu'ils sont redevables de cette bienveillance particuliere, avec laquelle vous les avez toûjours distinguez, depuis que vous êtes entré la premiere fois dans leur Province, aux Etats de laquelle vous avez souvent assisté pour sa Majesté.

Mais, MONSEIGNEUR, toute immense que vôtre bonté a paru jusqu'ic

qu'ici aux peuples de cette grande Monarchie, il ne nous eſt point permis de douter que vôtre puiſſance n'ait une étenduë qui luy eſt proportionnée, puiſqu'elle n'a point d'autres bornes que celle du Roy. Cette autorité ſuperieure que vous avez ſur toute la Juſtice qui eſt l'ame des Empires, & qui eſt capable de rendre la Monarchie immortelle par ſon incorruptibilité, eſt à la verité l'ouvrage du plus puiſſant des Princes de la terre, mais en même tems du plus ſage de tous les Rois. De ſorte que le jugement que ce grand Monarque a fait de vôtre perſonne en vous élevant au comble des dignitez de ſon Royaume, vous eſt encore infiniment plus glorieux que toute la puiſſance qu'il vous a communiquée. Aprés lui avoir donné durant une longue ſuite d'années des preuves continuelles de vôtre intégrité, de vôtre ſuffiſance, & de vôtre vertu, vous auriez peut-être été content qu'il en fût demeuré au jugement qu'il faiſoit de vôtre merite: parce qu'encore que ſa puiſſance ſoit capable d'élever de petites choſes, ſon jugement n'en peut eſtimer que de grandes. Mais enfin il falloit avoir égard à la gloire de ſon Royaume: &

il a voulu joindre en vous sa puissance & son estime, par l'interêt qu'il avoit de rendre ses sujets heureux.

La part que j'ai à cette felicité generale, & les justes ressentimens des bontez particulieres dont il vous a plû de m'honorer, m'ont fait embrasser avec empressement l'occasion d'en témoigner ma reconnoissance au Public, qui doit être persuadé que vôtre illustre maison n'est pas moins l'asile de la Vérité que le temple de la Justice. Si je dois regarder la veneration que j'ay pour l'une & pour l'autre comme la regle de celle que je dois avoir pour celui qui y préside; je puis assurer avec verité & avec justice qu'il n'y a point de respect plus profond ni plus sincere que celui avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE GRANDEUR,

Le tres-humble, & tres-obéissant serviteur BAILLET.

AVER-

AVERTISSEMENT.

JE ne me ſuis pas contenté de ſuivre dans cet Abregé l'ordre que je m'étois preſcrit dans l'hiſtoire de la vie de M. Deſcartes, & d'en obſerver l'œconomie dans la même diviſion des livres & des chapitres. Je me ſuis encore aſſujetti autant que j'ai pû à ne le compoſer que des mêmes expreſſions, afin qu'on y puiſſe retrouver la vie de M. Deſcartes toute entiere, mais en petit, comme une miniature repreſente un portrait qui ſe trouve ailleurs dans un grand tableau.

Quoique la pluſpart des Ecrivains de nôtre temps, qui ſe jugent dignes de ſervir de modéle aux autres, aient ſecoüé le joug incommode de la citation, j'aurois encore librement franchi leur exemple, ſi la marge de ce petit volume avoit été capable de contenir toutes les autoritez dont j'ai crû devoir charger celle de l'ouvrage original que j'ai abregé. Je le laiſſe donc aller ſans bordures : mais je ne lui ôte rien de l'avantage que l'on peut attendre de la garantie & des citations, parce que l'hiſtoire de la Vie *in* 4° lui fournira toutes ſes preuves.

C'eſt à quoi j'ai principalement butté en marquant exactement tous les chapitres de l'original aux marges de cet abregé. On ſera libre d'y recourir, tant pour y voir les ſources où j'ai puiſé, que pour y trouver un plus grand détail, de ce que les loix de l'abréviation m'ont obligé de mettre à l'étroit dans ce petit ouvrage.

SOMMAIRE

SOMMAIRE DE CE QUI EST contenu dans l'Abregé de la Vie de M. Descartes.

LIVRE PREMIER,

Depuis l'an 1596 jusqu'en 1619.

I. SA famille. II. Sa naiſſance. III. Son baptême. Mort de ſa mere. Etat de ſa ſanté. Secondes nopces de ſon pere. IV. Ses diſpoſitions pour l'étude. On l'envoie étudier à la Fléche. Progrés de ſes humanitez. V. Ses amis de collége. Tranſport du cœur de Henry IV à la Fléche. Fruits de ſes études de Logique & de Morale. VI. Son peu de ſatisfaction dans l'étude de la Phyſique & de la Metaphyſique. Ses doutes & ſes embarras. Etude des Mathématiques. Sa maniere d'étudier ou de méditer. VII. Il ſort du collége, peu ſatisfait de ſes études. Il renonce aux livres & aux ſciences ; & pourquoi ? VIII. Son ſejour à Rennes, puis à Paris. Son oiſiveté, ſon amitié avec M. Mydorge ; avec le P. Merſénne. Sa retraite & ſon retour à l'étude. Il eſt interrompu par un ami fâcheux qui le fait rentrer dans le monde. IX. Il va porter les armes ſous le Prince Maurice en Hollande. Ses vuës en cela. Il fait connoiſſance avec Beeckman. X. Il fait ſon traité de Muſique. XI. Autres ouvrages commencez. Il quitte les Pays-bas. XII. Il paſſe en Allemagne. Il aſſiſte au couronnement de Ferdinand II. Il ſe met dans les troupes du Duc de Baviére.

Livre ſecond.

Depuis 1619 juſqu'en 1629.

I. IL entre en quartier d'hiver. Sa ſolitude. Il tâche de ſe défaire de ſes préjugez. Ses peines & ſes embarras ſur ce ſujet. II. Recherche des Fréres de la Roſe-Croix. Il va en Soüabe & connoît Faulhaber. Il ſe trou-

Se trouve au siége de Prague. III. Il passe en Hongrie ; mais il ne sert pas contre les Turcs. IV. Il renonce à la profession des armes. *Ses* voiages dans le Nord. Il court risque de la vie. V. Il revient dans son pays. Il va à Paris. Il détruit la calomnie qui le faisoit passer pour Rose-croix. VI. Ses inquiétudes sur un genre de vie. Il renonce aux Mathematiques & à la Physique. Etude d'une Mathematique universelle. Il embrasse la Morale & reprend la Physique. Il va en Bretagne & en Poitou ; il vend sa terre. VII. Son voiage d'Italie. VIII. Son retour en France. IX. Il revient demeurer à Paris : sa maniere de vivre. Maximes pour sa conduite particuliere. X. & XI. *Sa* reputation lui fait des amis & l'accable de visites. XII. Taille des verres de lunettes & de miroirs. Ferrier ouvrier d'instrumens de Mathématiques. M. Descartes se dégoute des compagnies inutiles. Il se cache & est découvert. XIII. Il va au siége de la Rochelle. XIV. Il se trouve à une assemblée celebre chez le Nonce pour entendre Chandoux. On le fait expliquer sur ce qu'il pense de la Philosophie. Le Cardinal de Berulle le détermine à donner sa Philosophie.

Livre troisiéme.

Depuis 1629 *jusqu'en* 1637.

I. IL se retire à la campagne, puis en Hollande. II. Sa vie ambulante & cachée en Hollande. Il va demeurer en Frise où il travaille à ses Meditations Metaphysiques. III. Ses vuës touchant la Dioptrique. Il retourne à Amsterdam. IV. Occasion de son traité des Méteores. Phénoméne des Parhelies. V. Mort de son directeur le Cardinal de Berulle. Etude de la Medecine, de l'Anatomie, & de la Chymie. VI & VII. Mauvaise conduite de Beeckman & de Ferrier à son égard. Visite du P. Mersenne. Livre du P. Gibieuf. VIII. Il refuse d'aller au Levant. Il va en Angleterre. Il ne veut plus proposer de probléme à personne ; & il se reduit à ne plus resoudre que ceux qu'on lui proposeroit. IX. Il reçoit Ville-Bressieux chez lui. Il va demeurer à Deventer. X. Son Traité du monde. XI &

XII.

Sommaire.

XII. La condamnation de Galilée lui fait reſſerrer ce Traité. XIII. Il retourne à Amſterdam. *Il* va en Danemark avec M. de Ville-Bretlieux. XIV. Reneri paſſe dans l'Univerſité d'Utrecht. *M.* Deſcartes fait ſes obſervations ſur la nége à ſix pointes. Obſervation ſur les couronnes colorées des chandéles. Traité des Lunettes. Mort de Beeckman.

Livre quatriéme.

Depuis 1637 *juſqu'en* 1638.

I & II. IL fait imprimer les *Eſſais* de ſa Philoſophie. Son Diſcours de la Méthode. III. *Sa* Dioptrique. Ses Météores. Sa Géometrie. IV. Liaiſon & rapport de ces quatre traitez. Maniere dont ils ſont écrits. Origine de l'animoſité de *M.* de Roberval contre M. Deſcartes. V. *Il* va au ſiége de Breda, puis en Flandres, à Doüay. *Il* va demeurer à Egmond. *Il* répond a Fromond, à Plempius, & à Ciermans. VI. Bons offices de *M.* Mydorge. Bons offices de M. des Argues. VII. Objections de M. de Fermat contre la Dioptrique. Objections de M. Petit. Origine de la double diſpute de M. de Fermat contre M. Deſcartes. VIII. *Meſſ.* Paſcal & de Roberval épouſent la querelle de *M.* de Fermat. *M.* Deſcartes leur répond. IX. Procedures du different entre *M.* de Fermat & *M.* Deſcartes. *M.* Mydorge & *M.* Hardy du coſté de *M.* Deſcartes; comme *M.* Paſcal & M. de Roberval du coſté de *M.* de Fermat. X. *M.* de Fermat fait ſa paix avec *M.* Deſcartes & devient ſon amy avec M. Paſcal. *M.* Rohaut & *M.* Clerſelier achevent de convaincre *M.* de Fermat. XI & XII. Diſputes avec M. Petit, avec *M.* Merin, avec M. de Beaugrand. Son petit Traité de Statique ou de Géoſtatique. XIII, XIV & XV. De la Roulette, & de la part que *M.* Deſcartes eut à cette queſtion. XVI. *Il* renonce de nouveau à la Geometrie. Introduction à ſon traité de Geometrie. Notes de *M.* de Beaune ſur ce Traité. Ses exercices ſur l'Arithmetique avec *M.* de Sainte-Croix & *M.* Frenicle. *Il* ceſſe de répondre aux problemes.

Livre

Sommaire.

Livre cinquiéme.

Depuis 1638 juſqu'en 1641.

REgius devient diſciple de *M.* Deſcartes & Profeſſeur à Utrecht. II. *Il* commence à recevoir les ſecours de *M.* Deſcartes. Amis de *M.* Deſcartes en Hollande. Bannius & Bloemart Prêtres catholiques. III. *Mort* de Reneri premier Docteur Carteſien. Panegyrique de *M*onſieur Deſcartes prononcé publiquement par ordre du magiſtrat à Utrecht. Regius devient le premier diſciple de M. Deſcartes. IV. Quel étoit Voetius. Ses mauvais deſſeins contre la nouvelle Philoſophie. V. Regius ſe précautionne contre Voetius. Son indiſcretion. Inſtructions que lui donne M. Deſcartes. Mauvaiſe conduite de *P*lempius. VI. Coniques du jeune Paſcal âgé de 16 ans. Exercices avec M. de Beaune. VII. *M.* Deſcartes va demeurer à HarderwvicK, puis dans le voiſinage d'Utrecht, puis à Leyde. Amitié avec Heydanus. Amitié avec Rivet. Gageure de *S*tampion. Livre contre M. Deſcartes. VIII. Theſes de Regius. Pratiques de Voetius contre lui. IX. Sentiment de M. Deſcartes touchant le ſiege de l'Ame. Projet d'établiſſement en Angleterre. Son amitié avec Milord Candiſch; avec M. de Saumaiſe. Méchante humeur de M. de Saumaiſe. X. *Il* ſe broüille avec les Jeſuites. Theſes du *P.* Bourdin. Uſage des colléges dans les theſes. *Il* déclare la guerre aux Jeſuites. XI. Different perſonnel avec le P. Bourdin. *Il* ſe prepare contre les Jeſuites. *Il* entreprend de refuter la ſcholaſtique. XII. Mort de ſon Pere & de ſa fille, ſon célibat. Intrigues de Voetius contre lui auprés du P. Merſenne. Le Roy l'appelle à la Cour avec des propoſitions honorables, mais en vain.

Livre ſixiéme.

Depuis 1641 juſqu'en 1644.

I. PUblication de ſes Méditations métaphyſiques. II. Abregé de ce qu'elles contiennent. *M*aniere dont elles

Sommaire.

elles ſont écrites. Premieres Objections. III. Secondes Objections. Troiſiémes Objections par Monſieur Hobbes. Autres Objections de Monſieur Hobbes. IV. Quatriémes Objections par Mr. Arnaud. Eſtime & amitié de M. Deſcartes pour ce Docteur. V. Cinquiémes Objections par M. Gaſſendi. Origine de la broüillerie de M. Gaſſendi avec M. Deſcartes. Sixiémes Objections. VI. Voetius devient Recteur de l'Univerſité. Il ſe ſert de ſon autorité pour détruire Regius & M. Deſcartes. Théſes de Regius. Theſes de Voetius contre Regius. VII. Tempête excitée contre Regius. Avis de M. Deſcartes à Regius. Voetius fait condamner la Philoſophie nouvelle. VIII. Sentimens favorables des Peres de l'Oratoire & des Jeſuites pour la Philoſophie de M. Deſcartes. Le Pere Bourdin écrit contre les méditations. Hiſtoire des ſeptiémes Objections. IX. M. Deſcartes demeure à Eyndegeeſt ; ou Sorbiére fait connoiſſance avec lui. Regius & Picot ſe voient à Eyndegeeſt. M. le Duc de Luines & M Clerſelier traduiſent les Méditations. X & XI. Livre de Voetius & de SchocKius contre M. Deſcartes : & contre la confrerie de N. D. de Boſleduc. Réponſe de M. Deſcartes. Procedures d'Utrecht cõtre M. Deſcartes. SchoocKius eſt cité à Groningue. XII & XIII. Libelle nouveau de Voetius. Inſtances ou Replique de M. Gaſſendi à la réponſe de M Deſcartes. Sorbiere les broüille enſemble. XIV. Traduction latine des Eſſais par Eſt. de Courcelles. Voiage de M. Deſcartes en France. Il va en Bretagne & en Poitou.

Livre ſeptiéme.

Depuis 1644 *juſqu'en* 1650.

I & II. EDition des Principes de ſa Philoſophie. Elizabeth Princeſſe Palatine diſciple de M. Deſcartes. III. Son ſéjour à Paris où il void ſes amis. IV. & V. Il ſe retire à Egmond. Il fait terminer ſon procés de Groningue, & finit avec Voetius à Utrecht. VI. M. Gaſſendi refuſe d'écrire contre les Principes de M. Deſcartes. Heereboord enſeigne le Carteſianiſme à Leyde. Schiſme & ingratitude de Regius. VII. Traité

des

Sommaire.

des Animaux pillé par Regius. Etudes & Traitez d'Anatomie. Queſtions ſur la quadrature du cercle. M. Deſcartes void M. Chanut & M. Porlier à Amſterdam. Il fait ſa Réponſe aux Inſtances de M. Gaſſendi, & une ébauche de ſon traité des paſſions de l'ame. VIII. Diſputes avec M. de Roberval ſur les Vibrations, &c. Commerce de Philoſophie morale avec la Princeſſe Eliſabeth. Il déſavouë Regius & ſon livre. IX. Liaiſon de M. Deſcartes avec M. de Hoogheland. Diſperſion de ſes amis de la Haye à la retraite de la Princeſſe Elizabeth. Etat de ſes amis parmy les Jeſuites & ailleurs. X. Il répond à la Reine de Suéde & à M. Chanut ſur des queſtions de Morale. XI. Affaires que Revius & Triglandius luy ſuſcitent à Leyde. XII. Second voyage en France. Penſion du Roy. Entretien avec M. Paſcal. Retour en Hollande. Il envoye ſon ſentiment du ſouverain Bien & ſon traité des Paſſions à la Reine de Suede. XIII. Ecrits de Revius, de Regius &c. Troiſiéme voiage de M. Deſcartes en France, peu heureux. Sa reconciliation avec M. Gaſſendi. XIV. Chicanes de M. de Roberval. Retour de M. Deſcartes en Hollande. XV. Mort du P. Merſenne. La Reine de Suede devient Cartéſienne. Morus Cartéſien, puis adverſaire de Deſc. XVI. Attaches de M. Deſc. pour la Princeſſe Elizabeth. Ses incertitudes ſur le lieu de ſa demeure. La Reine de Suede veut l'attirer à Stockholm. XVII. Edition latine de ſa Geométrie. M. Carcavi correſpondant de M. Deſcartes: ſe laiſſe gouverner par M. de Roberval. XVIII. Inquietudes ſur ſon voiage de Suéde. Il arrive à Stockholm. Ses conventions avec la Reine. Sa faveur auprés d'elle. XIX. Jalouſie des Grammairiens de la Reine. Traité des Paſſions. Ses œuvres poſtumes. XX. Ses autres manuſcrits. La Reine veut l'établir en Suede. Projet d'une Academie. XXI. Maladie de M. Deſcartes. Sa mort. XXII. Ses funerailles. XXIII. Tráſlation de ſon corps en France.

Livre huitiéme.

Contenant les qualitez de ſon corps & de ſon eſprit. Sa maniere de vivre avec Dieu & avec les hommes.

1. SOn corps. Son regime. Sa ſanté. II. Son domeſtique. Son deſ-intereſſement pour les biens de la fortune.

fortune. III. Sa vie retirée. Mépris de la gloire. Ses habitudes d'écrire & de lire. Son ſtile. IV. Son eſprit, ſa memoire, ſon jugement, ſon amour pour la verité. V. Sa docilité, ſa modeſtie, ſa douceur, ſa moderation. VI. Ses amis, ſes ennemis ou adverſaires, ſes affections. Inclination pour le ſexe. Ses vertus. VII. Ses ſentimens ſur la Religion, ſon reſpect pour la Divinité. VIII. Uſage de ſa raiſon dans les choſes de la Religion. IX. Maniere d'expliquer la tranſſubſtantiation. Ses exercices de pieté. Sa ſoûmiſſion à l'Egliſe. X. Du caractére de nouveauté dans ſes opinions; & de ſes rencontres avec ceux qui l'avoient devancé.

ABREGE'

ABREGE' DE LA VIE DE Mr. DES-CARTES.

LIVRE PREMIER.

Depuis 1596 juſqu'en 1619.

I. *Sa Famille.*

LA maiſon de Deſcartes a toûjours été conſiderée comme l'une des meilleures de la Touraine. Il ne s'y eſt point vû de mes-alliance qui en ait alteré la nobleſſe : & nous ne trouvons point de datte d'annobliſſement qui en

en puiſſe fixer l'antiquité. La branche des aînez s'étant fonduë dans la maiſon de Lillette, puis en celle de Maillé, celle des puînez s'accrût de beaucoup, & s'étendit particulierement dans le haut Poitou. Elle paſſa même juſqu'en Berry & en Anjou par le moien de ſes alliances, juſqu'à ce qu'au temps de la Ligue elle ſe trouva réduite du côté des mâles à l'unique *Pierre Deſcartes* ayeul du Philoſophe dont on entreprend d'écrire ici la vie.

Pierre Deſcartes aprés avoir utilement ſervi contre les ennemis de la Religion de ſon pays, & ceux de l'Etat de ſon Prince, avoit quitté le ſervice d'aſſez bonne-heure, pour goûter plus long-temps les fruits du repos qu'il s'étoit procuré. Il n'eut qu'un fils de *Claude Ferrand* ſœur d'Antoine Ferrand premier Lieutenant Particulier au Châtelet de Paris, & de Michel Ferrand qui fut pere de M. Ferrand Doien du Parlement.

Ce fils nommé *Joachim* fut le premier de ſa famille qui prit le parti de la Robe, & qui alla s'établir en Bretagne,

tagne, aprés s'être fait pourvoir d'une charge de Conseiller au Parlement de Rennes le 14 de Fevrier 1586, par la resignation d'Emery Regnauld. Il épousa ensuite par contrat du 15 de Janvier 1589 *Jeanne Brochard* fille du Lieutenant general de Poitiers, qui lui donna trois enfans dans le peu de temps qu'elle eût à vivre avec lui. L'aîné appellé *Pierre* Descartes sieur de la Bretailliere Conseiller au Parlement de Bretagne étoit pere de Monsieur Descartes * sieur de Kerleau qui est maintenant Sous-Doien du même Parlement. Le second étoit une fille * mariée à M. Rogier du Crévis, & ayeule de M. le Comte de Villeneuve d'aujourd'huy.

* *Ioachim*

* *Ieanne.*

LE dernier étoit RENE' DESCARTES nôtre Philosophe, qui nâquit à la Haye en Touraine sur la riviere de Creuse le 31 jour de Mars de l'an 1596, dans la septiéme année du regne de Henry le Grand, & dans le commencement de la cinquiéme du pontificat de Clement VIII. Il a témoigné dans la suite de sa vie qu'il n'étoit pas content qu'on eust remarqué le jour de sa naissance,

II. *Sa Naissance.*

1596 naiſſance, hors des régiſtres baptiſtéres de ſa paroiſſe, & des archives généalogiques de ſa maiſon. Sa raiſon étoit, qu'il *avoit averſion pour les faiſeurs d'horoſcope, à l'erreur deſquels il ſemble que l'on contribuë quand on publie la naiſſance de quelqu'un.* Mais c'eſt moins une raiſon qu'un pretexte qu'il alleguoit à ceux qui vouloient emploier cette circonſtance pour le faire connoître au Public.

III. *Son baptême.* Il reçût le baptême le troiſiéme jour d'Avril ſuivant, dans l'Égliſe paroiſſiale de S. George de la Haye: & on lui fit porter le ſurnom *du Perron* qui étoit un fief à la maiſon, pour être diſtingué de ſon aîné dans la famille.

Mort de ſa mere. Les couches de ſa mere qui avoient été aſſez heureuſes pour lui, furent ſuivies d'une maladie qui l'empêcha de relever. Elle avoit été travaillée dés le temps de ſa groſſeſſe d'un mal de poûmon, qui lui avoit été cauſé par quelques déplaiſirs qu'on ne nous a point expliquez. Son fils qui nous apprend cette particularité s'eſt contenté de nous dire qu'elle mourut peu de jours aprés qu'elle l'euſt mis au monde.

Les

Les soins du pere purent bien garantir l'enfant des inconveniens que l'on devoit craindre de la privation de la mere : mais ils ne purent le sauver des infirmitez qui accompagnérent la mauvaise santé qu'il avoit apportée en venant au monde. Il avoit herité de sa mere une toux séche & une couleur pâle qu'il garda jusqu'à l'âge de plus de vingt ans : & tous les Medecins qui le voioient avant ce temps-là le condamnoient à mourir jeune. Mais parmi ces premieres disgraces il reçût un avantage dont il s'est souvenu toute sa vie ; c'est celui d'avoir été confié à une Nourrisse qui n'oublia rien de ce que ses devoirs pouvoient exiger d'elle. C'est ce qu'il sçût genereusement reconnoître par une pension viagére qu'il lui fit pour le reste de ses jours, dés qu'il se vid en état de posseder quelque bien. 1596

Etat de sa santé.

La mort de sa mere contribua beaucoup à détacher son pere des habitudes qu'il avoit en Poitou, & des inclinations qu'il sentoit pour la Touraine. Le sejour de ces provinces dans quelqu'une

Second mariage de son pere.

quelqu'une des maisons ou des terres qu'il y possedoit luy avoit plû jusques-là ; & il y alloit volontiers passer le temps que le service semestre du Parlement lui laissoit libre. Mais il se reduisit entierement à la Bretagne peu d'années aprés, & il y fixa le reste de sa vie par un nouveau mariage qu'il y contracta avec Anne Morin fille du premier President de la Chambre des Comptes à Nantes. Il en eut un garçon & une fille. Le garçon fut Conseiller au Parlement, seigneur de Chavagnes, & pere de M. de Chavagnes d'aujourd'hui Conseiller au même Parlement, qui s'est fait d'Eglise depuis la mort de sa femme. La fille épousa Loüis d'Avaugour seigneur du Bois-de-Kergrais.

IV. *Ses dispositions pour l'étude.*

Les soins de cette nouvelle famille ne firent point diversion à ceux que Joachim Descartes devoit à son fils du Perron, qu'il avoit coûtume d'appeller *son Philosophe*, à cause de la curiosité insatiable avec laquelle cet enfant lui demandoit les causes & les effets de tout ce qui lui passoit par les sens.

La foi-

La foiblesse de sa complexion, & l'inconstance de sa santé l'obligerent à le laisser long-temps sous la conduite des femmes. Mais dans le temps qu'on ne travailloit qu'à luy former le corps, & à luy acquerir de l'en-bon-point, il donnoit des marques presque continuelles de la beauté de son génie. Il fit paroître au milieu de ses infirmitez des dispositions si heureuses pour l'étude, que son pere ne pût s'empêcher de luy procurer les premiers exercices qui convenoient au dessein qu'il avoit de cultiver ce fonds, malgré la résolution qu'il avoit prise de s'assurer de la santé corporelle de son fils avant que de rien entreprendre sur son esprit. 1600

On s'y conduisit avec tant de précaution, qu'on ne gâta rien. Aussi pouvoit-on dire que ces premieres études n'étoient que des essais legers, & des ébauches assez superficielles de celles qu'on avoit intention de luy faire faire dans un âge plus avancé.

On l'envoie étudier à la Fléche.

Son pere le voïant sur la fin de sa huitiéme année, crut devoir profiter du nouvel établissement que l'on faisoit du fameux collége de la Fléche en fa-

1604 veur des Jesuites. Il l'y mit en pension aprés l'hyver de l'an 1604, & le recommanda particulierement aux soins du P. *Charlet* son parent. Ce Pere qui fut long-temps Recteur de ce collége, avant que de passer aux premiers emplois de la Compagnie, conçût une affection si tendre pour le jeune Descartes-du-Perron, qu'il voulut se charger de tous les soins qui regardoient le corps aussi-bien que l'esprit. Il luy tint lieu de Pere & de Gouverneur pendant huit ans & plus qu'il demeura dans le collége : & luy donna pour Prefet particulier le P. *Dinet* qui fut depuis Provincial & Confesseur de nos Rois. L'un & l'autre voïant le jeune Ecolier assez sensible à toutes leurs bontez, ne tarderent point de joindre l'estime à l'affection : & aprés avoir été ses Directeurs pour l'étude & la conduite des mœurs, ils s'en firent un amy qu'ils voulurent conserver jusqu'à la mort, & qu'ils eurent soin d'entretenir par un commerce mutuel de lettres & de recommandations.

Progrés de ses Humanitez. Le jeune Descartes, que nous n'appellerons plus du-Perron que lors qu'il sera

fera question de le distinguer dans sa parenté, avoit apporté en venant au collége une passion plus qu'ordinaire pour apprendre les sciences : & cette passion se trouvant appuïée d'un esprit solide, mais vif & déja tout ouvert ; il répondit toûjours avantageusement aux intentions de son Pere & aux soins de ses Maîtres. Dans tout le cours de ses *Humanitez* qui fut de cinq ans & demi, on n'apperçût en luy aucune affectation de singularité, sinon celle que pouvoit produire l'émulation avec laquelle il se piquoit de laisser derriere luy ceux de ses compagnons qui passoient les autres. Aiant un bon naturel avec une humeur facile & accommodante, il ne fut jamais gêné dans la soûmission qu'il avoit pour la volonté de ses Maîtres : & l'assiduité qu'il apportoit à ses devoirs de classe & de chambre ne luy coûtoit rien. 1604

Avec ces heureuses dispositions il fit de grands progrés dans la connoissance des deux langues, dont il comprit de bonne heure l'importance & la necessité pour l'intelligence des livres anciens. Il aimoit les vers beaucoup plus que

1604 ne pourroient ſe l'imaginer ceux qui ne le conſidérent que comme un Philoſophe qui auroit renoncé à la bagatelle. Il avoit même du talent pour la Poëſie ; & il a fait voir qu'il n'en ignoroit pas les delicateſſes, & qu'il n'étoit pas entiérement inſenſible à ſes douceurs. Il avoit trouvé auſſi beaucoup de plaiſir aux Fables de l'antiquité, non pas tant à cauſe des myſtéres de Phyſique ou de Morale qu'elles peuvent renfermer, que parce qu'elles contribuoient à luy réveiller l'eſprit par leur gentilleſſe.

Pour récompenſe de la fidelité & de l'exactitude avec laquelle il s'acquittoit de ſes devoirs, il obtint de ſes Maîtres la liberté de ne s'en pas tenir aux lectures & aux compoſitions qui luy étoient communes avec les autres. Il voulut emploier cette liberté à ſatisfaire la paſſion qu'il ſentoit croître en luy pour acquerir *une connoiſſance claire & aſſurée de tout ce qui eſt utile à la vie*, qu'on luy avoit fait eſperer par le moien des belles Lettres. C'eſt dans » cette vûë que non content de ce qui » s'enſeignoit dans le collége il avoit parcouru

couru, si nous l'en croions, tous les « 1604.
Livres qui traitent des Sciences qu'on « ——
estime les plus curieuses & les plus rares. «
Ce qui ne doit s'entendre que de ce
qui pût alors luy tomber entre les mains.
J'ajoûteray pour desabuser ceux qui l'ont
soupçonné dans la suite de sa vie d'avoir
peu d'inclination ou d'estime pour les
livres, que nous trouvons peu de senti-
mens plus avantageux que ceux qu'il
en avoit dés ce temps-là. Il s'étoit persua- «
dé que la lecture des bons livres est «
comme une conversation avec les plus «
honnêtes gens des siécles passez qui en «
ont été les auteurs, mais une conver- «
sation étudiée, dans laquelle ils ne «
nous découvrent que les meilleures de «
leurs pensées. «

OUTRE l'émulation pour l'étude —— V.
& l'honnêteté des mœurs, les colléges
produisent encore un autre avantage *Ses amis du Collége*
dont M. Descartes ne voulut pas
être privé. C'est celuy des connoissan-
ces & des habitudes que l'on y contracte
avec ceux de son âge ou de son hu-
meur, & qui sont souvent les semences
de l'amitié la plus forte & la plus dura-
ble. Les plus anciens de ses amis furent

1610 ſans doute ceux qu'il connut à la Fléche. Mais outre *René le Clerc* qui fut depuis Evêque de Glandéves, & le ſieur *Chanveau* de Melun, qui devint enſuite grand Mathématicien & zelé Cartéſien, nous ne connoiſſons plus de ces premiers temps que le P. *Marin Merſenne* Minime qui a paſſé parmi le monde ſçavant pour le Reſident de M. Deſcartes à Paris, & pour le Doien de ſes amis & de ſes ſectateurs, quoiqu'il fût de prés de huit ans plus âgé que luy, & qu'il fût en Rhétorique lorſque celuy-cy commençoit la Grammaire.

Tranſport du cœur de Henry IV. à la Fléche.

M. Deſcartes étoit dans la premiére année de ſon cours de Philoſophie, lorſque la nouvelle de la mort du Roy tué le vendredy IV de May 1610 fit ceſſer les exercices du collége. Ce bon Prince en donnant ſa maiſon de la Fléche aux Jeſuites, avoit ſouhaité que ſon cœur, celuy de la Reine, & de ſes ſucceſſeurs y fuſſent portez aprés leur mort, & gardez dans leur Egliſe. De ſorte que le temps qui s'écoula depuis cette funeſte nouvelle juſqu'au tranſport du cœur du Roy à la Fléche,

fut

fut emploié dans le collége à des prie- 1610
res publiques, à des compositions funébres de vers & de prose, & aux preparatifs de la reception de ce depost. Elle se fit le IV de Juin avec beaucoup de cérémonie : & il fut reglé dans l'hôtel de ville de la Fléche, qu'à pareil jour il se feroit tous les ans une procession solennelle avec un service de même pour l'ame du Roy ; & que ce jour seroit chaumé doresnavant comme les fêtes en tenant fermées les audiences de la plaidoirie, les classes du collége, & les boutiques de la ville.

Fruits de ses études de Logique & de Morale.

Le lundy suivant qui étoit le septiéme de Juin on ouvrit les classes pour reprendre les exercices ordinaires du collége : & M. Descartes continua l'étude de la Philosophie morale. La Logique qu'il avoit étudiée l'hyver precedent étoit de toutes les parties de la Philosophie, celle à laquelle il a témoigné depuis avoir donné le plus d'application dans le collége. Dés ce temps-là il s'apperçût que les syllogismes & la pluspart des autres instructions de la Logique de l'Ecole servent moins à apprendre les choses que l'on veut sça-

1610 voir, qu'à expliquer aux autres celles que l'on ſçait, ou même à parler ſans jugement de celles qu'on ignore, qui eſt l'effet qu'on attribuë à l'art de Raimond Lulle. De tous les preceptes qu'il avoit reçûs de ſes Maîtres dans la Logique, il ne voulut retenir que les quatre regles qui ont ſervi depuis de fondement à ſa nouvelle Philoſophie. La premiere, *De ne rien recevoir pour vray qu'il ne connût être tel évidemment.* La ſeconde, *De diviſer les choſes le plus qu'il ſeroit poſſible pour les mieux reſoudre.* La troiſiéme, *De conduire ſes penſées par ordre en commençant par les objets les plus ſimples pour monter par degrez juſqu'à la connoiſſance des plus compoſez.* La quatriéme, *De ne rien omettre dans le dénombrement des choſes dont il devoit examiner les parties.* Mais il ſe forma dés-lors une methode ſinguliere de diſputer en Philoſophie, qui ne déplut pas au P. Charlet ſon Directeur perpetuel, ni au P. Dinet ſon Prefet; quoiqu'elle donnât un peu d'exercice à ſon Regent. Lorſqu'il étoit queſtion de propoſer un argument dans la diſpute, il faiſoit d'abord pluſieurs demandes

demandes touchant les définitions des noms. Aprés, il vouloit sçavoir ce que l'on entendoit par certains principes reçûs dans l'Ecole. Ensuite, il demandoit si l'on ne convenoit pas de certaines veritez connuës dont il faisoit demeurer d'accord. De-là il formoit enfin un seul argument dont il étoit fort difficile de se débarrasser. 1610

L'étude de la Morale scholastique servit principalement à luy faire distinguer celle du Paien & de l'honneste homme du siécle, d'avec celle du Chrétien. Mais nous ne sçavons pas si c'est aux cahiers de son Maître qu'il étoit redevable des quatre maximes dans lesquelles il a fait principalement consister sa Morale particuliere. La premiere de ces maximes étoit d'*obeïr aux loix & aux coûtumes de son pays, retenant constamment la Religion dans laquelle Dieu l'avoit fait naître.* La seconde, *D'être ferme & resolu dans ses actions, & de suivre aussi constamment les opinions les plus douteuses lorsqu'il s'y seroit une fois déterminé, que si elles étoient tres-assurées.* La troisiéme, *De travailler à se vaincre soy-même plûtost que la*

1611 *Fortune ; à changer ſes deſirs plûtoſt que l'ordre du Monde ; & à ſe perſuader que rien n'eſt entierement en nôtre pouvoir que nos penſées.* La quatriéme, *De ſe déterminer, ſans blâmer le choix des autres hommes dans leurs emplois & leurs occupations differentes, à celle de cultiver ſa raiſon ; & de rechercher la verité de toutes choſes dans tout le cours de ſa vie.*

VI. *Son peu de ſatisfaction dans l'étude de la Phyſique & Metaphyſique.*

L'ETUDE qu'il fit l'année ſuivante de la Phyſique & de la Metaphyſique, luy donna moins de ſatisfaction que n'avoit fait celle de la Logique & de la Morale. Il commença dés-lors à ſe ſentir embaraſſé de doutes & d'erreurs, au lieu de *cette connoiſſance claire & aſſurée de tout ce qui eſt utile à la vie*, qu'on luy avoit fait eſperer de ſes études. Plus il avançoit, plus il découvroit ſon ignorance. Il voioit par les leçons de ſes Maîtres & par la lecture de ſes Livres, que la Philoſophie avoit été cultivée de tout temps par les plus excellens Eſprits qui euſſent paru dans le monde ; & que cependant il ne s'y trouvoit encore aucune choſe dont on ne diſputât, & qui par conſequent ne fût douteuſe

douteuse. Toute l'estime qu'il pouvoit avoir pour ses Maîtres ne luy donnoit point la presomption d'esperer qu'il pût rencontrer mieux que les autres. Considerant la diversité des opinions soûtenuës par des personnes doctes touchant une même matiére, sans qu'il y en puisse avoir jamais plus d'une qui soit vraye ; il s'accoûtumoit déja à reputer presque pour faux tout ce qui n'étoit que vray-semblable. S'il n'avoit eu qu'un seul Maître, ou s'il n'avoit point sçû ces differentes opinions qui sont parmi les Philosophes, il proteste qu'il ne luy seroit jamais arrivé de se retirer du nombre de ceux qui doivent se contenter de suivre les opinions des autres plûtost que d'en chercher eux-mêmes de meilleures. Mais aiant appris dés le collége, (ce sont ses termes) qu'on ne sçauroit rien imaginer de si étrange qui n'ait été avancé par quelqu'un des Philosophes, il pretend n'avoir pû choisir un guide dont les opinions luy parussent préférables à celles des autres. C'est ce qui l'a obligé dans la suite des temps à se frayer un chemin nouveau, & à entrepren- 1611

dre de se conduire luy-mesme.

1611 Malgré les obstacles qui arrétoient son esprit durant le cours de sa Philosophie, il fallut finir cette carriére en même temps que le reste de ses compagnons qui n'avoient trouvé ni doutes à former, ni difficultez à lever dans les cahiers du Maître. On le fit passer ensuite à l'étude des Mathematiques, auſquelles il donna la derniére année de son sejour à la Fléche. Le plaisir qu'il y prit le paia avec usure des peines que la Philosophie scholastique luy avoit données : & les progrés qu'il y fit ont été si extraordinaires, que le collége de la Fléche s'est acquis par son moien la gloire d'avoir produit le plus grand Mathématicien que Dieu eust encore mis au jour. Entre les parties des Mathématiques, il choisit l'*Analyse* des Geométres, & l'*Algébre* pour en faire le sujet de son application particuliere, pour les purger de ce qu'elles avoient de nuisible ou d'inutile, & pour les porter à leur perfection. C'est à quoy il travailla dés le collége indépendemment de son Maître & de ses compagnons, si nous en croions ceux qui le font

Etude des Mathematiques

ſont auteur de cette eſpéce d'Algébre qu'ils appellent la clef de tous les Arts liberaux & de toutes les Sciences, & qu'ils eſtiment être la meilleure méthode qui ait jamais parû pour diſcerner le vray d'avec le faux. 1618

Sa maniére d'étudier ou de mediter.

La diſpenſe qu'il avoit obtenuë du P. Principal du collége pour n'être pas obligé à toutes les pratiques de la diſcipline ſcholaſtique, luy fournit les moiens neceſſaires pour s'enfoncer dans cette étude auſſi profondément qu'il pouvoit le ſouhaiter. Le P. Charlet Recteur de la maiſon luy avoit pratiqué entre autres priviléges celuy de demeurer long-temps au lit, tant à cauſe de ſa ſanté infirme, que parce qu'il remarquoit en luy un eſprit porté naturellement à la méditation. Deſcartes qui à ſon réveil trouvoit toutes les forces de ſon eſprit recueillies, & tous ſes ſens raſſis par le repos de la nuit, profitoit de ces favorables conjonctures pour méditer. Cette pratique luy tourna tellement en habitude, qu'il s'en fit une maniére d'étudier pour toute ſa vie: & l'on peut dire que c'eſt aux matinées de ſon lit que nous ſommes redevables

de

1612 son siécle étoit aussi florissant qu'aucun des précedens, & s'imaginant que tous les bons esprits dont ce siécle étoit assez fertile, se trouvoient dans le même cas que luy, sans qu'ils s'en apperçussent peut-être comme luy; il fut tenté de croire qu'il n'y avoit aucune science dans le monde qui fût telle qu'on luy avoit fait esperer.

Il renonce aux Livres & aux Sciences, & pourquoi?

Le resultat de toutes ses fâcheuses deliberations fut, qu'il renonça aux Livres dés l'an 1613, & qu'il se défit entiérement de l'étude des Lettres. Par cette espéce d'abandon, il sembloit imiter la plusparr des jeunes gens de qualité, qui n'ont pas besoin d'étude pour subsister, ou pour s'avancer dans le monde. Mais il y a cette difference, que ceux-cy en disant adieu aux livres, ne songent qu'à secoüer un joug que le collége leur avoit rendu insupportable: au lieu que M. Descartes n'a congedié les livres pour lesquels il étoit tres-passionné d'ailleurs, que parce qu'il n'y trouvoit pas ce qu'il y cherchoit sur la foy de ceux qui l'avoient engagé à l'étude. Quoiqu'il se sentist tres-obligé aux soins de ses Maîtres

tres qui n'avoient rien omis de ce qui dépendoit d'eux pour le satisfaire, il ne se croïoit pourtant pas redevable à ses études de ce qu'il a fait dans la suite pour la recherche de la verité dans les Arts & les Sciences. Il ne faisoit pas difficulté de dire à ses amis que quand son Pere ne l'auroit pas fait étudier, il n'auroit pas laissé d'écrire en nôtre langue les mêmes choses qu'il a écrites en Latin. 1613

VIII. *Son sejour à Rennes, puis à Paris.*

IL PASSA l'hyver de la fin de 1612 & du commencement de 1613 dans la ville de Rennes à revoir sa famille, à monter à cheval, à faire des armes, & à d'autres exercices convenables à sa condition. On peut juger par son petit traité d'*Escrime* s'il y perdit entierement son temps.

Son pere qui avoit déja fait prendre le parti de la Robe à son aîné, sembloit le destiner au service du Roy & de l'Etat dans les armées. Mais son peu d'âge, & la foiblesse de sa complexion ne luy permettoient pas de l'exposer si-tôt aux travaux de la guerre. Il crût qu'il seroit bon de luy faire voir le grand monde auparavant. C'est

ce

1613 ce qui le fit resoudre à l'envoïer à Paris vers le printems. Mais il fit peut-être une faute de l'abandonner à sa propre conduite, sans luy donner d'autre gouverneur qu'un valet de chambre, ni d'autres inspecteurs que des laquais. Il se reposoit avec trop de securité sur la sagesse d'un jeune homme de dix-sept ans qui n'avoit encore aucune experience, ni d'autre secours que ses propres forces pour resister aux occasions de se perdre.

Son oisiveté. Il en eut assez pour se garantir des grandes débauches, & pour ne pas tomber dans les desordres de l'intemperance : mais il ne se trouva point à l'épreuve des compagnies qui l'entraînerent aux promenades, au jeu, & aux autres divertissemens qui passent dans le monde pour indifferens. Ce qui contribua à le rendre plus particulierement attaché au jeu, fut le succés avec lequel il y réüssissoit, sur tout dans ceux qui dépendent plus de l'industrie que du hazard.

Mais ce qu'il fit de moins inutile durant tout ce temps d'oisiveté fut la connoissance qu'il renouvella avec diverses

verſes perſonnes qu'il avoit vuës à la Fléche, & l'amitié qu'il contracta avec quelques gens de merite, qui ſervirent à le faire un peu revenir de ce grand éloignement où il étoit pour l'étude & les livres. 1614.

Amitié avec M. Mydorge.

Le plus important de ces nouveaux amis fut le celebre *Claude Mydorge*, Treſorier de France en la generalité d'Amiens fils d'un Conſeiller de la Grand-Chambre, & ſucceſſeur de Viéte dans la reputation du premier Mathématicien de France, pendant quelque temps. M. Deſcartes qui étoit plus jeune de prés d'onze ans, trouva dans ce nouvel ami je ne ſçay quoy qui luy revenoit extrémement, ſoit pour l'humeur, ſoit pour le caractére d'eſprit. Ce qui les unit ſi étroitement, qu'il n'y eut que la mort de M. Mydorge qui les ſépara.

Avec le P. Merſenne.

Ce fut auſſi vers le meſme temps qu'il retrouva à Paris Marin Merſenne, mais dans un exterieur fort different de celuy ſous lequel il l'avoit connu à la Fléche. Merſenne s'étoit fait Minime au ſortir des écoles de Sorbonne. Le renouvellement de leur connoiſſan-

1614. ce fut d'autant plus agréable à ce Pere, que M. Descartes se trouvoit alors moins éloigné de sa portée que quand il l'avoit vû petit garçon dans le collége. D'un autre côté la rencontre fut avantageuse à M. Descartes, puisqu'elle servit à le delivrer des attaches qu'il avoit au jeu & aux autres passe-temps inutiles. Ils commençoient à gouter les douceurs de leurs innocentes habitudes, & à s'entre-soulager dans la recherche de la verité, lorsque le Pere Mersenne fut envoyé sur la fin de 1614. à Nevers, pour y enseigner la Philosophie aux jeunes Religieux de son ordre.

Sa retraite & son retour à l'étude.

Cette separation touchа M. Descartes assez vivement. Mais au lieu de luy donner la pensée de retourner à ses divertissemens & à son oisiveté, elle le fit encore mieux rentrer en luy-mesme que la presence de son vertueux ami, & luy inspira la resolution de se retirer du grand monde & de renoncer même à ses compagnies ordinaires, pour se remettre à l'étude qu'il avoit abandannée. Il choisit un lieu de retraite dans le faux-bourg Saint-Germain, où il loüa une maison écartée du bruit, & s'y renferma

ferma avec un ou deux domestiques seulement sans en avertir ses amis ni ses parens. Etant ainsi rentré dans le gout de l'étude, il s'enfonça dans celle des Mathematiques ausquelles il donna tout ce grand loisir qu'il venoit de se procurer, & qui fut de prés de deux ans. 1615

Ceux de ses amis qui ne servoient qu'aux passetemps & aux parties de divertissement, s'ennuierent bien-tost de ne le plus revoir. Ils le chercherent inutilement dans la Ville, à la Cour, & dans sa Province. Il avoit eu la prudence au commencement de sa retraite, de se précautionner contre les hazards de la rencontre, pour ne pas tomber entre les mains de ces Facheux, lorsqu'il étoit obligé de sortir pour ses besoins. La chose ne luy reüssit point mal pendant prés de deux ans. Mais il se reposa dans la suite avec un peu trop d'assurance sur le bon-heur de sa solitude: & ne veillant plus sur sa route & ses détours avec la même précaution qu'auparavant lorsqu'il alloit dans les ruës, il fut rencontré par un de ces amis, qui ne voulut pas le quitter qu'il ne luy eust découvert sa demeure.

1616

Il est découvert & interrompu.

Il en coûta la liberté à M. Descartes, pour ne rien dire de plus. L'ami fit si bien par ses visites reïterées & par ses importunitez, qu'il vint about de troubler premierement son repos, & de le détourner ensuite de sa chére solitude pour le ramener dans le monde, & le replonger dans les divertissemens comme auparavant.

Mais il s'aperçût bien-tost qu'il avoit changé de goût pour les plaisirs. Les jeux & les promenades n'avoient plus pour luy les mêmes attraits qu'auparavant : & les enchantemens des voluptez ne purent agir sur luy que tres-foiblement contre les charmes de la Philosophie & des Mathématiques, dont ces amis de joie ne purent le délivrer. Ils luy firent passer les fêtes de Noël de 1616 & le commencement de l'année suivante jusqu'aux jours gras, le moins tristement qu'il leur fut possible. Mais ils ne purent luy faire sentir d'autres douceurs que celles de la Musique, aux concerts de laquelle il ne pouvoit être insensible avec la connoissance qu'il avoit des Mathématiques.

NE POUVANT plus esperer des importuns de son âge & de sa qualité, la liberté de rentrer dans sa retraite ou d'en profiter ; & se voïant d'ailleurs âgé de vingt & un ans, il crût devoir se mettre dans le service. Il partit vers le mois de May pour la Hollande, & se mit dans les troupes du Prince Maurice en qualité de Volontaire, à l'imitation de plusieurs Cadets de la noblesse Françoise qui alloient apprendre le métier de la guerre sous ce grand Capitaine. 1617

IX. *Il va en Hollande porter les armes.*

Mais comme son cœur étoit prévenu par une plus forte passion pour la recherche de la verité, à laquelle il étoit resolu de s'emploïer tôt ou tard, son dessein n'étoit pas de devenir grand guerrier à l'école de ce Prince. En se déterminant à porter les armes, il prit la resolution de ne se rencontrer nulle part comme acteur, mais de se trouver par tout comme spectateur des rôles qui se joüent dans toutes sortes d'états sur le theâtre du Monde. Il ne se fit soldat que pour étudier les mœurs differentes des hommes plus au naturel, & pour tâcher de se mettre à l'épreuve de tous les *Ses vûës en cela.*

1617 les accidens de la vie. Afin de n'être gêné par aucune force superieure, il renonça d'abord à toute charge & à tout engagement ; & il s'entretint toûjours à ſes dépens. Mais pour garder la forme, il fallut recevoir au moins une fois la paye : & il eut la curioſité de conſerver cette ſolde pendant toute ſa vie comme un témoignage de ſa milice.

Il aimoit veritablement la guerre à cet âge ; mais cette inclination n'étoit que l'effet d'une chaleur de foye qui s'appaiſa dans la ſuite des temps. Quoique la ville de Breda où il étoit en garniſon jouïſt alors du repos que procuroit la tréve faite entre les Hollandois & les Eſpagnols, il ne laiſſa pas de ſe montrer toûjours grand adverſaire de l'oiſiveté & du libertinage ; ſoit dans ſes occupations militaires auſquelles il apportoit toute l'aſſiduité du plus ardent des ſoldats, ſoit dans le loiſir que luy laiſſoient ſes fonctions, & qu'il emploïoit à l'étude lorſque les autres le donnoient à la débauche.

Pendant ce temps là, il arriva qu'un inconnu fit afficher par les ruës de Breda un probléme de Mathematique pour le

le proposer aux sçavans, & en demander la solution. M. Descartes voiant le concours des passans qui s'arrêtoient devant l'affiche conceuë en Flamand, pria le premier qui se trouva auprés de luy de vouloir luy dire en Latin ou en François la substance de ce qu'elle contenoit. L'homme à qui le hazard le fit adresser, voulut bien luy donner cette satisfaction en Latin : mais ce fut à condition qu'il s'obligeroit à luy donner de son côté la solution du probléme qu'il jugeoit en luy-même tres-difficile. M. Descartes accepta la condition d'un air si resolu, que cet homme qui n'attendoit rien de semblable d'un jeune cadet de l'armée, luy donna son nom par écrit avec le lieu de sa demeure, afin qu'il pût luy porter la solution du probléme quand il l'auroit trouvée. M. Descartes connut par son billet qu'il s'appelloit *Isaac Beeckman*, & qu'il étoit principal du collége de Dordrecht. Il ne fut pas plûtôt retourné chez luy que s'étant mis à examiner le probléme de l'homme inconnu sur les regles de sa methode, il en trouva la solution avec autant de facilité & de promtitude que

1617

Il fait connoissance avec Beeckman.

1617 Viéte en avoit apporté autrefois pour resoudre en moins de trois heures le fameux probléme qu'Adrien Romain avoit proposé à tous les Mathematiciens de la terre. Pour ne point manquer à sa parole, il alla dés le lendemain chez Beeckman, luy porta la solution du probléme, & s'offrit même à luy en donner la construction, s'il la souhaitoit. Beeckman parut fort surpris : mais son étonnement augmenta tout autrement, lorsqu'aiant ouvert une longue conversation pour sonder l'esprit & la capacité du jeune homme, il le trouva plus habile que luy dans des sciences dont il faisoit son étude depuis plusieurs années. Il luy demanda son amitié, luy offrit la sienne, & le pria de consentir qu'ils entretinssent un commerce mutuel d'études & de lettres pour le reste de leur vie. M. Descartes répondit à ces honnêtetez par tous les effets d'une amitié sincére, quoyqu'il se trouvât plus jeune que luy de prés de trente ans : & pour luy donner des marques de la confiance qu'il avoit en luy, il consentit avec plaisir qu'il fût son correspondant pour la Hollande,

de, comme il l'avoit souhaité. 1618

PENDANT que le Comte Maurice devenu Prince d'Orange par la mort de son frére arrivée le xx de Feyrier 1618 alloit par les provinces & les villes avec des troupes pour reduire les Arminiens : M. Descartes voulut rester à Breda, où il emploia son loisir à composer divers écrits, dont le plus connu est son traité de *la Musique*. Il le fit en Latin suivant l'habitude qu'il avoit de concevoir & d'écrire d'abord en cette langue ce qui luy venoit dans la pensée. Il voulut bien confier son original à Beeckman à la priére duquel il l'avoit composé, mais à condition qu'il ne le feroit voir à personne, parce que le jugeant tres-imparfait, il apprehendoit qu'il ne devint public par l'impression ou par la multiplication des copies. Beeckman qui se contoit parmi les premiers Mathematiciens du siecle, ne le trouva point trop imparfait pour luy : & croiant que M. Descartes y avoit renoncé, il voulut s'en faire honneur comme s'il en eût été l'auteur. M. Descartes se crût obligé de rabatre sa vanité, & de luy faire connoître combien il est peu

X. *Il fait son traité de Musique.*

1618 honnête de vouloir acquerir de la réputation au préjudice de la verité.

Ses amis ne purent le faire consentir à la publication de ce petit traité, tant qu'il fut au monde. Ses ennemis en ayant recouvré une copie assez défectueuse chercherent à se vanger de luy par la publication qu'ils en firent incontinent aprés sa mort. Mais ils travaillerent à leur propre confusion : & loin de deshonorer sa mémoire, ils lui attirérent l'admiration de tous ceux qui ont sçû que c'étoit l'ouvrage d'un jeune homme de vingt deux ans. A dire vray, le public ne le juge pas maintenant aussi mauvais que son auteur vouloit le faire croire. La multitude de ses éditions, & les traductions qu'on en a faites en Anglois & en François nous répondent de son approbation.

XI. *Autres ouvrages commencez.*

Beekman laissant aux Ministres & aux Theologiens de sa secte le soin de tenir leur Concile national dans sa ville, vint à Breda passer la meilleure partie de ce temps auprés de M. Descartes, pour s'exercer avec luy dans les Mathematiques, & luy proposer des questions à resoudre. M. Descartes n'en demeura

demeura pas aux réponses qu'il luy fit. 1618
Il composa encore divers petits ouvrages qui auroient été d'excellens garans du bon employ de son temps, s'il leur avoit laissé voir le jour. C'est dans ces ouvrages de sa jeunesse que l'on a trouvé son sentiment de *l'ame des Bêtes* ou des *Automates*, vingt ans avant que d'avoir publié son principe touchant la distinction de la substance qui pense, & de la substance étenduë. Il n'avoit encore lû à cet âge ni S. Augustin, ni Pereira, ni aucun autre auteur capable de luy donner des ouvertures sur ce sentiment. Il paroît même qu'il ne vid jamais de sa vie le livre de Pereira; & que ce fut de ses amis & de ses envieux qu'il apprit en 1641 ce que l'on trouvoit de semblable entre son opinion & celle de cet Espagnol.

Cependant M. Descartes ne trouvant pas sous le Prince d'Orange cette varieté d'occupations qu'il s'étoit promise en quittant la France, cherchoit l'occasion de sortir des païs-bas pour servir ailleurs. Les nouvelles qu'on avoit apportées à Breda des grands mouvements de l'Allemagne réveillerent la curiosité

1619 déliberoit du parti qu'il avoit à prendre, lorſqu'il apprit que le Duc de Baviére levoit des troupes. Cette nouvelle luy fit naître le deſſein de s'y mettre, ſans ſçavoit préciſement contre quel ennemi elles devoient marcher. Tout ce qu'il en ſçavoit ſe reduiſoit à ne pas ignorer le bruit que faiſoient les troubles de Bohéme par toute l'Allemagne. Comme il ſe ſoucioit peu d'entrer dans les intereſts des Etats & des Princes ſous la domination deſquels la providence ne l'avoit pas fait naître, il ne prétendoit pas porter le mouſquet pour avancer les affaires des uns, ni pour détruire celles des autres. Il ſe mit donc dans les troupes Bavaroiſes comme ſimple Volontaire ſans vouloir prendre d'employ: & l'on publioit alors, mais en general qu'elles étoient deſtinées contre le Bâtard de Mansfeld, & les autres generaux des revoltez de Bohéme. Mais le Duc de Baviére fit connoître peu de temps aprés qu'elles devoient marcher contre l'Electeur Palatin Frederic V, que les Etats de Bohéme avoient élû pour leur Roy quatre jours avant le couronnement de l'Empereur Ferdinand II.

Il ſert dans les troupes du Duc de Baviére.

II. que l'on vouloit exclure de cette couronne par cette entreprise. 1619

LIVRE SECOND,

Depuis 1619. jusqu'en 1628.

M. DES-CARTES n'aiant pas dessein de servir autrement sous le Duc de Baviére qu'il avoit fait sous le Prince d'Orange, commença la campagne par se mettre en quartier d'hiver dans le Duché de Neubourg sur les bords du Danube au mois d'Octobre de l'an 1619. Il se trouva en un lieu si écarté du commerce, & si peu frequenté de gens dont la conversation fût capable de le divertir, qu'il s'y procura une solitude telle que son état de vie ambulante pouvoit la luy permettre. I. *Il entre en quartier d'hiver.*

S'étant ainsi assuré des dehors, & n'aiant par bon-heur aucuns soins ni aucunes passions au dedans qui pussent le troubler, il demeuroit tout le jour enfermé seul dans un poëlle, où il avoit tout le loisir de s'entretenir de ses pen- *Sa solitude.*

1619 sées. Ce n'étoient d'abord que des préludes d'imagination : & il ne devint hardi que par degrez, en passant d'une pensée à une autre, à mesure qu'il sentoit augmenter le plaisir que son esprit trouvoit dans leur enchaînement. Une de celles qui se presentérent à luy des premiéres, fut de considerer qu'il ne se trouve point tant de perfection dans les ouvrages composez de plusieurs piéces, & faits de la main de divers maîtres, que dans ceux ausquels un seul a travaillé. Il luy fut aisé de trouver dequoy soûtenir cette pensée, non seulement dans les arts où l'on remarque la difficulté qu'il y a de faire quelque chose d'accompli en ne travaillant que sur l'ouvrage d'autruy, mais même dans la police qui regarde le gouvernement des peuples, & dans l'établissement de la religion qui est l'ouvrage de Dieu seul.

Il appliqua ensuite cette pensée aux Sciences dont la connoissance ou les préceptes se trouvent en dépôt dans les livres. Il s'imagina que les Sciences, au moins celles dont les raisons ne sont que probables, & qui n'ont aucunes démonstrations, s'étant grossies peu à

peu

peu des opinions de divers particuliers, & ne se trouvant composées que des refléxions de plusieurs personnes d'un caractére d'esprit tout different, approchent moins de la verité que les simples raisonnemens que peut faire naturellement un homme de bon sens touchant les choses qui se presentent à luy. 1619

Il tâche de se défaire de ses préjugez.

Delà, il entreprit de passer à la raison humaine avec la même pensée. Il considera que pour avoir été enfans avant que d'être hommes, & pour nous être laissez gouverner long-temps par nos appétits, & par nos maîtres qui se sont souvent trouvez contraires les uns aux autres, il est presque impossible que nos jugemens soient aussi purs, aussi solides qu'ils auroient été, si nous avions eu l'usage entier de nôtre raison dés le point de nôtre naissance, & si nous n'avions jamais été conduits que par elle.

La liberté qu'il donnoit à son genie ne rencontrant point d'obstacles, le conduisoit insensiblement au renversement de tous les anciens systémes. Mais il se retint par la vûë de l'indiscretion qu'il auroit blâmée dans un homme qui au-

1619 roit entrepris de jetter par terre toutes les maiſons d'une ville dans le ſeul deſſein de les rebâtir d'une autre maniere. Cependant comme on ne trouve point à redire qu'un particulier faſſe abatre la ſienne lorſqu'elle le menace d'une ruine inévitable, pour la rétablir ſur des fondemens plus ſolides : il ſe perſuada qu'il y auroit en luy de la temerité à vouloir reformer le corps des ſciences ou l'ordre établi dans les écoles pour les enſeigner ; mais qu'on ne pourroit le blâmer avec juſtice d'en faire l'épreuve ſur luy-même, ſans rien entreprendre ſur autruy.

Ainſi il ſe reſolut une bonne fois de ſe défaire de toutes les opinions qu'il avoit reçûës juſqu'alors ; mais ſon intention étoit de ne les ôter de ſa créance, qu'afin d'y en ſubſtituer d'autres enſuite qui fuſſent meilleures, ou d'y remettre les mêmes aprés qu'il les auroit verifiées, & qu'il les auroit *ajuſtées au niveau de la raiſon*. Il crût trouver en ce point les moiens de réüſſir à regler la conduite de ſa vie beaucoup mieux que s'il ne bâtiſſoit que ſur de vieux fondemens, appuié ſeulement ſur

les

les principes qu'il s'étoit laissé donner dans sa premiére jeunesse, sans avoir jamais examiné s'ils étoient vrais. 1617

Ils prévoioit neantmoins qu'un projet si hardi & si nouveau ne seroit pas sans difficultez. Mais il se flatoit que ces difficultez ne seroient pas sans remede ; outre qu'il ne les jugeoit point comparables à celles qui se rencontrent dans la reformation des moindres choses qui touchent le public. Il mettoit une grande difference entre ce qu'il entreprenoit de détruire dans luy-même, & les établissemens publics de ce monde qu'il comparoit à de grands corps dont la chûte ne peut être que tres-rude ; & qui sont encore plus difficiles à relever quand ils sont abatus, qu'à retenir quand ils sont ébranlez. Mais sans pretendre porter ses vûës jusqu'aux interests du public, il ne vouloit reformer autre chose que ses propres pensées, & il ne songeoit à bâtir que dans un fonds qui fût tout à luy. En cas de mauvais succés, il ne croioit pas risquer beaucoup, puisque le pis qu'il en arriveroit ne pourroit être que la perte de son temps & de ses peines, qu'il

1619 qu'il ne jugeoit pas fort neceſſaires au bien du genre humain.

Ses peines & ſes embarras.

Dans la nouvelle ardeur de ſes reſolutions, il entreprit d'executer la premiére partie de ſes deſſeins qui ne conſiſtoit qu'à détruire. C'étoit aſſurément la plus facile des deux. Mais il s'apperçût bien-tôt qu'il n'eſt pas auſſi aiſé à un homme de ſe défaire de ſes préjugez, que de brûler ſa maiſon. Il s'étoit déja preparé à ce renoncement dés le ſortir du collége. Il en avoit fait quelques eſſais premierement durant ſa retraite du fauxbourg S. Germain à Paris, & enſuite durant ſon ſejour à Breda. Avec toutes ces diſpoſitions, il n'eût pas moins à ſouffrir que s'il eût été queſtion de ſe dépoüiller de ſoy-même.

Il crût pourtant en être venu à bout. Et à dire vray, c'étoit aſſez que ſon imagination luy preſentât ſon eſprit tout nud, pour luy faire croire qu'il l'avoit mis effectivement en cet état. Il ne luy reſtoit que l'amour de la verité, dont la pourſuite devoit faire dorénavant toute l'occupation de ſa vie. Ce fut la matiére unique des tourmens qu'il fit ſouffrir à ſon eſprit. Mais les moiens

moiens de parvenir à cette heureuse conquête ne luy causérent pas moins d'embarras que la fin même. La recherche qu'il voulut faire de ces moiens, jetta son esprit dans de violentes agitations qui augmenterent de plus en plus par une contention continuelle dont il le tenoit bandé, sans souffrir que la promenade ou les compagnies y fissent diversion. Il le fatigua de telle sorte que le feu luy prit au cerveau : & il tomba dans une espece d'enthousiasme qui disposa de telle maniére son esprit, déja abatu, qu'il le mit en état de recevoir les impressions des songes & des visions. 1619

Il nous apprend que le x de Novembre 1619 s'étant couché *tout rempli de son enthousiasme*, & tout occupé de la pensée *d'avoir trouvé ce jour-là les fondemens de la science admirable*, il eut trois songes consecutifs, mais assez extraordinaires pour s'imaginer qu'ils pouvoient luy être venus d'enhaut. Il crût appercevoir à travers de leurs ombres les vestiges du chemin que Dieu luy traçoit pour suivre sa volonté dans son choix de vie, & dans la recherche

1619 cherche de cette verité qui faisoit le sujet de ses inquietudes. Mais l'air spirituel & divin qu'il affecta de donner aux explications qu'il fit de ces songes tenoit si fort de cet enthousiasme dont il se croioit échauffé, que l'on auroit été porté à croire qu'il auroit eu le cerveau affoibli, ou qu'il auroit bû le soir avant que de se coucher. En effet, c'étoit la veille de S. Martin, au soir, de laquelle on avoit coûtume de faire la débauche au lieu où il étoit, comme en France. Mais il nous assure qu'il avoit passé le soir & toute la journée dans une grande sobrieté, & qu'il y avoit trois mois entiers qu'il n'avoit bû de vin.

Quoiqu'il en soit, l'impression qui luy resta de ces agitations luy fit faire le lendemain diverses reflexions sur le parti qu'il devoit prendre. Sans trop présumer du sens favorable qu'il avoit donné à ses songes, il recourut à Dieu tout de nouveau pour le prier de luy faire connoître sa volonté sans énigme, de vouloir l'éclairer, & le conduire dans la recherche de la verité. Il tâcha même d'interesser la sainte Vierge dans cette affaire

faire qu'il jugeoit la plus importante de ſa vie : & prenant occaſion d'un voiage qu'il méditoit en Italie, il forma le vœu d'un pèlerinage à N. D. de Lorette qu'il ne pût accomplir que quelques années après. 1619

Son enthouſiaſme le quitta peu de jours enſuite. Mais quoique ſon eſprit eût repris ſon aſſiéte ordinaire, & fût rentré dans ſon premier calme, il n'en devint pas plus deciſif ſur les reſolutions qu'il avoit à prendre.

II. Recherche des Frères de la Roſe-croix.

SA SOLITUDE pendant cet hiver étoit toûjours fort entiére, principalement à l'égard des perſonnes qui n'étoient point capables de fournir à ſes entretiens. Mais elle ne donnoit point l'excluſion de ſa chambre aux curieux qui ſçavoient diſcourir de ſciences ou de nouvelles de literature. Ce fut dans les converſations de ces derniers qu'il entendit parler d'une confrérie de Sçavans, établie en Allemagne depuis quelque temps ſous le nom de *Frères de la Roſe-croix*. On luy en fit des éloges ſurprenans. On luy fit entendre que c'étoient des gens qui ſçavoient tout, & qu'ils promettoient aux hommes une nouvelle

1619 nouvelle sageſſe, c'eſt à dire, la veritable ſcience qui n'avoit pas encore été découverte. Joignant toutes les merveilles que les particuliers luy en aprenoient avec le bruit que cette ſocieté faiſoit par toute l'Allemagne, il ſe ſentit ébranlé d'autant plus que la nouvelle luy en étoit venuë dans le temps de ſon plus grand embarras ſur les moiens qu'il devoit prendre pour la recherche de la verité.

Il ne crût pas devoir demeurer dans l'indifference au ſujet de ces Roſeu croix, parce (diſoit-il à ſon ami Muſée) que ſi c'étoient des impoſteurs, il n'étoit pas juſte de les laiſſer jouïr d'une reputation mal acquiſe aux dépens de la bonne foy des peuples; & que s'ils apportoient quelque choſe de nouveau dans le monde qui valût la peine d'être ſçû, il auroit été mal honnête à luy de vouloir mépriſer toutes les ſciences, parmi leſquelles il s'en pourroit trouver une dont il auroit ignoré les fondemens. Il ſe mit donc en devoir de rechercher quelqu'un de ces nouveaux ſçavans, afin de les connoître par luy-même, & de conferer avec

eux.

eux. Mais comme l'un de leurs statuts 1619
étoit de ne point paroître ce qu'ils étoient, de n'être distinguez des autres hommes, ni par l'habit, ni par la maniére de vivre, & de ne se point découvrir dans leurs discours, on ne doit pas s'étonner que toute sa curiosité & ses peines aient été perduës.

Il ne luy fut pas possible de découvrir un seul homme qui se déclarât de cette confrérie, ou qui fût même soupçonné d'en être. Peu s'en fallut qu'il ne mît la societé au rang des chiméres. Mais il en fut empêché par l'éclat que faisoit le grand nombre des écrits apologétiques publiez en faveur de ces Rose-croix tant en Latin qu'en Allemand. Il ne crût pas neantmoins devoir s'en rapporter à tous ces écrits; soit parce que son inclination le portoit à prendre ces nouveaux sçavans pour des imposteurs; soit parce qu'aiant renoncé aux livres, il vouloit s'accoûtumer à ne juger de rien que sur sa propre experience. C'est pourquoy il n'a point fait difficulté de dire quelques années aprés, qu'il ne sçavoit rien des Rose-croix: & il fut aussi surpris que ses amis de Paris, lorsqu'étant de

retour

1619 retour en cette ville l'an 1623, il apprit que son sejour d'Allemagne luy avoit valu la reputation d'être de la confrérie des Rose-croix.

1620 Se voiant ainsi déchû de l'esperance qu'il avoit euë, de trouver quelqu'un qui fût en état de le soulager dans la recherche de la verité, il retomba dans ses premiers embarras. Il passa le reste de l'hiver & le carême dans ses irresolutions; se croiant d'ailleurs assez bien délivré des préjugez de son éducation, & s'entretenant toûjours du dessein de bâtir tout de neuf. Mais quoique cet état d'incertitude dont son esprit étoit agité, luy rendit les difficultez de son dessein plus sensibles que s'il eût pris d'abord sa resolution, il ne se laissa jamais tomber dans le découragement. Il se soûtenoit toûjours par le succés avec lequel il sçavoit ajuster les secrets de la nature aux regles de la Mathematique à mesure qu'il faisoit quelque nouvelle découverte dans la Physique. Ces occupations le garantirent des chagrins & des autres mauvais effets de l'oisiveté: & elles le menérent jusqu'au temps que le Duc de Baviére fit avancer ses troupes vers la Soüabe. Il

Il va en Soüabe & connoît Faulhaber.

Il prit cette occasion pour se rendre à Ulm ville Imperiale où les Ambassadeurs de France devoient tenir une assemblée celebre pour remedier aux desordres de l'Empire. Il n'y arriva qu'au mois de Juin de l'an 1620 : mais il y passa l'été entier. Il y fit diverses habitudes avec les honnêtes gens du lieu, & particulierement avec les personnes qui étoient en reputation d'habileté pour la Philosophie & les Mathematiques. Personne n'étoit plus estimé dans le pais pour ces connoissances que *Jean Faulhaber* ; personne n'éprouva aussi mieux que luy la capacité de nôtre jeune soldat qui luy fit faire bien du chemin en peu de jours. On pretend que ce fut en ce temps-là que par le moien d'une *parabole* il découvrit l'art de construire d'une maniere generale toutes sortes de problemes solides reduits à une *équation* de trois ou quatre dimensions. C'est ce qui se trouve expliqué dans le troisiéme livre de sa Geometrie. 1620

Sur la fin de Septembre il quitta la Soüabe pour retourner en Baviére & passer en Autriche, où les Ambassadeurs *Il se trouve au siege de Prague.*

1620 deurs de France aprés avoir conclu le traité d'Ulm étoient allez trouver l'Empereur pour luy offrir encore leur mediation envers les mécontens de Hongrie & le Prince Betlen Gabor de Transſilvanie. Mais aiant appris que le Duc de Baviére ſon general avoit fait marcher ſes troupes en Bohéme : au lieu de ſuivre les Ambaſſadeurs en Hongrie, il alla de Vienne droit à ſon camp, & ſe trouva en perſonne aux expeditions des Catholiques Imperiaux & Bavarois, & ſur tout à la fameuſe bataille de Prague, où il entra le IX de Novembre avec les victorieux. Quelques auteurs ont prétendu qu'il ſe ſervit de cette occaſion pour viſiter les fameuſes machines de l'Aſtronome Tyco Brahé. Mais il y avoit déja plus d'un an qu'elles avoient été pillées, briſées, ou diſtraites par l'armée de l'Electeur Palatin : & le grand Globe celeſte d'airain, l'unique de ces précieux monumens qu'on étoit venu à bout de ſauver, avoit été tranſporté à Neiſſe en Sileſie, & mis en dépôt chez les Jeſuites.

III. Il paſſe en Hongrie.

APRE'S la priſe de Prague, M. Deſ-

cartes vint passer le quartier d'hiver avec une partie des troupes que le Duc de Baviére laissa sur les extrémitez de la Bohéme meridionale. Là il se remit à ses méditations ordinaires sur la nature, s'exerçant aux préludes de ses grands desseins, & profitant de l'avantage qu'il avoit de pouvoir vivre seul au milieu de ceux à qui il ne pouvoit envier la liberté de boire & de joüer, tant qu'ils luy laissoient celle d'étudier. 1620 *sous le Comte de Bucquoy.*

Cependant il se trouvoit toûjours embarrassé dans ses irrésolutions, ne sçachant encore à quoy se déterminer sur le choix d'un genre de vie qui fût propre à ses desseins. Il en remit la decision à une autre fois : & pour tâcher de faire quelque diversion à ses inquiétudes, il reprit le mousquet dans la resolution de faire encore une campagne. Le desir de connoître d'autres païs & d'autres mœurs, luy fit quitter le service du Duc de Baviére vers la fin de Mars 1621 pour se mettre dans les troupes du Comte de Bucquoy qui passa de Bohéme en Hongrie au mois d'Avril suivant. Il se trouva sous luy aux siéges de Presbourg, de Tirnaw & de 1621

1621 & de plusieurs autres places où l'on prétend qu'il se signala. Mais la levée du siége de Neuhausel qui n'avoit pas été aussi heureux que les autres pour les Imperiaux, jointe à la perte de son General qui y avoit été tué, acheva de le dégoûter de la profession des armes.

Mais il ne sert pas contre les Turcs

Il est inutile de remarquer ici l'erreur de ceux qui pretendent qu'il alla servir ensuite contre les Turcs, & que son courage luy acquit même beaucoup de reputation contre ces infideles. Il suffit de dire qu'aiant quitté l'armée Imperiale dés le XXVIII de Juillet qui étoit le lendemain de la levée du siége de Neuhausel, il revint à Presbourg avec quelques François & quelques Walons qui étoient en grand nombre dans les troupes du Comte de Bucquoy.

IV. *Il renonce à la profession des armes.*

Son dessein n'étoit pas de revenir si-tôt en France, soit à cause de la guerre que les Huguenots venoient d'y allumer, soit à cause de la peste qui affligeoit particuliérement la ville de Paris depuis prés d'un an, & qui ne cessa qu'en 1623. Il entreprit donc de voiager dans ce qui luy restoit à voir des païs du Nord : mais on peut dire

que

que ce fut sans changer d'état. Car ce qu'il entreprenoit n'étoit dans le fonds qu'une continuation de voiages qu'il vouloit faire dorénavant sans s'assujettir à suivre les armées, croiant avoir suffisamment envisagé & découvert le genre humain par l'endroit de ses hostilitez. Il avoit toûjours parlé de sa profession militaire d'une maniére si indifferente & si froide, qu'on jugeoit aisément qu'il regardoit ses campagnes comme de simples voiages, & qu'il ne se servoit de la bandoliére que comme d'un passeport qui luy donnoit accés jusqu'au fonds des tentes & des tranchées, pour mieux satisfaire sa curiosité. 1621

Ses voiages dans le Nord.

Aiant donc choisi pour la suite de ses voiages, des païs où il n'y avoit pas de guerres, il s'appliqua particuliérement à voir & examiner les cours des Princes, à frequenter les personnes de diverses humeurs & de conditions differentes. Il s'étudia aussi beaucoup à recueillir diverses expériences, tant sur les choses naturelles que produisoient les differens climats par où il passoit, que sur les choses civiles qu'il voioit parmi les peuples concernant leurs usa-

1621 ges, leurs coûtumes & leurs inclinations. C'eſt ce qu'il appelloit *le grand livre du monde* dans lequel il prétendoit chercher la vraye ſcience, n'eſperant pas la pouvoir trouver ailleurs que dans ce volume ouvert publiquement, & dans ſoy même, ſuivant la perſuaſion où il étoit que les ſemences que Dieu a miſes en nous ne ſont pas entiérement étouffées par l'ignorance ou par les autres effets du peché.

Selon ces principes il voulut que ſes voiages luy ſerviſſent à s'éprouver luy-même dans les rencontres que la fortune luy propoſoit, & à luy faire faire ſur toutes les choſes qui ſe préſentoient des réfléxions utiles à la conduite de ſa vie. Car il flatoit ſon eſprit de l'eſperance de trouver plus de verité dans les raiſonnemens que font les particuliers touchant les affaires qui les regardent, que dans ceux que fait un homme de lettres au fonds de ſon cabinet ſur des ſpéculations qui ne produiſent preſque point d'autres effets que la vanité qu'il en tire d'autant plus volontiers, qu'elles ſont ordinairement plus éloignées du ſens commun, aprés avoir mis tout

ſon

ſon eſprit & toute ſon induſtrie à les rendre probables. 1621

Mais à dire vray, loſqu'il ne s'appliquoit qu'à conſiderer les mœurs des autres hommes, il n'y trouvoit guéres dequoy s'aſſurer de rien. Il y apperceVoit preſque autant de diverſité qu'il en avoit remarqué autrefois dans les opinions des Philoſphes. De ſorte que le plus grand profit qu'il en retiroit, étoit que voiant pluſieurs choſes qui toutes extravagantes & toutes ridicules qu'elles nous paroiſſent, ne laiſſent pas d'être communément reçûës & approuvées par d'autres peuples, il apprenoit au moins à ne rien croire legerement, & à ne point s'entêter de ce que l'exemple & la coûtume luy avoient autrefois perſuadé.

Aiant quitté la Hongrie, il rentra dans la Moravie où il avoit joint les troupes de l'Empereur ſous le Comte de Bucquoy. Il viſita la Siléſie, les extrémitez de la Pologne, la Pomeranie, les côtes de la mer Baltique, la marche de Brandebourg; & deſcendit dans le Holſtein, d'où aprés s'être défait de ſon équipage, il s'embarqua avec un ſeul

1621 valet pour la Frise orientale. Aprés l'avoir examinée en peu de jours comme il avoit fait les autres provinces d'Allemagne, il se remit en mer avec la resolution de débarquer en West-Frise dont il étoit curieux de voir aussi les principaux endroits. Afin de le faire avec plus de liberté, il retint un petit bateau pour lui seul, d'autant plus volontiers que le trajet étoit court depuis Embden jusqu'au premier abord de West-Frise.

Il court risque de la vie.

Mais cette disposition qu'il n'avoit prise que pour mieux pourvoir à sa commodité, pensa luy être fatale. Il avoit affaire à des mariniers qui étoient des plus rustiques & des plus barbares qu'on pût trouver parmi les gens de cette profession. Il ne fut pas longtemps sans reconnoître que c'étoient des scelerats, mais aprés tout ils étoient les maîtres du bateau. M. Descartes n'avoit point d'autre conversation que celle de son valet avec lequel il parloit François. Les mariniers qui le prenoient plûtôt pour un marchand forain que pour un cavalier, jugerent qu'il devoit avoir de l'argent. C'est ce qui leur fit prendre des resolutions qui n'étoient nullement

nullement favorables à sa bourse, & pour luy ôter les moiens de les dénoncer ensuite, ils songerent en même temps à se défaire de luy. Ils voioient que c'étoit un étranger venu de loin, qui n'avoit aucune connoissance dans le païs, & que personne ne s'aviseroit de réclamer quand il viendroit à manquer. Ils le trouvoient d'une humeur fort tranquille, fort patiente; & jugeant à la douceur de sa mine & à l'honnêteté qu'il avoit pour eux que c'étoit un homme sans expérience, ils conclurent qu'ils en auroient meilleur marché de sa vie. Ils ne firent point difficulté de tenir leur conseil en sa présence, ne croiant pas qu'il sçût d'autre langue que celle dont il s'entretenoit avec son valet; & leurs déliberations alloient à l'assommer, à le jetter dans l'eau, & à profiter de ses dépoüilles. 121

M. Descartes voiant que c'étoit tout de bon, se leva tout d'un coup, changea de contenance, tira l'épée d'une fierté imprevuë, leur parla en leur langue d'un ton qui les saisit, & les menaça de les percer s'ils osoient luy faire insulte. Ce fut en cette rencontre qu'il s'apperçût

de l'impreſſion que peut faire la hardieſſe d'un homme ſur une ame baſſe ;
1621 mais une hardieſſe qui eſt au deſſus des forces & du pouvoir dans l'execution ; une hardieſſe qui en d'autres occaſions pouvoit paſſer pour une pure rodomontade. Celle qu'il fit paroître en cette occaſion eut un effet merveilleux ſur l'eſprit de ces miſerables. L'épouvente qu'ils en eurent fut ſuivie d'un étourdiſſement qui les empêcha de conſiderer leur avantage, & ils le conduiſirent auſſi paiſiblement qu'il pût ſouhaiter.

V. *Il revient dans ſon païs.*

De la Weſt-Friſe il vint en Hollande où il paſſa une bonne partie de l'hiver attendant l'évenement des deux ſiéges de Juliers & de l'Ecluſe formez par les Eſpagnols ou Flamans qui avoient repris les armes contre les Hollandois depuis cinq mois que la tréve étoit expirée. Au mois de Fevrier ſuivant il
1622 paſſa dans les païs-bas Catholiques dont il voulut voir les principales villes : & delà étant rentré en France, il alla droit à Rennes en Bretagne chez M. ſon pére vers le milieu du mois de Mars.

Il avoit alors vingt-ſix ans achevez ; & ſon pére le voiant preſent, prit occaſion

caſion de ſa majorité pour le mettre en poſſeſſion du bien de ſa mére dont il avoit déja donné deux portions à M. de la Bretaillere & à Madame du Crévis ſes aînez. Comme tout ce bien étoit ſitué en Poitou, il fut curieux de l'aller reconnoître, afin de voir l'uſage qu'il en pourroit faire. Il partit au mois de May pour ſe rendre en cette province, & il ſongea dés lors à chercher des traitans pour le vendre, afin de trouver dequoy acheter une charge qui pûſt luy convenir. Il retourna ſur la fin de l'été prés de ſon pére : & l'année s'écoula ſans que perſonne dans la parenté pût luy donner de bonnes ouvertures ſur le genre de vie qu'il devoit choiſir. 1622

Le peu d'occupation qu'il trouvoit dans la maiſon paternelle luy fit naître le deſir de faire un tour à Paris vers le commencement du carême de l'année ſuivante. On commençoit à reſpirer dans cette grande ville un air plus pur qu'on n'avoit fait depuis prés de trois ans que la contagion l'avoit corrompu. Lorſqu'il y arriva, les affaires de l'infortuné Comte Palatin élû Roy de Bohéme, les courſes & les expeditions du 1623 *Il va à Paris.*

1623 bâtard de Mansfeldt, & la translation de l'Electorat du C. Palatin au Duc de Baviére fait à Ratisbonne le xv de Fevrier précédent, fournissoient la matiére des entretiens publics. Il eut dequoy satisfaire la curiosité de ses amis sur ce point, mais en revanche ils luy firent part d'une nouvelle qui leur causoit quelque chagrin, toute incroiable qu'elle parût. Ce n'étoit que depuis tres-peu de jours qu'on parloit à Paris des confréres de la Rose-croix, qu'il avoit inutilement recherchez en Allemagne durant l'hiver de l'an 1619 : & l'on commençoit à faire courir le bruit qu'il s'étoit enrôlé dans la confrérie.

Il détruit la calomnie qui le faisoit passer pour un Rose-croix.

Il fut d'autant plus surpris de cette nouvelle que la chose avoit moins de rapport au caractére de son esprit, & à l'inclination qu'il avoit toûjours euë de considerer les Rose-croix comme des imposteurs & des visionnaires. On les appelloit à Paris les *Invisibles*, & l'on publioit que de trente-six deputez que le chef de leur societé avoit envoiez par toute l'Europe, il en étoit venu six en France au mois de Fevrier, & s'étoient logez au marais du Temple à Paris

Paris : mais qu'ils ne pouvoient se communiquer au monde & que l'on ne pouvoit communiquer avec eux que par la pensée jointe à la volonté, c'est à dire d'une maniére imperceptible aux sens. 1623

Le hazard qui avoit fait concourir leur pretenduë arrivée à Paris avec celle de M. Descartes auroit produit de fâcheux effets pour sa reputation, s'il eût cherché à se cacher, où s'il se fût retiré en solitude dans la ville, comme il avoit fait avant ses voiages. Mais il confondit avantageusement ceux qui vouloient se servir de cette conjoncture pour établir leur calomnie. Il se rendit visible à tout le monde, & principalement à ses amis qui ne voulurent point d'autre argument pour se persuader qu'il n'étoit pas des confréres de la Rose-croix ou des Invisibles : & il se servit de la même raison de leur *invisibilité* pour s'excuser auprés des curieux de n'en avoir pû découvrir aucun en Allemagne.

Sa présence servit sur tout à calmer l'agitation où étoit son ami le P. Mersenne que l'on avoit fait revenir à Paris

1623. depuis la fin de l'an 1619. & que ce faux bruit avoit chagriné d'autant plus facilement, qu'il étoit moins disposé à croire que les Rose-croix fussent des *invisibles* ou des fruits de la chimére, aprés ce que plusieurs Allemans & Robert Fludd Anglois avoient écrit en leur faveur.

VI.

Ses inquiétudes sur un genre de vie.

Le grand monde que M. Descartes voioit à Paris n'étoit pas capable de remplir tous les vuides de son séjour, ou de le tenir perpetuellement occupé hors de luy-même. Lorsqu'il rentroit chez luy, il sentoit revenir ses inquiétudes sur le choix d'un genre de vie qui fût conforme à sa vocation, & qui fût commode pour l'execution des desseins qu'il avoit conçus touchant la recherche de la verité. L'établissement où il voioit la plûpart de ses amis, placez chacun dans des postes à garder le reste de leurs jours, ne servoit de rien pour fixer ses irresolutions.

Il renonce aux Mathematiques & à la Physique.

Il y avoit déja long-temps que sa propre experience l'avoit convaincu du peu d'utilité des Mathématiques, sur tout lorsqu'on ne les cultive que pour elles-mêmes, sans les appliquer à d'autres choses. Depuis l'an 1620 il avoit entiere-

entierement negligé les regles de l'Arithmetique. Les attaches qu'il eut pour la Geometrie subsisterent un peu plus long-temps dans son cœur, parce que les Mathematiciens de Hollande & d'Allemagne qu'il avoit vûs pendant ses voiages avoient contribué à les retenir par les questions & les problêmes qu'ils luy avoient proposez à resoudre. Mais on peut dire qu'elles étoient tombées dés l'an 1623, s'il est vrai qu'en 1638 *il y avoit plus de quinze ans qu'il faisoit profession de negliger la Geometrie, & de ne plus s'arrêter jamais à la solution d'aucun problême qu'à la priere de quelque ami.* 1623

Il ne croioit rien de moins solide que de s'occuper de nombres tout simples, & de figures imaginaires, sans porter ses vuës au delà. Il y trouvoit même quelque chose de plus qu'inutile : & il croioit qu'il étoit dangereux de s'appliquer trop serieusement à ces demonstrations superficielles, que l'industrie & l'experience fournissent moins souvent que le hazard ; & qui sont plûtôt du ressort des yeux & de l'imagination que de celuy de l'entendement. Sa maxime étoit

1623 étoit que cette application nous desac-
coûtume insensiblement de l'usage de
nôtre raison, & nous expose à perdre
la route que sa lumiere nous trace.

Etude d'une Mathematique universelle.

Mais on peut dire qu'il n'abandonna l'étude particuliere de l'Arithmetique & de la Geometrie, que pour se donner tout entier à la recherche de cette Science generale, mais vraie & infaillible, que les Grecs ont nommée judicieusement *Mathesis*, & dont toutes les Mathematiques ne sont que des parties. Il prétendoit que ces connoissances particulieres pour meriter le nom de Mathematiques devoient avoir des rapports, des proportions, & des mesures pour objet. Delà il jugeoit qu'il y avoit une Science generale destinée à expliquer toutes les questions que l'on pourroit faire touchant les rapports, les proportions, & les mesures, en les considerant comme dérachées de toute matiére: & que cette Science generale pouvoit à tres-juste titre porter le nom de *Mathesis*, ou *Mathematique universelle*, puisqu'elle renferme tout ce qui peut faire meriter le nom de Science & de Mathematique particuliere aux autres connoissances.

Voilà

Voilà le dénouëment de la difficulté qu'il y auroit à croire que M. Descartes eût absolument renoncé aux Mathematiques, en un temps où il ne luy étoit plus libre de les ignorer. Il fit aussi dans le même temps quelques tentatives pour se défaire de l'étude de la Physique, se trouvant découragé par le peu de certitude qu'il remarquoit dans ses observations. Resolu de ne plus s'appliquer qu'à la science de bien vivre, il reprit l'étude de la Morale, pour laquelle il avoit déja témoigné de la prédilection avant ses voiages : & l'on peut dire qu'il la continua pendant toute sa vie. Mais ce fut sans ostentation, & plus pour regler sa conduite que celle des autres. Il ne fut pas long-temps neanmoins sans s'appercevoir que l'étude de la Physique n'est point inutile à celle de la Morale ; & que les démarches qu'il pourroit faire dans le discernement du vrai & du faux lui seroient avantageuses pour regler ses actions. Cela le fit retourner à ses observations sur la Nature, persuadé que " le moien le plus asseuré pour ça- " voir comment nous devons vivre, est " de connoître auparavant quels nous " sommes ;

1623

Il embrasse la Morale & répand la Physique.

1623 » sommes ; quel eſt le monde dans lequel
» nous vivons ; & qui eſt la Créateur de
» cet Univers où nous habitons. Il a té-
» moigné long-temps que depuis la con-
noiſſance qu'il avoit acquiſe de la Phy-
ſique luy avoit beaucoup ſervi pour éta-
» blir des fondemens certains dans la Mo-
» rale ; & qu'il luy avoit été plus facile de
» trouver la ſatisfaction qu'il cherchoit en
» ce point, que dans pluſieurs autres qui
» regardoient la Medecine, quoiqu'il y eût
» emploié beaucoup plus de temps. De
» ſorte qu'aprés toutes ſes recherches il
» pouvoit ſe vanter, non d'avoir trouvé les
moiens de conſerver la vie, mais celuy
de ne pas craindre la mort ; & de s'y
préparer ſans cette inquiétude ordinaire
à ceux dont la ſageſſe eſt toute tirée des
enſeignemens d'autruy, appuiée ſur des
fondemens qui ne dépendent que de la
prudence & de l'autorité des hommes.

Il va en Bretagne & en Poitou ; il vend ſa Terre.

M. Deſcartes fut deux mois & quelques jours à Paris, entretenant ſes amis de cette illuſion où il étoit touchant ſon pretendu renoncement aux Mathématiques & à la Phyſique. Ils ſe donnoient ſouvent le plaiſir de démentir ſes reſolutions : & les moindres occaſions

sions qu'ils luy presentoient pour re- 1623.
soudre un problême, ou pour faire une
experience, étoient des piéges inévi-
tables pour luy. Les embarras de son
esprit joints au besoin qu'il avoit de
régler ses affaires le firent retourner
en Bretagne vers le commencement de
de May. De là il alla en Poitou, &
pendant les mois de Juin & de Juillet
qu'il y demeura, il vendit du consen-
tement de son Pere la plus grande
partie des biens qui luy étoient venus
du côté de sa mére, & principalement
la terre du Perron, dont il retint le nom
pour satisfaire au desir de ses parens.

VII.

Voyage d'Italie.

ETANT retourné à Paris au mois d'Aoust sans avoir trouvé l'occasion de bien placer son argent; il resolut de faire enfin le voiage d'Italie qu'il avoit toûjours differé jusques-là, avant que de se faire pourvoir d'une charge qui luy en ôtast les moiens. Il partit aprés avoir mandé à ses Parens " qu'un voiage au
" delà des Alpes luy seroit d'une grande
" utilité pour s'instruire des affaires,
" acquerir quelque experience du mon-
" de, & former des habitudes qu'il n'a-
" voit pas encore; ajoûtant que *s'il n'en*
" *revenoit*

1613. *revenoit plus riche, au moins en revien-droit-il plus capable.*

Il prit sa route par les Suisses avec la resolution de visiter ce qu'il n'avoit pû voir de la haute Allemagne dans ses premiers voiages. Il luy auroit été facile de trouver à Basle, à Zurich & dans d'autres villes, des Philosophes & des Mathématiciens capables de l'entretenir: mais il fut plus curieux de voir des animaux, des eaux, des montagnes, l'air de chaque pays avec ses meteores, & generalement ce qui étoit le plus éloigné de la fréquentation des hommes, pour mieux connoître la nature des choses qui paroissent les moins connuës au vulgaire des sçavans. Lors qu'il passoit dans les villes, il n'y voioit les sçavans que comme les autres hommes, & il n'observoit pas moins leurs actions que leurs discours.

Des Suisses il passa chez les Grisons, parmi lesquels les mouvemens de la Valtelline le retinrent pendant quelque temps. Il continua ses voiages par le Comté de Tirol, d'où il se rendit à Venise vers le temps des Rogations pour y voir la cérémonie des

épousailles

épouſailles du Doge avec la mer Adria- 1624
tique. De Veniſe il ſongea à ſe décharger de l'obligation qu'il s'étoit impoſée en Allemagne au mois de Novembre de l'an 1619, par un vœu qu'il avoit fait d'aller à Lorette, & dont il n'avoit pû s'acquiter en ce temps-là. Son vœu accompli, il eut le loiſir avant que d'aller à Rome de vacquer aux affaires domeſtiques qui luy avoient ſervi de pretexte pour ſon voiage auprés de ſes Parens. Le pretexte étoit de travailler à ſe faire Intendant de l'armée de France en Piémont ſous le connétable de Leſdiguiéres ; ce qui ne réüſſit pas.

L'occaſion du Jubilé des xxv ans dont l'ouverture devoit ſe faire la veille de Noël à continuër toute l'année ſuivante, fit naître dans ſon eſprit quelques mouvemens de dévotion, quoique l'unique motif de ſon voiage n'euſt été d'abord que la curioſité de voir la ville de Rome & la Cour du Pape. Il arriva dans la ville ſur la fin de Novembre : le concours prodigieux des peuples qui y abordoient de tous les endroits de l'Europe Catholique, luy parut ſi favorable

1624 favorable à la passion qu'il avoit toûjours
1625 euë de connoître le genre humain par luy-même, qu'au lieu de passer son temps à examiner des édifices, des statuës, des tableaux, des antiques, des manuscrits, & les autres raretez de l'ancienne & de la nouvelle Rome, il s'appliqua particuliérement à étudier les inclinations, les mœurs, les dispositions, & les caractéres d'esprit dans la foule & le mélange de tant de nations differentes. Cette commodité le dispensa de faire d'autres voiages, & luy ôta l'envie d'aller au fonds de la Sicile & de l'Espagne chercher les peuples qui luy restoient à voir.

VIII. *Son retour en France.*

Il partit de Rome pour revenir en France dans le même temps que le Cardinal François Barberin neveu du Pape dont il avoit acquis l'estime & l'amitié s'embarqua pour sa légation auprés du Roy tres-chrétien. Mais il voulut s'en retourner par terre pour ne pas perdre l'occasion de voir un pays qu'il étoit bien aise de connoître. Il passa par la Toscane, où il ne manqua point de visiter le celebre Galilée, si nous en croions ceux qui ont parlé de son voiage d'Ita-

lie. Mais cela ne s'est écrit que sur de fausses rélations : & nous sommes obligez de reconnoître sur son propre témoignage *qu'il n'a jamais vû ce* Mathematicien, *& qu'il n'a eu aucune communication avec luy.* 1625

Tout étoit rempli du bruit des expéditions que le Duc de Savoye & le Connétable de Lesdiguiéres faisoient sur les Genois & les Espagnols. C'est ce qui donna à M. Descartes la curiosité d'aller au sortir de la Toscane visiter l'armée du Connétable qu'il trouva occupé du siége de Gavi lors qu'il arriva dans son camp. La ville prise le dernier jour d'Avril, il voulut être encore témoin d'une partie des merveilleux progrés que faisoit l'armée du duc de Savoie. De là il vint à Turin vers le milieu de May ; mais passant par le pas de Suse pour rentrer en France, il se détourna du côté de la Savoye pour examiner la hauteur des Alpes. Ce fut en cette occasion qu'aprés quelques observations sur les neiges échauffées puis appesanties par le Soleil que la moindre émotion d'air fait tomber les unes sur les autres avec grand bruit, il crût avoir deviné la cause du tonnerre ;

&

1625 défait des prejugez de ſon éducation. Cette occupation conſiſtoit uniquement à emploier toute ſa vie à cultiver ſa raiſon, & à s'avancer de tout ſon poſſible dans la connoiſſance de la verité, ſuivant la methode qu'il s'étoit preſcrite.

Maximes pour ſa conduite. Il ne ſe trouvoit, par la grace de Dieu, eſclave d'aucune des paſſions qui rendent les jeunes gens vicieux. Il étoit parfaitement gueri de l'inclination qu'on luy avoit autrefois inſpirée pour le jeu, & de l'indifference pour la perte de ſon temps. L'irreſolution qui pouvoit luy reſter touchant les vûës generales de ſon état ne tomboit point ſur ſes actions particulieres. Il vivoit & agiſſoit indépendemment de l'incertitude qu'il trouvoit dans les jugemens qu'il faiſoit ſur les ſciences. Selon les maximes de la Morale qu'il s'étoit faites, il pretendoit embraſſer les opinions les plus moderées, les plus communément reçûës dans la pratique, & les plus éloignées de l'excés, pour regler ſa conduite; ſe faiſant d'ailleurs la juſtice de ne pas preferer ſes opinions particulieres à celles des perſonnes qu'il jugeoit plus ſages & mieux

mieux sensées que luy. 1625

Il paroissoit en toutes rencontres tellement jaloux de sa liberté, qu'il ne pouvoit dissimuler l'éloignement qu'il avoit pour tous les engagemens qui sont capables de nous priver de nôtre indifference dans nos actions. Ce n'est pas qu'il pretendist trouver à redire aux loix qui pour remedier à l'inconstance des esprits foibles, ou pour établir des seuretez dans le commerce de la vie, permettent qu'on fasse des vœux ou des contrats, qui obligent ceux qui les font volontairement & legitimement, à perseverer dans leur entrepriſe. Mais ne voiant rien au monde qui demeurast toûjours en même état, & se promettant de perfectionner ses jugemens de plus en plus, il auroit crû offenser le bon sens s'il se fust obligé à prendre une chose pour bonne lors qu'elle auroit cessé de l'être ou de luy paroître telle, sous pretexte qu'il l'auroit trouvée bonne dans un autre temps.

A l'egard des actions de sa vie qu'il ne croioit point pouvoir souffrir de delai, lors qu'il n'étoit point en état de discerner les opinions les plus veritables,

1625 bles, il s'attachoit toûjours aux plus probables. S'il arrivoit qu'il ne trouvaſt point plus de probabilité dans les unes que dans les autres, il ne laiſſoit pas de ſe déterminer à quelqu'une, & de les conſiderer enſuite non plus comme douteuſes par rapport à la pratique, mais comme tres-vraies & tres-certaines, parce qu'il croioit que la raiſon qui l'y avoit fait déterminer ſe trouvoit telle. Par ce moien il vint à bout de ſe délivrer des repentirs & des remords qui ont coûtume d'agiter les conſciences des eſprits foibles & chancelans, qui ſe portent trop legerement à pratiquer comme bonnes les choſes qu'ils jugent aprés être mauvaiſes. Perſuadé que ſa volonté ne ſe portoit à ſuivre ou à fuir aucune choſe qu'autant que ſon entendement la luy repreſentoit bonne ou mauvaiſe, il croioit qu'il luy ſuffiſoit de bien juger pour bien faire, c'eſt à dire, pour acquerir toutes les vertus, & tous les biens qu'elles peuvent produire.

Avec ces diſpoſitions interieures, il vivoit en apparence de la même maniere que ceux qui étant libres de tout emploi ne ſongent qu'à paſſer une vie douce

douce & innocente aux yeux des hommes ; qui s'étudient à séparer les plaisirs des vices ; & qui pour jouïr de leur loisir sans s'ennuier ont recours de temps en temps à des divertissemens honnêtes. Ainsi sa conduite n'aiant rien de singulier qui fust capable de fraper les yeux ou l'imagination des autres ; personne ne formoit d'obstacle à la continuation de ses desseins, & il avançoit de jour en jour dans la recherche de la verité qui regarde les choses naturelles. 1625

X. & XI.

QUOIQUE M. Descartes se fust procuré une espéce d'établissement à Paris, il ne s'assujettit pourtant pas tellement à la residence pendant les trois ans qu'il y demeura, qu'il ne se donnast la liberté d'entreprendre de temps en temps des promenades à la campagne, & des voiages même en province.

Sa reputation luy fait des amis, & l'accable de visites.

Quelques semaines aprés son retour d'Italie, le desir de revoir la Cour de France le fit aller à Fontainebleau où il eut occasion de saluër le Legat qu'il n'avoit point vû depuis son départ de Rome. Il se servit du credit qu'il avoit acquis auprés de lui pour lui recommander quelques personnes de lettres d'en-

1625 tre ſes amis, & nommément M. de *Balzac*, dont il défendit la cauſe devant ce Cardinal, contre le Pere Goulu General des Feüillans.

1626 Aprés un voiage qu'il fit l'année ſuivante en Bretagne & en Poitou, avec M. le Vaſſeur ſon hoſte & ſon parent, il alla ſe loger au fauxbourg S. Germain pour y vivre plus retiré. Mais il ne lui fut plus auſſi aiſé qu'auparavant de joüir de ſon loiſir. Ses anciens amis, & particulierement M. Mydorge & le Pere Merſenne avoient tellement étendu ſa réputation, qu'il ſe trouva en peu de temps accablé de viſites, & que le lieu de ſa retraite ſe vid changé en un rendez-vous de conferences. Il ne pût empécher que le nombre de ſes amis ne multipliaſt, mais au moins fut il le maître de ſon diſcernement dans le choix qu'il en fit.

Les principaux de ces amis outre M. de Balzac dont nous venons de parler, furent M. *Hardy* conſeiller au châtelet habile dans la connoiſſance des Mathematiques & d'un tres-grand nombre de langues, M. *de Beaune* ſieur de Gouliou conſeiller au preſidial de Blois l'un des

plus

plus grands genies de ſon temps, en ce qui concernoit les Mathematiques. M. *Morin* profeſſeur Royal des Mathematiques à Paris & docteur en Medecine. Le Pere *Gibieuf* docteur de Sorbonne & Prêtre de l'Oratoire l'un des plus grands Theologiens de ſon ſiécle. Le Pere de *la Barde*, le Pere de *Sancy*; le Pere de *Gondren* tous de la même congregation outre le Cardinal de *Berulle* qui en étoit le chef. M. *Des Argues* Gentilhomme Lionnois habile dans les Méchaniques. M. de *Boiſſat* Gentilhomme du Dauphiné qu'il avoit vû au ſiége de Gavi. M. de *Serizay* Intendant de la Maiſon de M. de la Rochefoucaud. M. *Sarazin* qui fut ſecretaire de M. le Prince de Conty. M. *Silhon* Gentilhomme de Gaſcogne. M. *Frenicle* ſieur de Beſſy. M. *Iumeau* Prieur de ſainte Croix, qui paſſoit pour l'un des grands Arithmeticiens du ſiécle avec M. Frenicle, & qui avoit été Precepteur de M. le Duc de Verneüil. M. de *Marandé* Greffier de la cour des Aydes. M. l'Abbé de *Launay*. M. des *Barreaux*. M. l'Abbé de *Touchelaye* l'aîné. M. de *Gandais*. M. de *Ville-Arnoux*. M. de 1625

1627 *Ville Breſſieux* Medecin de Grenoble ; & pluſieurs autres encore, dont nous ne nommerons que M. *Picot* Prieur du Rouvre qui voulut être dans la ſuite des temps ſon correſpondant, & l'agent de ſes affaires domeſtiques.

XII. *Taille des verres de lunettes & de miroirs.*

MAIS de tous ſes amis il ne voioit alors, aprés le Pere Merſenne, perſonne avec plus d'aſſiduité que M. Mydorge. Auſſi n'en avoit-il trouvé aucun dont la converſation luy fût plus avantageuſe, & les ſervices plus réels & plus ſenſibles. C'eſt ce qu'il éprouva particuliérement au ſujet des verres que M. Mydorge luy fit tailler à Paris durant les années 1627 & 1628, qu'ils jouïſſoient l'un de l'autre à loiſir. Rien ne lui parût plus utile que ces verres pour connoître & pour expliquer la nature de la lumiére, de la viſion, & de la réfraction. M. Mydorge luy en fit faire de paraboliques, & d'hyperboliques, d'ovales, & d'elliptiques. Et comme il avoit la main auſſi ſûre & auſſi délicate que l'eſprit ſubtil, il voulut décrire luy-même les hyperboles & les ellipſes.

Ferrier ouvrier

M. Deſcartes devint lui-même en peu

peu de temps un grand maître dans l'art de tailler les verres. Et comme l'industrie des Mathematiciens se trouve souvent inutile par la faute des ouvriers dont l'adresse ne répond pas toûjours à l'esprit des auteurs qui les font travailler, il s'appliqua particuliérement à former la main de quelques tourneurs qu'il trouva les plus experts, & les mieux disposez à ce travail. C'est ce qu'il fit particuliérement en faveur du fameux *Ferrier* faiseur d'instrumens de Mathematiques, qui n'étoit pas un simple artisan qui ne sçût que remüer *la* main. Il possedoit encore la theorie de sa profession, & n'étoit pas ignorant dans les Mathematiques. Il s'attacha particuliérement à M. Descartes qui le prit en affection, & qui non content de l'emploier d'une maniére à rehausser sa fortune, voulut encore lui apprendre les moiens de se perfectionner dans son art. 1627

d'instrumens de Mathematiques.

Cependant il s'apperçût qu'il étoit retombé dans l'enfoncement des sciences abstraites ausquelles il avoit renoncé. Il s'en retira de nouveau, voiant combien il y avoit peu de gens dans tout Paris avec qui il en pût communiquer.

M Descartes se dégoûte des compagnies.

1627 niquer. Mais il reprit avec encore plus d'ardeur que jamais l'étude de l'Homme qu'il avoit tant cultivée durant ſes voiages. Elle lui fit aſſez connoître que ces ſciences abſtraites ne nous ſont pas trop convenables ; & que lui-même en les
1628 pénétrant s'égaroit encore plus que les autres hommes en les ignorant. Il avoit crû trouver au moins parmi tant d'honnêtes gens beaucoup de compagnons dans l'étude de l'Homme, puiſque c'eſt celle qui nous convient le plus. Mais il ſe vid trompé, & il remarqua que dans cette grande ville qui paſſe pour l'abregé du monde, de même qu'à Rome, à Veniſe, & par tout où il s'étoit trouvé, il y a encore moins de gens qui étudient l'Homme que la Géometrie.

Cela le fit reſoudre encore une fois à ſe paſſer de lui ſeul autant qu'il lui ſeroit poſſible, & à ſe contenter d'un petit nombre d'amis choiſis pour le ſoulagement de la vie. Mais ſa reputation fut un grand obſtacle à cette reſolution. Elle avoit fait de la maiſon de M. le Vaſſeur où il étoit retourné du fauxbourg S. Germain, une eſpéce d'académie en y attirant une infinité de gens qui

qui s'introduisoient chez lui à la faveur de ses amis. Les curieux de literature ne manquerent pas de s'y glisser parmi les autres ; & se joignant à ceux de ses amis qui se plaisoient le plus à répandre sa reputation, ils se hazarderent de lui proposer de prendre la plume pour faire part de ses connoissances au public. Les libraires même qui ne cherchent qu'à trafiquer de la reputation des auteurs, semblerent vouloir être aussi de la conspiration de ceux qui l'assiegeoient chez M. le Vasseur. Il nous apprend que dés ce temps-là des gens de cette profession lui firent offrir des présens pour l'engager à leur promettre la copie de ce qu'il pourroit composer, n'étant pas honteux de vouloir acheter l'honneur de le servir. 1628

Il se cache & est découvert

Voilà ce qui lui rendoit le séjour de Paris onéreux, & qui lui faisoit sentir sa propre reputation comme un poids insupportable. Il n'y trouva de remède que dans la retraite, & pour commencer à se délivrer des importunitez de ceux qui le frequentoient trop souvent, il quitta encore une fois la maison de M. le Vasseur, & se retira aux extré-

1628 mitez de la ville en un quartier où il devoit ne se rendre visible qu'à un tres-petit nombre d'amis qui avoient son secret. M. le Vasseur à qui il n'avoit pas jugé à propos de le communiquer fut quelque temps en inquietude, jusqu'à ce que le hazard lui aiant fait rencontrer le valet de nôtre Philosophe au bout de cinq ou six semaines, il l'obligea de lui declarer la demeure de son maître, & de l'y conduire. Il étoit plus d'onze heures lors qu'il le trouva sur le point de se lever, aprés avoir quelque temps consideré sa maniére d'étudier & d'écrire dans le lit, par l'artifice du valet qui lui avoit declaré le secret de son maître.

XIII. *Il va au siege de la Rochelle.*

M. DESCARTES se voiant ainsi découvert eut beau regreter la douleur de sa retraite, & chercher les moiens de reparer la perte de sa liberté. Il ne pût détourner le cours de sa mauvaise fortune, & il se vid en peu de jours retombé dans les inconvéniens dont il s'étoit délivré en se cachant. Le déplaisir qu'il en eut le chassa de son quartier, & lui fit naître le desir d'aller voir le siége de la Rochelle.

Il se rendit au païs d'Aunis vers la fin du

du mois d'Aoust de l'an 1628, pour être seulement le témoin du siége qui étoit déja fort avancé, & pour examiner en Mathematicien la fameuse digue du Cardinal de Richelieu, & la ligne de communication. Mais il ne pût honnêtement se défendre d'y servir en qualité de Volontaire, voiant l'activité avec laquelle le Roy disposoit en personne son armée par terre & par mer. En quoy il fut suivi par divers autres Gentilshommes de son âge qui n'étoient venus au siége que par une curiosité semblable à la sienne. 1628

Il entra dans la ville avec l'armée du Roy le jour de la Toussaints qui étoit un mercredi. Il assista le lendemain des Morts à la procession solennelle du S. Sacrement qui se fit par les ruës : & n'aiant plus rien à voir dans ce pays aprés la consommation de cette celebre expedition, il revint en poste à Paris où il se trouva pour la saint Martin.

XIV. *Il se trouve en une celebre assemblée chez le Nonce.*

Peu de jours aprés son retour il se tint une assemblée de personnes sçavantes & curieuses chez le Nonce du Pape M. de Bagné qui fut Cardinal peu de temps aprés, & qui honoroit nôtre

1628. Philosophe de son amitié depuis quelque temps. M. Descartes y fut convié, & il y mena le P. Mersenne & M. de Ville-Bressieux pour entendre le Sieur *Chandoux* qui devoit y debiter des sentimens nouveaux sur la philosophie.

Chandoux fit un grand discours pour refuter la maniére d'enseigner la philosophie qui est ordinaire dans l'école. Il proposa même un systéme assez suivi pour la philosophie qu'il prétendoit établir, & qu'il vouloit faire passer pour nouvelle.

L'agrément dont il accompagna son discours imposa tellement à la compagnie qu'il en reçût des applaudissemens presque universels. Il n'y eut que M. Descartes qui affecta de ne point faire éclater au dehors les signes d'une satisfaction qu'il n'avoit pas effectivement reçûë du discours du sieur de Chandoux. Le Cardinal de Berulle qui étoit de l'assemblée s'apperçût de son silence. Ce qui le porta à lui demander son sentiment sur ce qu'il venoit d'entendre, & qui avoit paru si beau à la compagnie.

On le fait expliquer sur ce.

M. Descartes fit ce qu'il pût pour s'en excuser, témoignant qu'il n'avoit rien à dire

dite aprés les approbations de tant de sçavans hommes. Cette défaite accompagnée d'un accent qui avoit quelque chose de suspect, fit conjecturer au Cardinal qu'il n'en jugeoit pas entiérement comme les autres. Cela l'excita encore davantage à lui faire declarer ce qu'il en pensoit. M. le Nonce & les autres personnes les plus remarquables de l'assemblée joignirent leurs instances à celles du Cardinal pour le presser de parler. De sorte que ne pouvant plus reculer sans incivilité, il dit à la compagnie qu'il n'avoit certainement encore entendu personne qui dût se vanter de parler mieux que venoit de faire le sieur de Chandoux. Il loüa d'abord l'éloquence de son discours, & les beaux talens qu'il avoit pour la parole. Il approuva même cette generеuse liberté qu'il avoit fait paroître pour tâcher de tirer la philosophie de la vexation des Scholastiques. Mais il prit occasion de ce discours pour faire remarquer la force de la vrai-semblance qui occupe la place de la verité, & qui dans cette rencontre paroissoit avoit triomphé du jugement de tant de personnes graves & 1628

qu'il pense de la Philosophie.

1628 judicieuſes. Il ajoûta que lors qu'on a affaire à des gens aſſez faciles pour vouloir bien ſe contenter du vrai ſemblable, comme venoit de faire l'illuſtre aſſemblée devant laquelle il avoit l'honneur de parler ; il n'étoit pas difficile de debiter le faux pour le vrai, & de faire reciproquement paſſer le vrai pour le faux à la faveur de l'apparent.

Pour en faire l'épreuve ſur le champ, il demanda à l'aſſemblée que quelqu'un de la compagnie voulût prendre la peine de lui propoſer telle verité qu'il lui plairoit, & qui fût du nombre de celles qui paroiſſent les plus inconteſtables. On le fit, & avec douze argumens tous plus vrai-ſemblables l'un que l'autre, il vint à bout de prouver à la compagnie qu'elle étoit fauſſe. Il ſe fit enſuite propoſer une fauſſeté de celles que l'on a coûtume de prendre pour les plus évidentes, & par le moien d'une douzaine d'autres argumens vrai-ſemblables, il porta ſes auditeurs à la reconnoître pour une verité plauſible. L'aſſemblée fut ſurpriſe de la force & de l'étenduë de genie que M. Deſcartes faiſoit paroître dans ſes raiſonnemens;

mens : mais elle fut encore plus étonnée de ſe voir ſi clairement convaincuë de la facilité avec laquelle nôtre eſprit devient la duppe de la vrai-ſemblance. 1628

On lui demanda enſuite s'il ne connoiſſoit pas quelque moien infaillible pour éviter les ſophiſmes. Il répondit qu'il n'en connoiſſoit point de plus infaillible que celui dont il avoit coûtume de ſe ſervir, ajoûtant qu'il l'avoit tiré du fonds des Mathématiques, & qu'il ne croioit pas qu'il y euſt de veritez qu'il ne pûſt démontrer clairement avec ce moien ſuivant ſes propres principes.

Ce moien n'étoit autre que ſa regle univerſelle qu'il appelloit autrement ſa *Methode naturelle*, ſur laquelle il mettoit à l'épreuve toutes ſortes de propoſitions. Le premier fruit de cette methode étoit de faire voir d'abord ſi la propoſition étoit poſſible ou non. L'autre fruit conſiſtoit à lui faire ſoudre infailliblement la difficulté de la même propoſition.

Le Cardinal de Berulle le détermine à donner ſa philoſophie.

Il n'y eut perſonne dans la compagnie qui ne parût touché de ſes raiſonnemens : mais perſonne ne les goûta mieux,

1628 mieux que le Cardinal de Berulle, qui témoigna à M. Descartes qu'il souhaiteroit l'entendre encore une autre fois sur le même sujet en particulier. M. Descartes sensible à l'honneur que lui faisoit une personne de cette importance, lui rendit visite peu de jours aprés, & l'entretint des premiéres pensées qui lui étoient venuës sur la philosophie, aprés s'être apperçû de l'inutilité des moiens qu'on emploie communément pour la traiter. Il lui fit entrevoir les suites que ces pensées pourroient avoir si elles étoient bien conduites, & l'utilité que le public en retireroit si l'on appliquoit sa maniére de philosopher à la Medecine & à la Mechanique, dont l'une produiroit le rétablissement & la conservation de la santé, l'autre la diminution & le soulagement des travaux des hommes.

Le Cardinal n'eût pas de peine à comprendre l'importance du dessein; & le jugeant tres-propre pour l'executer, il emploia l'autorité qu'il avoit sur son esprit pour le porter à entreprendre ce grand ouvrage. Il lui en fit même une obligation de conscience. Il lui fit entendre

entendre qu'aiant reçû de Dieu une force & une penetration d'esprit avec des lumieres sur cela qu'il n'avoit point accordées à d'autres, il lui rendroit un compte exact de l'emploi de ses talens, & seroit responsable devant ce juge souverain des hommes du tort qu'il feroit au genre humain en le privant du fruit de ses meditations. Il alla même jusqu'à l'assurer qu'avec des intentions aussi pures, & une capacité d'esprit aussi vaste que celle qu'il lui connoissoit, Dieu ne manqueroit pas de benir son travail, & de le combler de tout le succés qu'il en pourroit attendre. 1628

L'impression que les exhortations de ce pieux Cardinal firent sur lui, se trouvant jointe à ce que son naturel, & sa raison lui dictoient depuis long-temps, acheva de le déterminer. Jusques là il n'avoit encore embrassé aucun parti dans la philosophie; & il n'avoit point choisi de secte, comme nous l'apprenons de lui-même. Il se confirma dans la resolution de conserver sa liberté, & de travailler sur la Nature même, sans s'arrêter à voir en quoi il s'approcheroit ou s'éloigneroit de ceux qui avoient traité la philosophie avant lui.

Les

1628 Les instances que ses amis renouvellerent pour le presser de communiquer ses lumieres au Public ne lui permirent pas de reculer plus loin. Il ne délibera plus que sur les moiens d'executer son dessein plus commodément : & aiant marqué deux principaux obstacles qui pourroient l'empêcher de reüssir ; sçavoir la chaleur du climat, & la foule du grand monde, il resolut de se retirer pour toûjours du lieu de ses habitudes, & de se procurer une solitude parfaite dans un pays mediocrement froid, où il ne seroit pas connu.

LIVRE TROISIE'ME

depuis 1628 *jusqu'en* 1637.

I. *Il se retire à la campagne, puis en Hollande.*

AIANT choisi la Hollande pour le lieu de sa retraite, comme le plus favorable à l'execution de ses desseins, il établit le P. Mersenne son correspondant pour le commerce des lettres qu'il devoit entretenir en France, & commit le soin de ses affaires domestiques

mestiques à l'Abbé Picot. Etant sorti de la Ville vers le commencement de l'Avent de l'an 1628, il ne jugea point à propos d'aller droit en Hollande pour ne pas exposer d'abord sa santé à la rigueur de la saison : mais il se retira en un endroit de la campagne où il passa l'hiver loin des commoditez des villes pour s'accoûtumer par dégrez au froid & à la solitude. 1628

Aprés un apprentissage de prés de quatre mois, il prit la route de Hollande sur la fin de Mars de l'an 1629. Il achevoit alors la trente-troisiéme année de son âge : & à peine fut-il arrivé à Amsterdam, qu'il reçût avis du mécontentement de ceux qui murmuroient contre sa resolution, & qui blâmoient sa retraite. Les plaintes qu'on en forma n'avoient point, à vrai dire, d'autre source que l'estime & l'amitié des personnes de sa connoissance qui se croioient abandonnées. Elles se reduisoient à trois sortes de reproches qu'on lui faisoit ; premierement d'avoir quitté la France, où la reconnoissance pour sa naissance & son éducatiõ sembloit devoir l'attacher ; ensuite d'avoir choisi la Hollande préferable- 1629

1629 ferablement à tout autre endroit de l'Europe ; & enfin d'avoir renoncé à la societé humaine en fuiant les compagnies.

Comme il avoit preparé son esprit à tout évenement, il s'étoit aussi endurci le cœur contre la fausse tendresse : & persuadé que sa conduite n'avoit besoin d'aucune justification, il ne se mit pas en peine de faire cesser les plaintes de ses proches & de ses amis. Mais voiant que le temps avoit dissipé leurs ressentimens dont la raison n'auroit peut-être pû venir à bout sur l'heure, il voulut bien donner des éclaircissemens à sa conduite pour la satisfaction de ceux qui auroient été touchez de ces sortes de reproches. Pour raison d'avoir quitté la France, il alleguoit les importunitez du grand monde qu'il auroit été obligé de voir & de souffrir dans son pays au préjudice de ses études, outre la chaleur du climat qu'il ne trouvoit point favorable à son temperament par rapport à la liberté de son esprit. Pour justifier le choix qu'il avoit fait de la Hollande, il rapportoit la tranquillité dont le fonds de ce pays jouissoit, environné

vironné des armées qui servoient à le conserver ; les commoditez de la vie que le commerce y produisoit ; les moiens d'y vivre solitaire & inconnu au milieu d'une foule de peuple occupé de ses propres affaires & enfin la qualité du climat préferable pour sa santé à la chaleur de l'air d'Italie dont il auroit choisi le séjour sans cela par la consideration de la Religion Catholique. Mais pour ce qui est du reproche qu'on lui faisoit de fuir la compagnie des hommes, il étoit bien persuadé que c'étoit moins sa cause particuliere que celle de tous les grands Philosophes, qui pour se procurer la liberté de vacquer à l'étude & à la méditation ont abandonné la Cour des Princes, & le séjour de leur patrie. 1617

II. *Sa vie ambulante & cachée en Hollande.*

Etant arrivé en Hollande il fit connoître d'abord qu'il s'y regarderoit toûjours comme un étranger qui n'aspiroit point aux droits de citoien, & il ne chercha à se loger qu'avec la resolution de changer souvent de demeure. L'espace de plus de vingt ans qu'il passa en Hollande, qu'il appelloit son hermitage, n'eût presque rien de plus stable que

1629 que le ſéjour des Iſraëlites dans l'Arabie deſerte. Quoiqu'il ſe vantât de pouvoir garder la ſolitude dans la plus grande foule des peuples auſſi aiſément que dans le fond des deſerts, il évitoit neanmoins le cœur des grandes villes, & affectoit de loger au bout de leurs fauxbourgs. Il leur préferoit toûjours les villages & les maiſons détachées au milieu de la campagne, autant qu'il en pouvoit trouver de commodes, & qui fuſſent aſſez voiſines des villes pour en tirer ſa ſubſiſtance plus facilement.

Jamais ou rarement faiſoit-il addreſſer les lettres & les paquets qu'on lui envoioit au lieu de ſa demeure en droiture, afin d'être mieux caché. C'étoit tantôt à Dort par M. Beckman, à Harlem par M. Bloemaërt, à Amſterdam par Mademoiſelle Reyniers, ou M. Van-Sureck de Bergen, à Leyde par M. Hooghe-land; & tantôt à Utrecht par M. Regius, ou M. Schurmans, frére de la ſçavante Demoiſelle de ce nom. Il n'y avoit ordinairement que le P. Merſenne en France qui eût ſon ſecret là-deſſus; & il le luy garda ſi religieuſement que pluſieurs des gens de lettres & des curieux

rieux de France qui voiagérent pendant tout ce temps en Hollande, furent privez de la satisfaction de le voir pour n'avoir pû le déterrer. De son côté lorsqu'il écrivoit à ses amis, sur tout avant qu'il se fût établi à Egmond, il dattoit ordinairement ses lettres non pas du lieu où il demeuroit, mais de quelque ville, comme Amsterdam, Leyde, &c. où il étoit assuré qu'on ne le trouveroit pas. Lorsqu'il commençoit à être trop connu en un endroit & qu'il se voioit visité trop fréquemment par des personnes qui lui étoient inutiles, il ne tardoit pas de déloger, pour rompre ces habitudes, & se retirer en un autre lieu où il ne fût pas connu. Ce qui luy reüssit jusqu'à ce que sa réputation servît à le découvrir par tout où elle le suivoit comme son ombre. 1629

Il va demeurer en Frise, où il travaille à ses méditations Metaphysiques.

D'Amsterdam où il s'étoit arrêté d'abord il passa en Frise ; & se retira prés de Franeker. Il se logea dans un petit château qui n'étoit separé de cette ville que par un fossé. Il jugea ce lieu d'autant plus commode pour lui que l'on y disoit la Messe en toute sureté, & qu'on y trouvoit une liberté entiére pour tous

1629 tous les autres exercices de la Religion Catholique.

Ce fut là qu'aiant renouvellé devant les autels ſes anciennes proteſtations de ne travailler que pour la gloire de Dieu & l'utilité du genre humain, il voulut commencer ſes études par ſes Méditations ſur l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de nôtre Ame. Mais pour ne rien entreprendre ſur ce qui étoit du reſſort de la Theologie, il ne voulut enviſager Dieu dans tout ſon travail que comme l'Auteur de la Nature, à qui il prétendoit conſacrer tous ſes talens. Ce n'étoit pas la Theologie naturelle, mais ſeulement celle de revelation qu'il excluoit de ſes deſſeins.

III. *Ses vuës touchant la Dioptrique.*

Il ne donnoit pas tellement ſon temps à la Metaphyſique ou Theologie naturelle qu'il n'en reſervât quelque portion pour les experiences de Phyſique, & particulierement pour celles de la Dioptrique, auſquelles il s'étoit déja beaucoup appliqué en France. A peine ſe vit-il établi en Friſe qu'il ſe ſouvint d'avoir laiſſé à Paris le ſieur Ferrier, ce celebre ouvrier d'inſtrumens de Mathematiques qu'il avoit employé

ployé pour la taille des verres. Il ne se crut pas déchargé du soin qu'il avoit pris autrefois de sa fortune & de son instruction. Mais les offres qu'il lui fit de le recevoir chez lui & de l'entretenir comme son frére, dans une communication égale de biens & d'études devinrent inutiles par le défaut de conduite dans Ferrier, que la negligence fit tomber depuis dans diverses miséres ausquelles M. Descartes qui les lui avoit prédites, ne pût remedier qu'à demi de si loin. 1628.

Les irresolutions de Ferrier lui firent changer les mesures prises pour divers laboratoires qu'il avoit déja préparez dans sa maison prés de Franeker afin de le faire travailler aux instrumens & aux verres. Au bout de six mois il quitta cette demeure pour revenir à Amsterdam, où il emploia encore trois mois à ses Méditations Metaphysiques. Mais le traité qu'il en avoit commencé fut interrompu par d'autres études au commencement de l'année suivante, & il ne le reprit que dix ans aprés. *Il retourne à Amsterdam.*

IV. *Occasion de son traité des*

IL ETOIT encore en Frise lorsqu'il fut sollicité de donner ses reflexions sur le

1629 le fameux phénomene des *Parhélies* ou faux Soleils obſervé à Rome le xx de Mars de l'an 1629. L'obſervation lui avoit été envoiée par le P. Merſene, & dés auparavant par le ſieur *Henry Reneri* ou *Renier* nouvel ami qu'il avoit fait à ſon arrivée en Hollande, & qui fut depuis conſideré comme le premier de ſes diſciples ou ſectateurs, qui aient enſeigné publiquement ſa Philoſophie. Reneri l'avoit receuë de M. Gaſſendi qui étoit alors en Hollande, & qui y fit lui-même une diſſertation dans le cours de ſon voiage, avant M. Deſcartes.

Meteores Phénomene des Parhélies.

C'eſt à cette obſervation des Parhélies que le public eſt redevable en partie du beau traité des Méteores que M. Deſcartes lui donna quelques années aprés. Il interrompit ſes Meditations Metaphyſiques pour examiner par ordre tous les Metéores : & il travailla pluſieurs jours ſur cette matiere avant que d'y trouver dequoi ſe ſatisfaire. Mais enfin s'étant mis en état par pluſieurs obſervations tres-exactes de rendre raiſon de la plus-part des Metéores, & ſur tout des couleurs de l'Arc-en-Ciel qui lui avoient donné plus de peine que le reſte, il reſolut

solut d'en faire un Traité qui finit par la dissertation des Parhélies. 1629

V.

Mort de son directeur le Cardinal de Berulle.

A son retour de Frise il perdit un excellent directeur & un ami tres-sincére en la personne du Cardinal de Berulle mort subitement à Paris le 2. jour d'Octobre. Il avoit toûjours eû beaucoup de veneration pour son merite, beaucoup de deference pour ses avis. Il le consideroit aprés Dieu comme le principal auteur de ses desseins : &, il eût la satisfaction aprés sa mort de trouver de ses disciples, je veux dire, des Prêtres de l'Oratoire entre les mains desquels il pût confier la direction de sa conscience pendant tout le temps de sa demeure en Hollande.

Etude de la Medecine, de l'Anatomie, de la Chymie.

Il ne se vid pas plûtôt établi à Amsterdam que ne pouvant oublier la fin de sa Philosophie qui n'étoit autre que l'utilité du genre humain, il entreprit serieusement l'étude de la Medecine, & s'appliqua en particulier à l'Anatomie & à la Chymie. Il s'étoit imaginé que rien n'étoit plus capable de produire la felicité temporelle de ce monde qu'une heureuse union de la Medecine avec les Mathematiques. Mais avant que de pou-

1629 voir contribuër au soulagement des travaux de l'homme, & à la multiplication des commoditez de la vie par la Méchanique, il jugea qu'il falloit chercher les moiens de garantir le corps humain de tous les maux qui peuvent troubler sa santé, & lui ôter la force de travailler.

Ce fut dans cette persuasion qu'il commença l'execution de ses desseins par l'étude de l'Anatomie, à laquelle il emploia tout l'hiver qu'il passa à Amsterdam. Il témoigne que l'ardeur qu'il avoit pour cette connoissance le faisoit aller presque tous les jours chez un boucher pour lui voir tuër des bêtes, & que de là il faisoit apporter chez lui les parties des animaux qu'il vouloit anatomiser plus à loisir. Il en usa de même tres-souvent dans les autres lieux où il se trouva depuis : ne croiant pas qu'il y eût rien de honteux pour lui, ni rien d'indigne de sa condition dans une pratique qui étoit tres-innocente en elle-même, & qui pouvoit devenir tres-utile dans ses effets.

Il joignit l'étude de la Chymie à celle de l'Anatomie dés la fin de l'an 1629: & il nous assûre qu'il apprenoit tous les jours

jours dans cette ſcience, comme dans l'autre, quelque choſe qu'il ne trouvoit pas dans les livres. Mais ayant que de ſe mettre à la recherche des maladies & des remédes, il voulut ſçavoir s'il y avoit moien de trouver une Medecine qui fuſt fondée en demonſtrations infaillibles. 1630

VI. & VII. *Mauvaiſe conduite de Beeckman & de Ferrier.*

Ces commencemens furent pour lui beaucoup plus heureux qu'il n'avoit oſé l'eſperer : & il ne pouvoit manquer à la ſatisfaction qu'il avoit de voir les premiers ſuccés de ſes études que l'aſſurance d'en voir la ſuite. Le plaiſir qu'il en recevoit lui faiſoit goûter de plus en plus les douceurs de ſa retraite ; & rien ne troubla ſon repos cette année que la mauvaiſe conduite de Beeckman & de Ferrier à ſon égard.

Le premier plus agé que lui de prés de trente ans voiant croître ſa belle réputation aux yeux du public, fit éclater une demangeaiſon pedanteſque pour faire croire qu'il avoit été autrefois ſon Maître : quoiqu'il eût appris lui-même de M. Deſcartes, ce qu'il ſe vantoit de lui avoir enſeigné. Il lui fit là deſſus des leçons néceſſaires pour le faire ren-

1639 tre en luy-même : & quoiqu'il voulût bien lui abandonner ce qu'il lui avoit autrefois donné sur l'Algébre, la Dioptrique & la Geométrie, il lui fit rendre l'original de son traité de Musique qu'il lui avoit laissé depuis dix ans pour mettre au moins quelques bornes à sa vanité.

L'autre reconnoissant la faute qu'il avoit faite l'année precedente, en refusant d'aller demeurer avec M. Descartes en Frise ; & voulant la réparer en un temps où M. Descartes n'étoit plus en état de lui faire de semblables avantages, feignit de se plaindre de sa mauvaise fortune pour former de veritables plaintes contre son bienfaiteur. Il les porta par tout Paris auprés de tout ce qu'il y avoit de gens de consideration dont il étoit connu, & dont plusieurs écrivirent en sa faveur à M. Descartes. Lui pour ne pas devenir suspect de dureté se vid obligé d'en venir à des éclaircissemens avec eux, & de justifier l'éloignement & l'impossibilité où il étoit d'accorder pour lors à Ferrier les conditions qu'il l'avoit presſé d'accepter lors qu'il l'avoit sollicité de venir prés de luy

à

à Franeker. Cependant aprés l'avoir convaincu en particulier qu'il étoit l'unique auteur du mal qu'il souffroit & dont il se plaignoit, il voulut bien reprendre pour lui ses premiers sentimens de bienveillance comme il fit à l'égard de Beeckman. 1630

Visite du P. Mersenne. Livre du P. Gibieuf.

Mais pour le consoler des petits sujets de chagrin que ces deux hommes lui avoient causez, il lui arriva deux choses du costé de deux autres de ses amis qu'il conta au nombre des bonnes fortunes de cette année. La premiere fut la visite que le P. Mersenne alla lui rendre dans Amsterdam. La seconde fut la publication du livre du P. Gibieuf touchant la liberté de Dieu & de la Creature, où il eût le plaisir de trouver de quoi autoriser ce qu'il pensoit de l'indifference & du libre arbitre.

VIII

Il refuse d'aller au levant.

CE FUT dans le même temps que le Comte de Marcheville nommé par le Roi pour être son Ambassadeur à la Porte, le fit prier de vouloir être de sa compagnie avec M. de Chasteuil, M. Bouchard, M. Holstein, M. Gassendi, le P. Theophile Minuti, & plusieurs autres sçavans qu'il pretendoit mener à

1630 Conſtantinople & dans le Levant. Il euſt ſouhaité qu'une ſemblable occaſion ſe fuſt preſentée à lui quatre ou cinq ans auparavant. Mais s'étant mis hors d'état de plus voiager, il s'en excuſa ſur ſes occupations, qui ne lui permettoient pas de quitter le lieu de ſa retraite.

1631 Il ne laiſſa point de faire le voiage d'Angleterre peu de temps aprés, & il fit dans le voiſinage de Londres quelques obſervations ſur les declinaiſons de l'Ayman qui varient en Angleterre. Ce voiage qu'il qualifioit de ſimple promenade fut aſſez court. A ſon retour il ſongea aux moiens de ſe décharger & le P. Merſenne avec lui d'une partie des importunitez que ſa réputation lui attiroit de la part des Mathematiciens, afin de ménager le loiſir de l'un & de l'autre pour des études plus importantes.

Il va en Angleterre.

Il ne veut plus propoſer de problême à perſonne, & ſe reduit à ne plus reſoudre que ceux qu'on luy propoſera.

Les particuliers ſçachant qu'il n'y avoit point d'autre voie de communication que le canal de ce Pere pour envoier leurs conſultations à M. Deſcartes, & pour en recevoir les réponſes, alloient en foule à ſon convent lui porter leurs queſtions, & retournoient y prendre les ſolutions & les éclairciſſemens

mens de M. Descartes. Ce concours donnoit au Pere une occupation dont il avoit la bonté de ne jamais se plaindre: & non content d'exhorter M. Descartes à répondre à toutes les questions qui lui étoient proposées dans les pacquets qu'il lui envoioit, il le provoquoit encore à lui envoier de son côté des problémes à proposer aux autres, dont il se chargeoit de lui renvoier les solutions. M. Descartes le fit souvenir qu'il avoit renoncé à l'étude des Mathematiques depuis plusieurs années, & qu'il étoit resolu plusque jamais de ne plus perdre son temps à des operations steriles de Geometrie & d'Arithmetique, dont la fin n'aboutissoit à rien d'important. Mais sur tout il lui fit entendre qu'il n'étoit plus dans le dessein de proposer aucun probléme à qui que ce fust; & qu'il croioit beaucoup prendre sur lui-même, que de se reduire doresnavant à ne resoudre que ceux des autres, dont il témoignoit d'ailleurs être déja fort fatigué. 1631.

IX. *Il recoit Villebressieux chez luy.*

D'UN grand nombre d'amis en France à qui son absence paroissoit difficile à supporter, & qui lui declaroient la passion qu'ils auroient eue d'aller demeurer

1631. avec lui, nous ne connoissons que M. de Balzac dont il témoignoit qu'il auroit agreé la compagnie. Mais il faut que les obstacles qui se sont opposez à l'execution du dessein de M. de Balzac aient été bien insurmontables, s'il est vrai comme il le proteste bien serieusement qu'il *mouroit d'envie de se reünir à lui afin de ne s'en separer jamais.*

M. de Ville-Bressieux fut plus heureux que lui en ce point : & sa presence fut d'autant plus agréable à M. Descartes qu'il connoissoit en lui avec une grande facilité d'esprit beaucoup de ge-
1632. nie pour les Mechaniques, & beaucoup d'inclination pour la Chymie. Ville-Bressieux non content de devenir son disciple voulut encore être son domestique pour étudier sa conduite aussi bien que ses sentimens.

1633. Henry Reneri que nous avons dit avoir été le premier des sectateurs de M. Descartes qui eût professé publique-
Il va demeurer à Deventer ment sa Philosophie, c'est à dire ses principes selon sa methode, aiant été fait Professeur en Philosophie à Deventer, donna envie à M. Descartes d'aller demeurer en cette ville. C'est ce qu'il fit

vers

vers le printemps de l'année 1633. Là il reprit le soin de continuer divers ouvrages qu'il avoit interrompus l'année précedente, & particulierement sa Dioptrique & son traité du Monde. Il s'appliqua aussi tout de nouveau à la connoissance des choses celestes, & ses observations astronomiques lui firent bientost connoître la necessité d'étudier à fonds la nature des cométes. 1633.

Il prit occasion de cette sorte d'étude pour faire au P. Mersenne le plan d'une histoire des Apparences celestes telle qu'il la concevoit, afin de contribuër au soulagement de ceux que ce Pere lui avoit mandé qui se plaisoient à travailler pour l'avancement des sciences jusqu'à vouloir même faire toutes sortes d'experiences à leurs dépens.

X. *Son traité du monde.*

Il acheva durant l'été de cette année son traité du Monde, que le P. Mersenne & ses amis de Paris attendoient avec beaucoup d'impatience. Il l'appelloit *son Monde*, parceque c'étoit l'idée d'un Monde qu'il avoit imaginé sur celui où nous vivons ; & il renfermoit en abregé toute sa Physique, c'est à dire tout ce qu'il pouvoit sçavoir

1633 des choſes matérielles, hormis ce qui concerne la Lumiére qu'il avoit voulu expliquer dans toute ſon étenduë.

Pour ne pas s'engager à ſuivre ou à refuter les opinions qui ſont reçûës parmi les Doctes, il voulut laiſſer ce Monde-ci à leurs diſputes, & parler ſeulement de ce qui arriveroit dans un nouveau Monde, ſi Dieu créoit dans les eſpaces imaginaires aſſez de matiére pour le compoſer. Il ſuppoſoit que Dieu voulût agiter diverſement & ſans ordre toutes les parties de cette matiére, de ſorte qu'il en compoſaſt un chaos ou une maſſe confuſe; & qu'en ſuite il ne fiſt autre choſe que prêter ſon concours ordinaire à la Nature, & la laiſſer agir ſuivant les loix qu'il a établies.

Dans cette ſuppoſition il décrivit d'abord cette matiére. Il fit voir quelles étoient les loix de la Nature. Il montra enſuite comment la plus grande partie de la matiére de ce chaos devoit en conſéquence de ces loix ſe diſpoſer & s'arranger d'une certaine maniére qui la rendoit ſemblable à nos cieux, &c.

De la deſcription de tous les corps imaginables qui pouvoient être compoſez

fez de cette matiére, il voulut passer à l'exposition de l'Ame raisonnable, sur laquelle il crût qu'il étoit à propos de s'étendre plus au long. Il fit voir qu'elle ne peut être tirée de la puissance de la matiére comme les autres choses dont il avoit parlé, mais qu'elle doit être expressément creée. 1633

XI. & XII.

IL REVOIOIT son traité du Monde pour l'envoier au Pere Mersenne, & le faire imprimer à Paris avec le privilége du Roy, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'accident qui étoit arrivé à Galilée. Ce Mathematicien avoit été obligé par les Inquisiteurs du saint Office d'abjurer publiquement son opinion du mouvement de la Terre comme une veritable heresie ; & il avoit été renfermé dans les prisons de l'Inquisition.

La condamnation de Galilée lui fait resserrer ce traité

Cette aventure surprit d'autant plus M. Descartes qu'il avoit d'un côté beaucoup de soûmission pour le saint siége, & que de l'autre il étoit persuadé que l'opinion du mouvement de la Terre est la plus vrai-semblable, & la plus commode pour expliquer tous les phénomémes. C'est sur cette hypothése qu'il avoit construit la plus grande partie de son

1633 Monde. De sorte que ne la pouvant ôter sans rendre le reste tout defectueux, il aima mieux resserrer son traité, que de le faire paroître estropié, ou de s'exposer à la méchante humeur des Inquisiteurs de Rome, en publiant l'hypothèse qu'ils avoient condamnée sans la comprendre. Il voulut neanmoins donner un tour nouveau à son explication du mouvement de la Terre, & montrer comment, à la difference de Galilée, on peut nier ce mouvement : quoi qu'elle soit veritablement emportée, & que l'hypothèse de Copernic subsiste en son entier. Ce qu'il fit non pas tant pour jetter de la poussiere aux yeux des Inquisiteurs, que pour expliquer les endroits de l'Ecriture qu'on a coûtume d'alleguer contre ce sentiment.

1634

XIII

Il retourne à Amsterdam.

LE SEJOUR de M. Descartes à Deventer où il étoit depuis le mois d'Avril de l'an 1633 lui produisoit une solitude fort entiere & fort tranquille, n'aiant point en ce lieu d'autre conversation que celle de son ami Reneri qui y professoit la Philosophie. Mais comme elle étoit un peu trop écartée des grandes routes des Messagers pour l'entretien

trerien de son commerce avec le P. Mersenne & les autres sçavans, il quitta cette derniere l'année suivante pour retourner Amsterdam. 1634

Il va en Danemarc avec M. de Ville-Bressieux

Peu de temps aprés il fit un voiage en Danemarc & en basse Allemagne avec M. de Ville-Bressieux, qui ne profitoit pas moins de ses instructions sur les chemins que dans leur maison d'Amsterdam. Ce fut sur ses préceptes, & principalement sur sa grande maxime que les *choses les plus simples sont d'ordinaire les plus excellentes*, que M. de Ville-Bressieux inventa tant de belles machines pour les usages de la vie.

Il lui inculqua divers autres principes sur lesquels cet homme a fait depuis des experiences qui l'ont fait passer pour un genie extraordinaire dans la Chymie, la Méchanique, & l'Optique.

XIV.

Reneri enseigne le Carthesianisme à Utrecht

DANS le temps que M. Descartes quitta la ville de Deventer, Reneri en sortit aussi pour passer à Utrecht où le Magistrat l'avoit attiré pour professer la Philosophie dans le college que l'on devoit bien-tôt changer en Université. Ce sçavant homme qui avoit puisé tout à loisir la Philosophie de M. Descartes dans

1634. dans sa source lorsqu'il jouïssoit de sa
presence, se servit d'une si favorable
conjoncture pour rendre l'Université
Cartesienne dans sa naissance. C'est ce
qu'il fit avec tant de prudence & de dis-
cretion que jamais il n'y seroit arrivé de
troubles si le zele precipité de celui qui
vint aprés lui n'eût gâté sa belle éco-
1635. nomie.

L'hiver suivant fournit à M. Des-
cartes de la matiere aux observations
Observations sur la nege hexagone qu'il fit sur la nége à six pointes, &
par occasion sur la grêle & la pluïe. Il
en fit depuis le sujet du sixiéme discours
que l'on voit dans le traité de ses Mé-
teores. Mais sur tout il parut si content
des observations que la nége qui tom-
ba cet hiver lui fit faire, qu'il auroit sou-
haité que toutes les experiences dont il
avoit besoin pour le reste de sa Physique
pûssent luy tomber ainsi des nuës, &
qu'il ne fallût que des yeux pour les
connoître.

Le souvenir de sa belle solitude de
Deventer le fit ensuite retourner en cet-
te ville pour éviter les frequentes visites
que lui attiroit le sejour d'Amsterdam.
Cinq ou six mois aprés, c'est à dire vers
la

la fin de l'automne de l'an 1635, il passa en Frise, & alla se retirer à Lieuvarden ville principale de la province, à deux lieuës de Franeker, où il avoit demeuré dés l'an 1629. Là il composa, ou pour me servir de ses termes, il brocha son petit traité de Mechanique pour M. de *Zuytlichem* son ami & son correspondant qui étoit un Gentilhomme de grand merite, Conseiller & Secretaire du Prince d'Orange. 1635 1636

Il revint à Amsterdam vers le commencement du mois de Mars, & il fit en passant sur le Zuyderzée une observation fort curieuse sur les couronnes ou cercles colorez qui se forment autour des chandelles par rapport à nos yeux. Aiant appris à son retour qu'un de ses amis travailloit à un traité des lunettes, il lui envoia genereusement celui qu'il avoit fait sur le même sujet. Son ami en prit tout ce qui pouvoit être à son usage, & il s'accommoda particulierement de la partie du traité qui regardoit la pratique. Le reste ne fut pas entierement perdu pour le public, & il s'est trouvé depuis fondu dans la Dioptrique de M. Descartes. *Observation sur les couronnes des chandelles.*

Vers

1636 Vers la fin de la même année il perdit le plus ancien des amis qu'il eût acquis dans la Hollande à la mort d'Isaac Beeckman Principal du college de Dordrecht.

LIVRE QUATRIE'ME.

Depuis 1637 jusqu'en 1638.

I & II. *Il fait imprimer les Essais de sa philosophie.*

APRE'S la resolution que M. Descartes avoit faite de ne point laisser imprimer ses ouvrages de son vivant, il semble qu'il ne s'agissoit plus que de le tuer pour mettre le public en possession d'un bien qui devoit lui appartenir. Ses amis lui firent faire réflexion sur l'injustice de sa conduite, & ils le tirerent du danger de se voir immoler à la colere publique en le déterminant à publier ce qu'il avoit mis en état de voir le jour.

Il reduisit ce qui s'en trouva parmi ses papiers à quatre traitez, pour lesquels il fit demander le Privilege du Roi, qui lui fut accordé avec de grandes marques d'estime & de distinction

le 1v de May 1637, pour faire imprimer 1637
non seulement les quatre traitez dont il
étoit question, mais encore tout ce qu'il
avoit écrit jusques-là, & tout ce qu'il
pourroit écrire dans la suite de sa vie,
en telle part que bon lui sembleroit, dedans & dehors le Royaume de France, &c.

Ces quatre traitez qu'il vouloit faire passer pour les essais de sa Philosophie, furent imprimez à Leyde sous le titre de *Discours de la methode pour bien conduire sa raison, & chercher la verité dans les sciences. Plus, la Dioptrique, les Météores, & la Geometrie qui sont des essais de cette methode.*

Son dessein n'étoit pas d'enseigner toute sa methode dans le premier de ces traitez; mais de n'en proposer que ce qu'il estimoit suffisant pour faire juger que les nouvelles opinions qui se verroient dans la Dioptrique, & dans les Méteores n'étoient point conçuës *à la legere*, & qu'elles valoient peut-être la peine d'être examinées.

Il commence ce premier Traité ou *Discours de la Méthode* par diverses considerations sur les sciences. Il propo-

se

1636 poſe enſuite les principales regles de ſa Methode qu'il a cherchée pour ſon uſage particulier dans la maniere de conduire ſa raiſon. Aprés il avance quelques maximes de la Morale qu'il a tirée de cette Methode. Puis il fait une déduction des raiſons par leſquelles il prouve l'exiſtence de Dieu & de l'Ame humaine qui ſont les fondemens de ſa Metaphyſique. On y void enſuite l'ordre des Queſtions de Phyſique qu'il a cherchées avec la difference qui ſe trouve entre nôtre Ame & celle des Bêtes. En dernier lieu il y fait une déduction des choſes qu'il croid eſtre requiſes pour aller plus avant dans la recherche de la Nature qu'on n'avoit fait juſqu'alors. Il finit en proteſtant que toutes ſes vuës ne tendent qu'à l'utilité du prochain: mais qu'il eſt tres-éloigné de vouloir jamais s'appliquer *à ce qui ne peut eſtre utile aux uns qu'en nuiſant aux autres.*

Il ne prétendoit point par ce traité preſcrire aucune méthode à perſonne, mais ſeulement faire connoître celle qu'il avoit ſuivie lui-meſme par le droit que lui donnoit la liberté de ſe conduire

te selon les lumieres naturelles qu'il avoit reçuës de Dieu. 1637

III.

Sa Dioptrique

Le Premier essai de cette Méthode est le traité de la *Dioptrique* partagé en dix parties qui sont autant de Discours ou Dissertations fort courtes, sur la lumiére ; sur la réfraction ; sur l'œil & les sens ; sur les images qui se forment dans le fonds de l'œil ; sur la vision ; sur les lunettes & la taille des verres.

Le dessein de l'Auteur dans ce traité étoit de nous faire voir que l'on peut aller assez avant dans la philosophie pour arriver par son moien jusqu'à la connoissance des arts qui sont utiles à la vie.

Ses Meteores

Le traité qui fait le second essai de sa Methode est celui des *Métheores* qu'il a divisé en autant de parties que celui de la Dioptrique. Il y traite des corps terrestres ; des vapeurs & exhalaisons ; du sel ; des vents ; des nuës ; de la pluie, de la nége, & de la gresle ; des tempestes, de la foudre, & des autres feux qui s'allument en l'air ; de l'Arc-en-ciel ; de la couleur des nuës & des cercles ou couronnes qui paroissent quelquefois autour des astres ; des parhélies ou apparitions

1637 paritions de plusieurs soleils.

Le dernier des essais de sa Methode est son traité de *Géometrie* qui comprend trois livres, où il s'agit principalement de la construction des problémes. Le dessein de l'Auteur dans cet ouvrage étoit de faire voir par voie de demonstration qu'il avoit trouvé beaucoup de choses ignorées avant lui ; & d'insinuer en même temps qu'on en pouvoit découvrir encore beaucoup d'autres, afin d'exciter plus efficacement tous les hommes à la recherche de la Verité.

Sa Géometrie.

Mais on se tromperoit de croire que M. Descartes eût eu intention de donner les élemens de la Géometrie dans cet ouvrage, qui demande d'autres lecteurs que des écoliers en Mathematique. Il s'étoit étudié dans les trois traitez qui precedent celui-ci, à se rendre intelligible à tout le monde, parce qu'il étoit question de faire comprendre des choses qui n'avoient pas encore été enseignées, ou dont on n'avoit pas encore donné les veritables principes. Mais voiant qu'il s'étoit fait avant lui beaucoup d'ouvrages de Géometrie ausquels il ne trouvoit rien à redire ; il ne crût pas devoir repeter

peter dans son traité ce qu'il avoit vû de bon & de fort bien demontré dans les autres. Ainsi, loin de vouloir les rendre inutiles, il travailla à les rendre necessaires en commençant par où ils ont fini. De sorte qu'il faut les avoir lûs pour comprendre sa Géometrie. Il supprima les principes de la plus grande partie de ses regles, & leurs demonstrations. Il avoit prévû même que plusieurs de ceux qui auroient lû les autres Géometres, mais qui n'auroient acquis qu'une connoissance commune de cette science, pourroient tres-difficilement parvenir à l'intelligence de son écrit. 1637

IV.

Liaison & rapport de ces 4. traitez.

Quoique les matieres de ces quatre traitez semblent d'abord assez éloignées, il a fait en sorte neantmoins que les trois derniers eussent une liaison tres-étroite avec le premier. C'est pour cela qu'aprés avoir proposé un échantillon d'une *Methode* generale qu'il avoit adoptée, sans pourtant pretendre l'enseigner aux autres, il a choisi dans sa *Dioptrique* un sujet meslé de Philosophie & de Mathematique; dans ses *Meteores*, un de Philosophie pure sans melange; & dans sa *Géometrie*, un de Mathema-

1637 Mathematique pure : pour faire voir qu'il n'y auroit rien dans tout ce qu'il pourroit avoir de connoiſſances naturelles qu'il n'euſt deſſein de rapporter & de reduire à cette Méthode, & où il n'eſperât réüſſir parfaitement ; pourvû qu'il eût les experiences qui y ſeroient neceſſaires, & le temps pour les conſiderer.

Maniere dont ils ſont écrits.

Quant à ſa maniére de raiſonner, il paroît qu'elle étoit conſiderée par les autres d'une façon toute différente de ce qu'elle étoit effectivement ſelon lui. Il n'étoit point d'accord ſur ce ſujet avec ceux qui publioient que les explications des choſes qu'il a données peuvent bien être rejettées & mepriſées, mais qu'elles ne peuvent être combatuës & refutées par raiſon. Car n'admettant aucuns principes qu'il ne crût tres-manifeſtes, & ne conſiderant rien autre choſe que les grandeurs, les figures, & le mouvement à la maniere des Mathematiciens, il s'eſt exclu de toutes les reſſources que l'on ſe reſerve pour ſe ſauver au beſoin, & il s'eſt fermé tous les ſubterfuges des Philoſophes. De ſorte que la moindre erreur qui ſe ſera gliſſée dans ſes princi-

pes

pes pourra facilement être apperçûë & refutée par une demonstration Mathematique. Mais au contraire, s'il s'y trouve quelque chose qui paroisse tellement vrai & asſuré qu'on ne puisse le renverser par aucune demonstration semblable, cela ne peut sans doute être mépriſé impunément, du moins par ceux qui font profession d'enseigner. Car encore qu'il semble ne faire autre chose par tout que proposer ce qu'il dit sans le prouver : il est neantmoins tres-facile de tirer des syllogismes de ses explications, par le moien desquels il a crû que les autres opinions touchant les mêmes matiéres pourroient être manifestement détruites, & que ceux qui voudroient les défendre auroient de la peine à répondre à ceux qui entendent ses principes. 1637

La liberté qu'il a prise de publier ces Traitez en langue vulgaire plûtôt qu'en celle des sçavans, & d'y supprimer son nom ne lui a point fait d'affaires, quoiqu'il eût tout sujet d'en apprehender de la part des critiques. Mais il n'en fut pas de même de la distribution qu'il fit faire de ses exemplaires. Il lui fut plus pernicieux

1637. cieux de n'en avoir pas donné à M. de *Roberval* seul qu'il ne connoiſſoit pas mais qui profeſſoit les Mathématiques à Paris, qu'il ne lui fut avantageux d'en avoir donné un grand nombre à la cour de France & à celle de Rome. M. de Roberval ſe tint offenſé de cette omiſſion, & quoiqu'elle fût venuë du P. Merſenne plûtôt que de M. Deſcartes, il ſe prepara deſlors à bien critiquer la Géometrie de celui-ci. Telle fut l'origine de cette animoſité immortelle qu'il conçût contre lui, & dont il n'eût pas même la diſcretion de diſſimuler le pretexte aux amis qu'il ſçavoit d'ailleurs lui être communs avec M. Deſcartes.

Origine de l'animoſité de Roberval contre Deſcartes

Pour reſpirer de l'embarras que lui avoit cauſé la publication de ſes eſſais, il voulut aller ſe promener au ſiége de Breda, ville qui ne lui étoit pas indifferente à cauſe du ſejour de deux ans qu'il y avoit fait lors qu'il portoit les armes. Aprés la priſe de cette ville par le Prince d'Orange il fit un voiage en Flandres, & alla voir M. de la *Baſſecourt* Gouverneur ou Commandant pour le Roi d'Eſpagne dans la ville de Doüay. Ce Gentil-homme qui étoit l'un de ſes meilleurs amis, n'oublia

n'oublia rien pour le bien regaler, & il lui procura entre autres choses la conversation du Docteur *Silvius* pendant huit jours entiers. Silvius étoit l'un des grands Theologiens de son siécle, & le premier ornement de l'Université de Doüay depuis la mort d'Estius. Il parut tres-satisfait de M. Descartes, mais il neût pas grand sujet de l'être d'un Gentil-homme Polonois que celui-ci avoit amené à sa compagnie, & qui avoit souvent poussé à bout le Docteur dans les conferences qui s'étoient tenuës chez M. de la Basseçourt aprés les repas. 1637.

Il va demeurer à Egmond.

M. Descartes à son retour alla se loger dans Egmond le plus beau village de la Nord-Hollande où l'exercice de la Religion catholique étoit libre & tout public. A peine y fut-il établi qu'il s'apperçût des fruits que produisoit la lecture de son livre.

Il répond à Fromond, à Plempius & à Liermans.

L'un de ceux qui parurent des premiers à lui en rendre compte fut le Docteur *Fromond* Professeur Roial des SS. Ecritures dans l'Université de Louvain. Il lui proposa quelques objections sur divers endroits de sa Methode, de sa Dioptrique, & sur tout de ses Meteo-

res, dont il avoit lui-même publié un
1637 Traité en 1631 qui avoit été fort estimé. M. Descartes lui répondit, & ils furent assez satisfaits l'un de l'autre pour demeurer amis le reste de leurs jours.

Il répondit aussi vers le même temps aux objections d'un Medecin Hollandois établi à Louvain nommé *Plempius* qui étoit de ses amis depuis quelques années. Ces objections regardoient ce qu'il avoit écrit touchant le mouvement du cœur. Elles contenoient selon lui tout ce qu'on pouvoit lui objecter raisonnablement sur cette matiére. Plempius qui témoignoit ne les avoir faites que dans le dessein de s'instruire, & pour mieux découvrir la verité, fit connoître pour lors à M. Descartes qu'il étoit content de ce qu'il lui avoit répondu.

La réponse qu'il fit au Pere *Ciermans* Professeur des Mathématiques au collége des Jesuites de Louvain n'eût pas moins de succés. Il trouva les objections de ce Pere fort judicieuses & fort solides. Elles rouloient sur la Geometrie & ses Météores, principalement en ce qui concernoit les couleurs de l'Arc-en-ciel. Le Pere de son costé parut si satisfait de la

réponse

réponse que fit M. Descartes qu'il consentit qu'on imprimât ses objections avec elle. Il ne pût s'empêcher de témoigner que ce qui lui plaisoit principalement en M. Descartes, étoit cette hardiesse qui faisoit que s'écartant des chemins battus & des routes ordinaires, il avoit l'assurance de chercher de nouvelles terres, & de faire de nouvelles découvertes. 1637

M. Descartes n'ayant point d'autre passion dans tout ce qu'il écrivoit que celle de découvrir la verité, & ne se croiant point capable d'en venir à bout seul, cherchoit pour ainsi dire des Adversaires plûtôt que des Approbateurs, afin que l'obligation de leur répondre & d'examiner leurs objections le rendit de plus en plus exact, & lui fit ouvrir les yeux sur ce qu'il n'auroit pû découvrir auparavant. Dans cette vûë il attendoit avec joye les objections que les Jesuites de la Flêche, de Louvain, de Lille & de quelques autres endroits lui avoient fait esperer par leurs lettres. Mais il fut assez surpris d'aprendre de quelques uns d'entr'eux, qu'il *étoit fort dans leur approbation; qu'ils ne desiroient rien en ce*

1637 *qu'il avoit voulu expliquer, mais seulement en ce qu'il n'avoit pas voulu écrire; & qu'ils demandoient sa Physique & sa Metaphysique avec grande instance.*

VI. *Bons offices de M. Mydorge.*

En France la lecture de son livre operoit sur les esprits selon qu'ils étoient bien ou mal preparez. Il se trouva peu de chose dans tout ce qu'il avoit écrit qui ne parût douteux pour les uns, & nouveau pour les autres. Les vrais sçavans ne furent pas effraiez de tout ce qu'il y avoit de nouveau, & qui ne pouvoit rendre l'Auteur odieux qu'à ceux qui étoient entêtez de leurs préjugez: mais ils prirent occasion de ce qui leur paroissoit douteux pour lui faire des objections.

M. Mydorge son ami auroit été des plus propres à cela, s'il ne s'étoit déja trouvé par avance de même sentiment que lui dans plusieurs choses dés le temps qu'ils se voioient à Paris. Il auroit pû du moins lui proposer des difficultez sur divers endroits du sixiéme Discours de sa Dioptrique où il traite de la Vision d'une maniére differente de celle dont il avoit coûtume d'expliquer lui-même cette matiere. Il se contenta d'en parler

parler au Pere Mersenne qui en écrivit à M. Descartes. Il ne se trouva point mal de quelques avis que celui-ci lui donna dans sa réponse à ce Pere. Aprés cela il n'eut plus d'objections à faire à son ami; & loin de le fatiguer avec beaucoup d'autres par cet endroit, on peut dire qu'il fit le Descartes à Paris en se chargeant de répondre pour cet ami absent aux objections qu'on ne voulut pas envoier en Hollande. 1637

Bons offices de M. des Argues.

Il ne fut pas le seul à Paris qui s'étudia à lui rendre de bons offices. M. Des Argues qui s'étoit déja emploié avec le P. Mersenne pour faire réüssir le privilége de son livre contre les pratiques désobligeantes du sieur de *Beaugrand* n'oublia rien pour le servir auprés du Cardinal de Richelieu, & pour faire valoir ses inventions de Dioptrique à ceux qui approchoient de son Eminence. Il lui fit sçavoir par le P. Mersenne que le Cardinal avoit écouté les propositions qu'on lui avoit faites de travailler à des lunettus sur les regles qu'il en donne dans sa Dioptrique.

M. Descartes crût devoir s'opposer à cette entrepriſe, & il pria le P. Mer-

 senne

1637 senne de témoigner à M. Des Argues & aux autres personnes qui se méloient de cette affaire, qu'il leur étoit tres-obligé de la bonne opinion qu'ils avoient donnée à la Cour de ses inventions de Dioptrique : mais qu'il *ne croioit pas que les pensées de* M. *le Cardinal dûssent s'abbaisser jusqu'à une personne de sa sorte.* Ce n'étoit point par une modestie de contre-temps qu'il resistoit aux intentions de ces Messieurs : c'étoit par la crainte qu'on ne réüssit mal en son absence, & qu'on ne rejettât ensuite sur lui-même les fautes des ouvriers. Car il croioit que sa présence étoit necessaire pour diriger la main des Tourneurs, & leur donner de nouvelles instructions à mesure qu'ils avanceroient ou qu'ils manqueroient.

VII. *Objections de M. de Fermat contre la Dioptrique.*

Entre les sçavans de France qui voulurent éprouver leurs forces contre M. Descartes, il ne s'en trouva point de plus diligent ni de plus capable que M. *de Fermat*, Conseiller au Parlement de Toulouse, l'un des premiers hommes du siécle pour les belles connoissances de l'esprit, & sur tout pour les Mathématiques. Dés le mois de Novembre

vembre il avoit envoié au P. Mersenne des objections contre la Dioptrique de M. Descartes: & ce Pere en reçeut la réponse dés le mois de Decembre, nonobstant la distance des lieux qui pouvoit servir de prétexte à des retardemens. 1637

Objections de M. Petit.

Dans le même temps M. *Petit* qui étoit pour lors Commissaire de l'Artillerie & Ingenieur du Roi, & qui fut depuis Intendant des Fortifications, fit aussi sur le même Traité de la Dioptrique des objections que M. de Fermat trouva pour le moins aussi bonnes que les siennes.

Ecrit de M. de Fermat sur la Géometrie.

M. de Fermat avant que d'avoir reçû la réponse à ses objections, fit envoier en diligence à M. Descartes par le P. Mersenne un écrit Géometrique de sa composition, *de Maximis & Minimis*, c'est à dire *des plus grandes & des moindres quantitez*: & pour ne pas encore déclarer son nom à M. Descartes il se servit de celui de M. *Carcavi*, Lionnois son ami, qui étoit alors son confrére au Parlement de Toulouse.

Origine de la double dispute entre M. de Fermat & M. Descartes

Ce present que M. de Fermat faisoit à M. Descartes n'étoit pas seulement

1637 une marque de son estime & de sa reconnoissance, mais encore un avertissement de ce qu'il croioit que M. Descartes avoit oublié sans y penser, ou omis mal à propos, dans sa Géometrie. Cela fit un nouvel incident dans la petite querelle que M. de Fermat venoit d'exciter, & qu'il croioit être en état de terminer en peu de jours.

Mais il ne lui fut pas aisé d'éteindre ces premiéres étincelles. Le feu de la dispute prit de grands accroissemens par le zele de ceux qui voulurent y entrer, & elle roula toute dans la suite sur deux points importans, dont l'un regardoit la Dioptrique, & l'autre la Géometrie. Voilà le sujet de cette fameuse querelle qui a duré même au delà de la mort de M. Descartes. Voilà ce que M. de Fermat appelloit *sa petite guerre contre* M. *Descartes*; & ce que M. Descartes appelloit *son petit procés de Mathématique contre M. de Fermat.*

VIII

Messieurs Pascal & de Robervat épousent la querelle de M. de Fermat.

PENDANT que M. de Fermat au milieu des occupations du Palais & de ses affaires domestiques s'appliquoit à faire une réplique à la réponse que M. Descartes avoit faite à ses objections

sur

sur la Dioptrique, le P. Mersenne reçut les remarques de M. Descartes sur son Traité *de Maximis & Minimis*. Mais au lieu de les envoier droit à M. de Fermat suivant l'intention de M. Descartes, il jugea à propos de les faire voir à deux des amis particuliers de ce Magistrat qui étoient à Paris. L'un étoit M. *Pascal* le pére, ci-devant Président en la Cour des Aides d'Auvergne; l'autre étoit M. de *Roberval* Professeur des Mathematiques à Paris. 1637

Ces Messieurs crurent devoir épouser la querelle de leur ami, & le voiant occupé de sa replique sur la Dioptrique, ils le dispenserent du soin de poursuivre la querelle de Géometrie, & se chargérent de répondre aux remarques de M. Descartes contre son Traité *de Maximis & Minimis*. M. Descartes aiant lû leur réponse avant que d'avoir reçû la réplique de M. de Fermat loüa leur zele, approuva les dispositions de leur cœur, & jugea M. de Fermat heureux d'avoir été prévenu d'un tel secours dans un si grand besoin. Il ne put même s'empêcher de concevoir de l'estime pour la capacité dont il voioit des marques dans

1638. leur écrit : mais il trouva que s'ils avoient bien rempli les devoirs de l'amitié à l'égard de M. de Fermat, ils s'étoient assez mal acquitez de la commission qu'ils avoient prise de le décharger, & de le défendre.

M. Desc. leur répond. Cet écrit qui étoit tout entier du stile de M. de Roberval fut refuté par M. Descartes avant la fin du mois de Février. Et la replique de M. de Fermat touchant la Dioptrique étant enfin venuë dans le même mois, il y fit sur le champ diverses réponses qu'il addressa à ses principaux amis, une à M. Mydorge, un autre à M. Hardi, une troisiéme au P. Mersenne.

IX. *Pro. eluves du different entre M. de Fermat & Mr. Descartes.* VOIANT qu'il n'y avoit aucune necessité qui eût obligé M. de Fermat à lui envoier le traité *de Maximis & Minimis* à examiner, il avoit pris cette action pour un défi. La maniere de l'appeller jointe au merite & à la dignité de la personne qui lui envoioit le cartel, l'empêcha d'éviter cette rencontre. L'écrit qu'il envoia au P. Mersenne contre le Traité *de Maximis*, en étoit un espece d'acceptation. La ville de Toulouse &

le

le desert d'Egmond étoient des extrémitez où il paroissoit difficile que les parties pussent agir : & elles avoient assez de fierté pour ne vouloir pas avancer l'une en faveur de l'autre. La Providence y ménagea un milieu, & disposa tellement les choses que la ville de Paris où étoient leurs habitudes, leurs amis & leurs adversaires, devint insensiblement le bureau où leurs differens devoient être examinez. Le P. Mersenne sans y songer avoit donné lieu à cette disposition en mettant entre les mains de Messieurs Pascal & de Roberval à Paris l'écrit de M. Descartes qu'il devoit envoier à Toulouse pour M. de Fermat. Ces deux Messieurs s'étant chargez de répondre pour M. de Fermat sembloient agir suivant la même disposition sans la connoître. M. Descartes de son côté s'étant mis en devoir de répondre à ces deux Messieurs parut consentir que l'on connût de son affaire à Paris. 1638

M. Mydorge & M. Hardi du côté de M. Descartes M. Pascal & M. de Roberval du côté de M. de Fermat.

Mais puisque ces Messieurs avoient jugé à propos de se rendre les Avocats de sa partie, il leur fit trouver bon qu'ils ne se rendissent pas ses juges, ou qu'il les recusât avec quelques autres des amis

1638 de M. de Fermat. Les autres Mathematiciens que l'on auroit pû engager à connoître de cette affaire n'étoient pas sans doute en petit nombre à Paris. Mais les uns n'étoient pas en état d'entendre assez parfaitement la Géometrie de M. Descartes, les autres n'étoient pas assez connus de lui, si l'on en excepte deux illustres Géometres, au jugement desquels il pouvoit surement s'en rapporter. C'étoient M. Mydorge & M. Hardi qui passoient tout publiquement pour ses intimes amis. Cette consideration ne les rendoit pas moins récusables à M. de Fermat, que M. Pascal & M. de Roberval l'étoient à M. Descartes pour leur amitié avec M. de Fermat. Il fallut donc se resoudre à les choisir non pour ses juges, mais pour ses Avocats: ou pour parler aux termes du cartel presenté par M. de Fermat, M. Mydorge & M. Hardy furent retenus par M. Descartes pour être ses seconds, & pour être opposez à M. Pascal & à M. de Roberval, qui s'étoient offerts à M. de Fermat pour le seconder dans le combat. Le P. Mersenne fut prié de demeurer dans la neutralité, & de se contenter de la fonction

de

de simple spectateur, afin de ne devenir suspect à aucun des partis dans les services qu'il devoit rendre aux uns de la part des autres. 1638

M. Descares envoia incontinent à M. Mydorge, & à M. Hardi les pieces & les instructions necessaires pour la connoissance de son procés de Mathématique : & il leur recommanda en même temps d'oublier ou de suspendre les sentimens de leur amitié, pour ne suivre que les regles de la justice & de la verité. Si M. de Fermat eût pris trois Avocats de son côté, M. Descartes n'auroit pas manqué à prendre pour son troisiéme M. des Argues, qui n'étoit ni moins habile, ni moins affectionné à son égard que M. Mydorge & M. Hardi. Il pria au moins le P. Mersenne de lui communiquer toutes choses de sa part, & de lui donner la lecture de toutes les pieces s'il le souhaitoit.

Entre autres pieces, il avoit envoié en droiture à M. Mydorge la réponse à l'écrit de Messieurs Pascal & de Roberval. M. Mydorge la fit porter aussi-tôt à M. de Roberval par le P. Mersenne. M. de Roberval sans laisser rallentir la chaleur où l'avoit mis la lecture de cette

1658 cette réponse, composa incontinent une réplique sous le nom *des deux amis de M. de Fermat*, c'est à dire, de M. Pascal & du sien. Mais ou il imposoit pour cette fois à M. Pascal, ou il avoit pris congé de lui pour continuer en son nom la dispute de M. de Fermat contre M. Descartes. M. Pascal n'étoit plus à Paris pour lors. Il s'étoit éloigné de la ville à l'occasion de quelques troubles excitez au sujet de l'un de ses amis. Aussi M. de Roberval eut-il assez de bonne foi pour marquer son absence, en souscrivant seul à leur réplique commune. M. Pascal n'eut presque plus de part à cette dispute, parce qu'à son retour il fut fait Intendant de justice à Roüen.

La dureté des manieres que M. Descartes remarqua dans le stile de cette réplique lui fit juger que M. Pascal étoit veritablement absent, ou qu'il n'avoit pas eu de part à la composition de cet écrit. C'est pourquoi se trouvant rebuté d'abord du peu de politesse de M. de Roberval & de sa précipitation, il manda au P. Mersenne qu'il n'étoit pas resolu de lui répondre, puisqu'il *se picquoit & qu'il se mettoit en colere* au lieu d'i-

nviter

miter l'honnêteté & la moderation avec laquelle Messieurs Pascal & de Fermat, en usoient à son égard. Il le pria cependant d'assurer M. de Roberval qu'il étoit *son tres-humble serviteur, & qu'il ne s'offensoit pas plus de tout ce qui étoit dans son écrit que l'on fait ordinairement dans le jeu de la colére de ceux qui perdent.* M. de Roberval malgré la singularité de son humeur auroit sans doute été satisfait de tant d'honnêteté : mais le P. Mersenne qui avoit un talent particulier pour commettre les sçavans entre eux, & pour prolonger les disputes, craignant de voir si-tôt finir celle-ci, n'eut point de repos que M. Descartes ne lui promît une réponse à ce second écrit. Il la lui envoïa au mois d'Avril, mais il prit garde de n'y rien laisser glisser qui pût remuër encore la bile de M. de Roberval. 1638

X

M. de Fermat fait sa paix avec M. Descartes & devient son ami avec M. Pascal.

Cependant M. de Fermat commençoit à se lasser de la dispute : & craignant que le zele de M. de Roberval ne la fit prolonger, non seulement il laissa sans repartie ce que M. Descartes avoit écrit contre sa derniere replique touchant la Dioptrique, mais il écrivit en-

1638. encore au P. Merſenne pour le prier de faire ſa paix avec M. Deſcartes, & de lui procurer en même temps l'honneur de ſa connoiſſance. D'un autre côté M. Mydorge & M. Hardi qui ſouffroient avec peine qu'un homme du merite & du rang de M. de Fermat ſe broüillât ſi mal à propos avec M. Deſcartes, ſongeoient aux moiens de les réconcilier, & de changer leur diſpute en une correſpondance parfaite, dont il pûſſent gouter les fruits dans une communication mutuelle de leurs lumiéres. Ils en parlérent au P. Merſenne, qui ſollicité d'un autre côté par les avances de M. de Fermat ne put ſe défendre d'en écrire à M. Deſcartes, non obſtant l'envie qu'il auroit euë de les voir continuer.

M. Deſcartes en reçût la propoſition avec beaucoup de joie ; & aprés avoir remercié Meſſieurs Mydorge & Hardi du ſuccés de leurs bons offices, il chargea le P. Merſenne de marquer à M. de Fermat ſon eſtime & les diſpoſitions de ſon cœur à ſon égard. M. de Fermat aiant reçû du P. Merſenne toutes les aſſurances qu'il pouvoit ſouhaiter de la part de M. Deſcartes, ſe donna enfin la ſatisfaction

faction de lui écrire en droiture pour lui offrir ſon amitié & ſes ſervices. L'acquiſition d'un tel ami pouvoit être contée au nombre des meilleures fortunes de M. Deſcartes. Il connut parfaitement le prix d'une amitié ſi importante, & il y fut ſi ſenſible qu'il n'eut point de termes aſſez paſſionnez pour l'en remercier. 1638

Afin de n'être point ſatisfait à demi de ſa reconciliation, il voulut qu'elle s'étendît auſſi juſqu'aux deux amis de M. de Fermat qui avoient pris la défenſe de ſon écrit Géometrique *de Maximis & Minimis*. Il pria le P. Merſenne de leur témoigner qu'il ne recherchoit rien tant que l'amitié des honnêtes gens, & que par cette conſideration il faiſoit beaucoup de cas de la leur. M. Paſcal y répondit en homme d'honneur: mais M. de Roberval fit bien-tôt connoître que ſon cœur n'étoit pas fait pour M. Deſcartes. Il n'en étoit pas de même de celui de M. de Fermat. Mais ce qui eſt aſſez ordinaire dans des amis qui ont des lumiéres differentes, il eſt certain que leurs eſprits ne ſuivirent pas toûjours la loi de leur cœurs. M. de Fermat per-

1638 la lumiere. M. Descartes en fit tout le cas que meritoient des objections qu'il mettoit au nombre des plus solides d'entre celles qu'on lui eût encore formées contre ses nouvelles opinions. Cette estime enfla le cœur à M. Morin qui voulut montrer par une replique à sa réponse qu'il n'en étoit pas indigne. M. Descartes fit une seconde réponse, dont M. Morin feignit n'être pas entiérement satisfait, & voulant se procurer l'honneur d'écrire le dernier, il fit une nouvelle replique à laquelle il témoigna qu'il ne souhaitoit pas de réponse. M. Descartes acheva de reconnoître à cette marque le caractere de l'esprit de M. Morin. Il ne voulut pas lui refuser la satisfaction qu'il desiroit de lui, puisqu'elle lui coûtoit si peu.

Avec M. de Beaugrand.

Son petit traité de Geostatique ou sa Statique.

L'occasion qu'il eut dans le même temps de refuter un assez mauvais livre, lui fit faire une dissertation de Geostatique, c'est à dire, sur la question de sçavoir si un corps pése plus ou moins étant proche du centre de la terre qu'en étant éloigné ? Le livre qui y avoit donné lieu avoit pour auteur le Sieur de Beaugrand Secretaire du Roy, assez mediocre

ere Mathematicien, mais qui ne se faisoit pas assez de justice en ce point. Il étoit ami de M. de Fermat, & ennemi de M. des Argues. La consideration de ce dernier l'avoit porté à rendre de mauvais offices à M. Descartes, à cause du zele avec lequel il voioit que celui-ci s'attachoit à le servir. Il n'avoit pû s'empêcher même de faire glisser dans son livre quelques traits de sa mauvaise volonté. M. Descartes auroit peut-être bien fait de resister au desir de ceux qui le portoient à le refuter, pour ne pas se rendre suspect de ressentiment. Mais il se releva promtement de cette foiblesse, en revoquant la permission qu'il avoit donnée d'imprimer cette réfutation, & en la détachant de son petit traité de Statique ou Geostatique, auquel il ne prétendoit pas interdire la lumiere. 1638.

CE FUT cette même année que s'éleva parmi les Mathématiciens de France la question fameuse de la *Roulette*, dont on ne trouvoit aucun vestige, ni parmi les anciens, ni dans les livres d'aucun des Methématiciens qui avoient vécu jusqu'à lors, quoiqu'il ni ait rien de plus XIII. XIV. XV.

De la Roulette, & de la part que M. Descartes eut

1638 & cette

plus commun que cette ligne, & qu'elle ne soit guére moins frequente dans l'usage du mouvement que la ligne droite & la ligne circulaire.

La Roulette n'est autre chose que le chemin que fait en l'air le clou d'une rouë quand elle roule de son mouvement ordinaire, depuis que ce clou commence à s'élever de terre, jusqu'à ce que le mouvement continu de la rouë l'ait rapporté à terre aprés un tour entier achevé. Mais dans cette definition il faut supposer pour la commodité des opérations geométriques que la *rouë* est un cercle parfait; que le *clou* est un point marqué dans la circonference de ce cercle; & que la *terre* que touche ce point en commençant & en finissant son tour est parfaitement unie ou plane.

Le P. Mersenne fut le premier qui la remarqua, & qui lui donna le nom de Roulette. Il voulut ensuite en reconnoître la nature & les proprietez. Mais comme il n'étoit pas aussi heureux à resoudre les belles questions qu'à les former, il n'eut pas assez de pénétration pour venir à bout de celle-cy. Cela l'obligea de la proposer à d'autres. M. de

Roberval

Roberval fut le premier qui démontra 1638
que l'*espace de la Roulette est triple de la roue qui la forme.* Après cela M. de Fermat & M. Descartes en donnérent la démonstration ; & leurs solutions se trouvérent non seulement differentes l'une de l'autre, mais encore de celle de M. de Roberval. Le P. Mersenne aiant mandé à M. Descartes que M. de Roberval trouvoit sa démonstration trop courte pour estre bonne, il en receut là-dessus les éclaircissemens qu'il souhaitoit. M. Descartes en lui envoiant une explication fort ample de sa démonstration de la Roulette, l'avertit qu'il n'y avoit rien à changer dans cette demonstration ; & que l'éclaircissement qu'il venoit d'y ajoûter n'étoit diffus qu'afin de pouvoir être entendu par ceux qui ne se servoient point d'Analyse, les autres n'aiant besoin que *de trois coups de plume* pour la trouver par le calcul.

Dans diverses questions dépendantes de celle de la Roulette il se trouvoit plusieurs choses dont M. de Roberval témoignoit n'avoir point de connoissance. Il fallut pour l'en instruire que le Pere Mersenne recourut à M. Descartes sa

ressource

1638. source ordinaire, & il en reçût toutes les solutions que lui & M. de Roberval pouvoient souhaiter. Avec ce secours, celui-ci donna encore deux autres solutions, dont l'une fut *la dimension du solide de la Roulette au tour de la base*; l'autre, l'*invention des tangentes ou touchantes de cette ligne*. Mais il n'eut pas pour ces petits services de M. Descartes toute la reconnoissance qu'on en devoit attendre. Sa dissimulation & *les procedures indirectes de sa conduite* dégoûterent tellement M. Descartes, qu'il ne voulut plus avoir de part à ce qui se passa depuis touchant la Roulette. Dés la fin du mois de Septembre, il tacha de de s'en débarrasser pour une bonne fois; & sans prétendre rien à la gloire de cette invention qu'il laissoit de bon cœur à M. de Roberval pour s'appliquer à d'autres choses, il écrivit au Pere Mersenne, afin qu'il fit sçavoir son desistement à tous les Mathematiciens qui s'en mêloient.

XVI. *Il renonce à la Geometrie.*

La Raison qu'il alleguoit pour se dispenser de travailler davantage sur la Roulette étoit qu'il renonçoit tout de bon à la Géometrie. Cette nouvelle ne plût

plût pas aux Géometres de Paris du nombre de ses amis. M. des Argues sur tous les autres ne pût s'empêcher d'en témoigner son déplaisir. M. Descartes le prit en bonne part, & pour l'ôter d'inquiétude, il lui fit sçavoir par le P. Mersenne que son renoncement ne regardoit que la Géometrie abstraite: mais qu'il continuëroit de cultiver une autre sorte de Géometrie qui se proposoit pour question l'explication des phénomenes de la nature comme il avoit fait dans ce qu'il avoit écrit des Météores, &c. 1638.

Sa consideration pour M. des Argues.

Il voulut donner des marques plus précises de la consideration qu'il avoit pour cet ami. Car aiant sçû que les endroits de sa Géometrie imprimée, où il avoit affecté d'être obscur, lui faisoient de la peine, il voulut lui en donner lui-même les éclaircissemens par un écrit qu'il fit exprés, pour lui faire connoître jusqu'où alloit le zele qu'il avoit pour son service.

Introduction à sa Geometrie.

Outre ces éclaircissemens sur quelques endroits proposez par M. des Argues, il consentit qu'un Gentilhomme Hollandois de ses amis entreprit une introduction

1638 duction reguliere & suivie de toute la Géometrie, pour en faciliter l'intelligence à toutes sortes de lecteurs. Elle fut trouvée si excellente & si courte, qu'on crut qu'il en étoit l'auteur. Ceux qui se plaignirent de la brieveté de cet écrit furent priez de considerer que c'étoit une introduction & non pas un commentaire. Mais on pouvoit donner le titre de commentaire aux excellentes notes que M. de Beaune Conseiller au Presidial de Blois, fit cette même année sur la Géometrie de M. Descartes. Il ne s'y trouva rien qui ne fût parfaitement conforme à la pensée de l'auteur, *& selon son intention.* La joie qu'en eut M. Descartes augmenta encore, lorsqu'il vid la penetration avec laquelle M. de Beaune avoit pû reconnoître des choses qu'il n'avoit mises dans sa Géometrie que d'une maniere tres-obscure.

Notes de M. de Beaune.

Exercices d'Arithmetique avec M. de sainte Croix & M. Fremile.

On peut conter encore au nombre des principales occupations que M. Descartes eut cette année l'exercice que lui donnerent les deux premiers Arithmoticiens du siécle M. de sainte Croix & M. Frenicle sur diverses questions de nombres. Mais la réponse qu'il fit à celles de

M. de

M. de sainte Croix au mois de Juin, le fatigua tellement, qu'il conjura le Pere Mersenne de ne lui en plus envoier aucune de cette nature, telles qu'elles pussent estre. Il tâcha aussi de se défaire des problemes & des objections steriles des autres, sous les pretextes les plus honnêtes qu'il pût imaginer. 1638.

Il cesse de répondre aux Problémes.

Ainsi las de porter la qualité onereuse d'oracle, il se dispensa presque entierement de répondre avant la fin de l'an 1638 : & il se contenta de faire un triage des meilleures objections qui lui avoient été faites jusqu'alors, & des plus beaux problémes qui lui avoient été proposez, pour les faire imprimer avec ses réponses, quand il plairoit à celui à qui il appartient de disposer de toutes choses.

1638

LIVRE CINQUIE'ME

depuis 1638. *juſqu'en* 1641.

I. *Regius devient diſciple de M. Deſcartes & Profeſſeur à Utrech.*

PENDANT qu'on fatiguoit M. Deſcartes en France par des objections & des problémes, on ne ſongeoit preſque en Hollande qu'à ſe dépoüiller de la vieille philoſophie pour prendre la ſienne. L'Univerſité d'Utrech qui ſembloit être née Carteſienne, aprés qu'on eut fait venir de Deventer le Profeſſeur Reneri pour prevenir même ſon érection, ſe rempliſſoit inſenſiblement de ſes diſciples ſous la diſcipline de cet habile homme.

Celui qui ſe diſtingua le plus, fut un jeune Medecin nommé *Henri de Roi*, dit *Regius*, à qui Reneri communiqua cette methode excellente qu'il avoit reçûë de M. Deſcartes pour conduire ſa raiſon dans la recherche de toutes ſortes de veritez. Regius ne borna point ſa reconnoiſſance à Reneri, mais il la fit remonter juſqu'à M. Deſcartes, pour lequel

lequel il conçût dés lors une haute eſtime. Ce n'étoient encore là que les fruits des converſations de Reneri. Le livre de M. Deſcartes vint enſuite à paroître. Regius ſe montra des plus ardens à le lire, & l'eſtime qu'il avoit conçue pour M. Deſcartes, ſe tourna incontinent en une vraie paſſion. 1638

Non content de s'être imprimé dans l'eſprit les principes de ſa nouvelle Philoſophie, dont il avoit trouvé les eſſais dans ſon livre conformes à ce que Reneri lui en avoit appris auparavant, & de les avoir adoptez à la place de ceux qu'on lui avoit autrefois enſeignez dans les écoles, il ſe mit en devoir de les digerer encore pour l'uſage des autres. Il enſeignoit actuellement la Phyloſophie & la Medecine à des Particuliers dans la ville: & pour ne point faire diverſion à l'étude qu'il faiſoit de la philoſophie de M. Deſcartes, il s'aviſa de la mettre par cahiers, & de la débiter à ſes écoliers ſous le nom de Phyſiologie à meſure qu'il la comprenoit.

La ſimplicité de l'hypothéſe, le bel enchainement des principes & des raiſonnemens, la netteté & la facilité avec

1638 laquelle il leur en faiſoit déduire les veritez, les ravit de telle ſorte, que ſans en demeurer aux termes d'une reconnoiſſance ordinaire pour le maître à qui ils ſe ſentoient ſi redevables, ils firent une eſpece de ligue pour cooperer à ſon avancement, & pour s'emploier à le faire mettre en place, ſoit dans le Conſeil de ville, ſoit dans l'Univerſité. Peu de temps aprés, l'on parla d'établir un nouveau Profeſſeur en medecine pour la botanique & la theoretique. Les diſciples de Regius, qui la plûpart étoient enfans de famille, crurent que l'occaſion qu'ils cherchoient de le ſervir étoit venuë, & ils n'épargnerent ni leurs parens ni leurs amis, pour obtenir les ſuffrages du Senat en ſa faveur. Regius avoit de puiſſans concurrents, mais l'approbation qu'avoit ſa Phyſiologie jointe à la difference que l'on remarquoit dans la maniere de raiſonner qui diſtinguoit ſes diſciples d'avec ceux des écoles publiques & vulgaires, fit juger qu'il avoit une philoſophie toute particuliere, & qu'il devoit eſtre un excellent maître dans l'art ou la methode d'enſeigner. C'eſt ce qui porta le Magiſtrat à le preferer

preferer aux autres pour remplir la chaire ; & qui le fit recevoir avec plaisir pour collegue par tous les Professeurs de l'Université dont Reneri avoit disposé les esprits. 1638

Regius crut avoir toute l'obligation du succés de cette affaire à M. Descartes, dont la Philosophie avoit formé en lui ce merite qui l'avoit fait passer sur les autres concurrens. Il prit la liberté par une premiere lettre du 18 d'Aoust de le remercier d'un service si important qu'il lui avoit rendu sans le sçavoir. Il le conjura ensuite de ne point abandonner *son propre ouvrage*, & de ne pas lui refuser les assistances necessaires pour soûtenir cette premiere reputation. Il lui promit de son côté tout ce qui dépendroit de lui pour ne rien faire qui fût indigne de la qualité de son disciple qu'il preferoit à tous les autres avantages de la vie : & qu'il suivroit les pas de Reneri le plus prés qu'il lui seroit possible.

Pour se mettre d'abord en possession des droits attachez à cette qualité, il lui envoia ses *Essais de medecine* pour les examiner avec toute la severité d'un

1638 Maître ; & il lui demanda les objections qui lui avoient été faites depuis peu contre la *circulation du sang* avec les réponses qu'il y avoit données.

II. *Il commence à recevoir des instructiõs de M. Descartes*

M. DESCARTES qui avoit été informé de tout ce qui s'étoit passé à Utrecht par Reneri qui l'étoit allé voir à Egmond au mois d'Aoust, accorda son amitié à Regius avec tous les fruits qu'elle pourroit produire. Il n'eût aucune violence à se faire pour lui donner ce qu'il lui demandoit concernant la Medecine, parce qu'il en faisoit actuellement son occupation, & qu'il comprenoit l'importance qu'il y avoit de ménager sagement le zele d'un nouveau disciple si bien intentionné. Il achevoit alors son *Abregé de Medecine* qu'il avoit tiré en partie des livres, & en partie de ses raisonnemens. Et il espetoit pouvoir se servir par provision de ce travail *pour obtenir quelque delai de la Nature, & retarder les poils blancs qui commençoient à lui venir.*

Amis de M. Descartes en Hollande

Reneri & Regius n'étoient pas les seuls qu'il eût pour amis, ou que sa Philosophie eût pour sectateurs à Utrecht & dans le voisinage. Il pouvoit encore

conter encore parmi les Professeurs de l'Université Antoine *Emilius* & Cyprien *Regneri* ; & parmi les Magistrats de la ville, Messieurs *Vander-Hoolck*, *Van heevv*, *Parmentier*, &c. outre les deux *Van-Dam* Medecins, les deux *VVaessenaer* Mathematiciens ; Mademoiselle Anne Marie *Schurmans* & son frére, Jean *Alphonse* officier de l'armée, Godefroy de *Haestrecht* Gentilhomme Liegeois retiré prés d'Utrecht. Il n'en avoit pas moins à Amsterdam, à Leyde, à la Haye, où toutes les personnes de merite se faisoient honneur de sa connoissance. Mais l'idée du pays où il vivoit ne doit pas nous faire croire que ses amitiez se terminassent aux seuls Protestans. Tout ce qu'il y avoit de Catholiques tant soit peu distinguez étoient ses amis. On peut conter au rang des principaux non seulement Corneille de *Hoogheland* Gentilhomme de Leyde, mais encore deux Prestres de Harlem, dont l'un étoit Jean Albert *Bannius*, & l'autre Augustin Aelstein *Bloemart* tres-riche de son patrimoine grand aumônier à l'égard des pauvres, & son correspondant pour les lettres & les pacquets qu'on lui addressoit. 1638

Bannius & Blomart Prestres Catholiques.

1638 soit. Ils étoient tous deux Mathématiciens, amateurs de la paix & des sciences, vertueux, d'une vie frugale & exemplaire au milieu des Protestans dont ils s'étoient presque generalement acquis l'estime & l'affection. M. Descartes quittoit de temps en temps sa solitude d'Egmond pour les aller voir à Harlem, ou dans une maison de campagne qui en étoit proche. Comme ils n'étoient guéres plus grands bûveurs ni plus grands joüeurs que lui, la débauche ordinaire qu'ils faisoient ensemble étoit quelque concert de Musique dont Bannius avoit coûtume de les regaler. M. Descartes dont l'amitié n'étoit stérile pour personne leur rendit sur la fin de cette année un service tres-important auprés du Prince d'Orange & des Etats de Hollande par le moien de M. de Züylichem & de quelqu'autres Seigneurs de ses amis qui étoient en credit.

III. *Mort de Renery premier Docteur Cartesien.*

Il ne plût point à Dieu de laisser long-temps à M. Descartes le double plaisir de voir enseigner publiquement ses principes dans les écoles de Philosophie & de Medecine à Utrecht par les deux plus habiles Professeurs de l'Université,

versité. A peine Regius étoit-il affermi dans son nouvel établissement que l'on perdit Reneri au milieu du mois de Mars de l'an 1639. le jour même de ses nopces après 45. ans de vie. 1639

On lui fit dans la grande Eglise de la ville de splendides funerailles, ausquelles le Senat ou les Magistrats assistérent en corps avec l'Université. L'Oraison funébre fut prononcée le lendemain au nom de l'Université par Ant. Emilius Professeur en éloquence & en histoire. On admira la beauté du discours, & on fut touché des reflexions de l'Orateur. Mais on s'apperçût bien tôt que ce n'étoit pas moins le panegyrique de M. Descartes vivant, que l'oraison funébre de feu M. Reneri. La principale loüange qu'Emilius avoit à donner à l'illustre defunt, que l'on avoit regardé comme le principal appui de l'Université naissante & comme son plus bel ornement, étoit d'avoir eû assez de courage pour se defaire de l'autorité des Anciens & des Modernes qui l'avoient precedé, afin de rentrer dans la liberté que Dieu a donnée à nôtre raison pour se conduire dans la recherche de la Verité, qui est

Panegyrique de M. Descartes prononcé publiquement par ordre du magistrat à Utrecht

1639 la seule maîtresse dont nous soions obligez de nous rendre sectateurs. C'étoit une resolution veritablement heroïque qui ne pouvoit convenir qu'à des esprits du premier ordre. Mais il falloit que M. Descartes, qui l'a lui avoit inspirée comme à quelques autres de ceux qui s'étoient attachez à lui dés le commencement de sa retraite en Hollande, fût le directeur de cette entrepriſe. Emilius fit valoir avec beaucoup d'éloquence les grands progrés que Reneri avoit faits dans la connoissance de la Nature sous un chef de cette qualité. Il rehaussa de couleurs fort vives l'avantage que la Ville & l'Université avoient reçû de la disposition où s'étoit trouvé Reneri de pouvoir y enseigner les principes de la veritable Philosophie, qu'il prétendoit être demeurée inconnuë au genre humain jusqu'à M. Descartes.

L'auditoire en parut persuadé; & les Magistrats aprés avoir honoré ce discours de leur approbation ordonnérent qu'il seroit imprimé, & publiquement distribué sous leur autorité, tant pour honorer la memoire de leur Professeur, que pour donner des marques éclatantes

tes de la reconnoissance qu'ils avoient du service signalé que leur avoit rendu M. Descartes, en formant un tel disciple. Emilius, qui depuis long temps cherchoit à s'introduire dans la familiarité de M. Descartes, avoit reçû comme un coup de providence l'ordre que le Magistrat lui avoit envoié, *de faire ses eloges & ceux de la nouvelle Philosophie* dans l'oraison funébre de Reneri. 1639.

Aprés l'avoir prononcée, il lui en envoia une copie manuscrite avec des lettres pleines de respect & d'estime, sous pretexte que ce discours le regardant personnellement, & que le Magistrat en aiant ordonné la publication, il étoit à propos qu'il vît ce qu'il y avoit à changer avant qu'on le mît sous la presse. La modestie de M. Descartes eut à souffrir à la lecture de tant d'éloges. Mais comme il ne lui appartenoit pas de trouver à redire au jugement & à la conduite du premier Magistrat, il n'osa y toucher.

Peu de jours aprés il fit connoître qu'il n'avoit souffert ces éloges que parce qu'il n'avoit pas été en son pouvoir de les supprimer. Car Emilius lui aiant envoié avec un peu trop de confiance

des

1639 des vers qu'il avoit faits sur le même sujet pour en sçavoir son sentiment, & les lui aiant ensuite redemandez, parce qu'il n'en avoit point retenu de copie, & qu'il desiroit de les faire imprimer; M. Descartes chercha une excuse pour ne les lui pas renvoier, & il vengea le mieux qu'il put par cette suppression sa pudeur & sa modestie offensée dans l'oraison funébre de Reneri.

Regius devient le premier disciple de M. Descartes.

La perte que Regius avoit faite en particulier d'un excellent directeur de ses études dans la mort de Reneri l'avoit fait recourir de nouveau à M. Descartes. Il le conjura de vouloir lui donner auprés de lui la place que le défunt y possedoit, ajoûtant que s'il l'a lui accordoit *il s'estimeroit aussi heureux que s'il étoit élevé jusqu'au troisiéme ciel.*

Il est certain qu'aprés Reneri personne ne pouvoit alors se vanter de meriter mieux que Regius la qualité de *premier disciple* de M. Descartes. Il avoit du côté de l'esprit les talens les plus propres à soûtenir ce rang avec la dignité & la suffisance necessaire. La profession qu'il faisoit de la Medecine avec la Physique lui donnoit encore une commodité

modité pour cela & un avantage que n'avoient pas les autres Cartéſiens de Hollande & de France qui n'enſeignoient pas publiquement, & qui n'étoient philoſophes que pour eux-mêmes. Mais il auroit été à ſouhaiter pour ſa réputation particuliére, que Reneri en lui apprenant la méthode & les principes de M. Deſcartes eût ſçû lui inſpirer en même temps ſa modeſtie & ſa prudence. 1639.

Quelque temps aprés la mort de Reneri, l'on augmenta ſes gages de la moitié, & l'on attacha à ſa profeſſion un nouvel emploi qui conſiſtoit à expliquer les Problémes de Phyſique, lors qu'il ne ſeroit pas occupé de ſa Botanique, c'eſt-à-dire de l'explication des plantes & des ſimples. Il fit part à M. Deſcartes de la joie qu'il avoit reçûë de cette commiſſion, parce qu'elle lui préſentoit de nouvelles occaſions d'enſeigner & d'étendre ſa Philoſophie. Il avoit adroitement brigué cet emploi qui étoit de ſurérogation dans l'Univerſité: & il avoit été ſervi dans ſa pourſuite par *Voetius* Profeſſeur en Theologie qui étoit encore alors dans ſes interêts. Mais ce

1639 ce qu'il avoit enviſagé comme un avantage conſiderable pour faire valoir ſes talens, & pour debiter avec plus d'éclat les opinions nouvelles de Phyſique & de Medecine que les vieux Peripateticiens & Galeniſtes ne ſouffroient pas volontiers qu'on enſeignât dans les Ecoles où ils regnoient, fut un pretexte enſuite au même Voetius pour lui ſuſciter des affaires. Son peu de conduite fut cauſe que l'embarras retomba ſur M. Deſcartes, & que l'affaire degenera enſuite en un long & facheux procez qu'il fut obligé de ſoutenir au préjudice de ſa ſolitude & de la tranquillité de ſa vie.

IV. *Quel étoit Voetius ? ſes deſſeins.*

PERSONNE n'étoit alors plus élevé ni plus conſideré dans l'Univerſité d'Utrech que ſe Voetius. Il étoit le premier des Profeſſeurs en Theologie, & le principal Miniſtre ou Paſteur de la Ville. Il portoit partout cet air triomphant qu'il avoit rapporté du Synode de Dordrecht où il s'étoit trouvé du coſté des victorieux, c'eſt-à-dire, de ceux qui aſſiſtez de l'épée & du credit du Prince Maurice étoient venus à bout de condamner le parti des Remontrans : & il s'étoit acquis par la ville une eſpece d'auto-

d'autorité sur les esprits par je ne sçay quelle reputation de gravité & de suffisance. Il avoit l'esprit naturellement porté à la contestation, & gâté par la lecture des controversistes de son parti, & des livres d'impieté & de bouffonnerie, ausquels il avoit donné beaucoup de temps. Il étoit d'une humeur fort bizarre, d'un jugement fort médiocre, & d'une erudition fort superficielle. 1639

Les bonnes qualitez qu'il pouvoit avoir étoient soûtenuës par un peu d'amour propre pour sa personne, accompagné d'un mépris interieur pour toutes celles qu'il n'avoit pas. De sorte que s'étant accoûtumé de longue habitude à ne pas estimer ce qu'il ignoroit, & ignorant en philosophie tout ce qui n'étoit pas renfermé dans les bornes de la scholastique triviale, on auroit pû lui pardonner le peu de gout, & l'éloignement qu'il avoit eu d'abord pour les ouvrages de M. Descartes, s'il n'en avoit pris l'allarme comme d'une nouveauté pernicieuse qu'il eût fallu exterminer.

La consideration qui étoit duë à Reneri, l'avoit retenu dans le silence jusqu'à

1639 qu'à sa mort. Mais étant allé à son oraison funebre avec sa prévention, les éloges inespérez qu'il y entendit de M. Descartes lui donnérent tant de jalousie, qu'il en sortit avec la resolution de mettre en œuvre tout ce que son industrie pourroit lui fournir pour détruire cette nouveauté. Néanmoins l'approbation que le Magistrat avoit donnée à ces éloges, l'obligea d'aller bride en main, pour ne pas se commettre mal à propos avec ses superieurs. C'est pourquoi abandonnant ce qui étoit du ressort de la Philosophie, contre quoi il ne lui étoit ni seur ni honnête de s'élever, il se reduisit à ramasser ce qui pourroit se rapporter à la Theologie dans le discours de la Méthode de M. Descartes pour en faire la matiére de ses censures, & tâcher par ce moien de faire bannir de l'Université sa Philosophie comme pernicieuse à la Religion Protestante & au repos des Etats des Provinces-Unies.

Il commença ses hostilitez par des théses qu'il fit au mois de Juin 1639 touchant l'Athéisme. Et pour garder quelque ordre dans les productions de

sa

sa mauvaise volonté, il s'abstint d'y nommer d'abord celui à qui il en vouloit, & se contenta d'y jetter les fondemens de la calomnie, dont il croioit devoir le charger pour venir à bout de le ruiner. 1639

Cette calomnie dans laquelle il a toûjours persisté depuis, consistoit à faire passer M. Descartes pour un Athée: & afin qu'on ne pût s'y tromper en prenant quelqu'autre pour lui, il mêla dans ses théses parmi les marques de l'Athéisme toutes les choses qu'il sçavoit estre attribuées à M. Descartes par le bruit commun.

V. *Regius se précautionne contre Voetius.*

Ces premieres démarches de Voetius firent connoître à Regius qu'il falloit user de quelque dissimulation s'il vouloit se conserver auprés de lui. Celà lui donna la pensée de se précautionner dans sa chaire de Medecine plus qu'il n'avoit fait jusques-là: & de reserver le principal de la nouvelle Philosophie pour les problémes qu'il enseignoit certains jours de la semaine hors des heures des leçons publiques. En quoi il sembloit se reposer sur le consentement des Professeurs, sans en excepter

1639 commençoit les vacances, se garda bien de lui mander ce qu'il avoit fait à la théſe. Il ſe contenta de lui faire ſçavoir qu'il avoit achevé ſon cours public de
„ Medecine cette année ; qu'il étoit toûjours demeuré fortement attaché à ſes
„ principes & à ſa méthode ; & qu'il ſouhaitoit avec paſſion de pouvoir conferer avec lui ſur la meilleure maniére de
„ faire un nouveau cours l'année ſuivante qui commençoit aprés la foire du mois d'Aouſt ſelon le réglement de l'Univerſité.

Inſtructions que lui donne M. Deſcartes.

Quoique les meſures qu'il avoit priſes pour aller à Egmond fuſſent rompuës par le beſoin que la groſſeſſe de ſa femme avoit de ſa préſence, le temps de M. Deſcartes n'en fut pas plus épargné. Il ne fut preſque occupé que de ſes réponſes aux conſultations de ce Profeſſeur pendant les mois de Septembre & d'Octobre. Quelque longues quelque frequentes que fuſſent les lettres d'un diſciple ſi zelé, il ne plaignoit pas pour l'inſtruire un temps qu'il ne croioit pas devoir jamais regretter. L'importance des queſtions & des difficultez qu'il lui propoſoit, l'empêchoit de rien negliger

pour

pour le mettre en état d'établir ses principes. Elles rouloient la plûpart sur la nature des Anges, sur celle de l'Ame de l'homme, sur son union avec le corps, sur l'ame des bêtes & des plantes, sur la vie, sur le mouvement du cœur, & sur la circulation du sang. 1639

M. Descartes avoit mis cette derniere question en grand credit parmi les sçavans : & il avoit merveilleusement rétabli sur ce sujet la reputation de Harvée qui avoit été maltraitée par les satires & le decri de divers Medecins des Païs-bas, la plûpart ignorans qu'entêtez des anciennes maximes de leurs Facultez. Ce qu'on pouvoit alléguer de plausible contre ce sentiment, avoit été objecté 18 mois auparavant à M. Descartes par son ami Plempius Medecin à Louvain. Mais quoique celui-ci parût alors content de ses réponses, il fit ensuite une chose tout-à-fait indigne de leur amitié. Il jugea à propos pour augmenter l'éclat de sa propre reputation de parler dans un livre qu'il devoit bien-tôt donner au public de ce qui s'étoit passé entre M. Descartes & lui, touchant les deux questions du mouvement du cœur & de *Mauvaise conduite de Plempius.*

la

1639 la circulation du sang. Il donna pour cet effet tout le lustre necessaire aux objections qu'il lui avoit faites. Mais lors qu'il fut question des réponses qu'il en avoit reçuës, loin de traiter M. Descartes comme un ami qui méritoit d'être consideré, il n'eut pas même pour ces réponses la fidelité qui s'exige entre des adversaires qui se réfutent, & qui se regardent comme ennemis.

Regius fut outré d'une conduite si malhonnête, & aiant confronté son livre avec les réponses que M. Descartes avoit faites à ses objections, il ne put retenir l'indignation qui lui fit prendre la plume pour en marquer ses ressentimens à M. Descartes. Les couleurs qu'il donne dans sa lettre à l'ingratitude & à la mauvaise foi de Plempius sont si vives, qu'on ne peut les exprimer de sa langue en la nôtre sans entrer dans de semblables transports de colére contre une conduite si lâche. Il dit qu'à l'égard des endroits où M. Descartes découvroit les secrets les plus cachez de la nature, & où consistoit la principale force de ses réponses, Plempius a eu la malice de faire le muët, ou d'en omettre au moins

la plus grande partie. Et que pour ceux qu'il rapporte, il les estropie de telle maniére qu'il en corrompt entiérement le sens. Qu'a l'endroit où il traite de la circulation du sang, il se contente de rapporter simplement les difficultez, comme si on n'y avoit pas encore fait de réponses, quoique celles que M. Descartes y avoit données fussent tres-convaincantes. Qu'à l'endroit où M. Descartes rapporte plusieurs causes qui jointes ensemble produisent le battement du cœur, Plempius n'en rapporte qu'une qui est la chaleur. Si M. Descartes aprés avoir allegué les raisons necessaires pour la conviction d'une chose, y en ajoûte quelque autre moins necessaire servant seulement à un plus grand éclaircissement : Plempius est assez de mauvaise foi pour ne s'attacher qu'à cette derniére raison, comme si elle avoit été donnée pour fondamentale ou essentielle ; & laissant à supposer que ce seroit l'unique qui auroit été alleguée par M. Descartes, il s'étudie à la rendre ridicule : ce qu'il fait ordinairement dans les endroits qu'il ne comprend pas. 1640.

1640 Plempius ne ſe ſouvenoit plus d'avoir écrit auparavant qu'il ne croioit pas que l'on pût convaincre M. Deſcartes d'*avoir jamais avancé une fauſſeté ou même une bagatelle.* Mais s'il avoit à revoquer les loüanges qu'il lui avoit données, c'étoit une pitoiable retractation que de les effacer avec des injures. M. Deſcartes ne parut pas fort ému d'une conduite ſi extraordinaire, & il avoit été d'avis de n'y oppoſer que le ſilence. Regius n'en jugea pas de même. Il vengea ſon maître d'une maniére qui fit apparemment ouvrir les yeux à Plempius, puiſqu'il changea ſon ſentiment ſur la circulation du ſang pour embraſſer celui de M. Deſcartes.

VI. *Coniques du jeune M. Paſcal âgé de 16 ans.*

Au mois de Novembre de la même année le P. Merſenne revenu de quelques voiages lui donna avis d'un prodige qui venoit de paroître parmi les ſçavans de Paris. Le prodige étoit qu'un jeune garçon de 16 ans avoit compoſé un Traité des Coniques qui faiſoit l'étonnement de tous les vieux Mathématiciens à qui on l'avoit fait voir. Ce jeune Auteur étoit le fils de M. Paſcal, Intendant de juſtice à Roüen,

Roüen: & l'on ne croioit point le flater en publiant qu'il avoit été plus heureux qu'Apollonius en quelques points. M. Deſcartes qui n'admiroit preſque rien, diſſimulant ſa ſurpriſe, répondit aſſez froidement qu'il ne lui paroiſſoit pas étrange qu'il ſe trouvât des gens qui puſſent démontrer les Coniques plus aiſément qu'Apollonius: mais qu'on pouvoit bien propoſer d'autres choſes touchant les Coniques qu'un enfant de ſeize ans auroit de la peine à deméler. 1640

N'aiant voulu s'en rapporter qu'au témoignage de ſes yeux pour la créance de ce fait, il fallut que le P. Merſenne lui envoiât une copie du Traité. Il n'en avoit pas lû la moitié qu'il jugea que M. des Argues y avoit eu beaucoup de part, ſous prétexte que celui-ci y étoit allegué. Aiant reconnu aprés quelques éclairciſſemens qu'on lui donna ſur ce fait, qu'il étoit hors d'apparence de rien attribuer de cet ouvrage à ſon ami M. des Argues, il aima mieux croire que M. Paſcal le pere en étoit l'Auteur, que de ſe perſuader qu'un enfant de cet âge fût

1639 capable d'un ouvrage de cette force. Le doute d'un ſi grand homme fut plus glorieux à ce merveilleux enfant que l'admiration de tous ceux qui étoient aſſurez du fait.

Son incredulité n'étoit pas ſeulement appuiée ſur le defaut d'âge & de vraiſemblance, elle avoit encore pour fondement le projet d'un beau deſſein ſur les Coniques que M. des Argues lui avoit fait envoier depuis peu par le P. Merſenne. Mais il ne ſoupçonna point M. Mydorge d'avoir prêté ſon miniſtére ou ſon nom au jeune M. Paſcal, quoi qu'on vît ſortir de la preſſe ſes quatre livres des Coniques en cette même année, & qu'il n'ignotât pas ce que cet ami avoit déja fait ſur le même ſujet quelques années auparavant.

Exercices avec M. de Beaune. Dans le même temps M. de Beaune, qui n'étoit pas moins de ſes amis que M. Mydorge & M. des Argues, l'occupoit de la ſolution de diverſes queſtions qu'il lui propoſoit ſur les Mathématiques : & ſous prétexte de l'entretenir de ſes propres deſſeins, il tachoit d'avoir la communication des ſiens. Dans une des réponſes que lui fit M. Deſcartes, il lui

étoit

étoit échappé de dire que sa *Physique n'étoit autre chose que Mechanique*; & qu'il lui avoit declaré comme à son confident des choses qu'il n'avoit point voulu dire ailleurs, *à cause que la preuve en dependoit de son Monde*. M. de Beaune ne laissa point perir cet avertissement. Il lui fit de fortes instances pour le porter à la publication de son Monde que l'accident de Galilée lui avoit fait resserrer. Mais il n'en pût venir à bout, quoiqu'il fût alors celui de ses amis à qui il étoit le moins en état de rien refuser. 1639

M. DESCARTES avoit quitté le séjour d'Egmond depuis quelque temps, & il s'étoit retiré à Hardervvick. Regius se trouvant encore trop éloigné de lui, crût qu'étant une fois hors de sa solitude de Nord-Hollande, toute autre demeure lui seroit assez indifferente. C'est pourquoi il le conjura de vouloir s'approcher davantage d'Utrecht, tant pour la satisfaction de plusieurs de ses amis de la ville, que pour une plus grande commodité qu'il auroit de le consulter de plus prés.

VII. *Il va demeurer à Hardervvick, prés d'Utrecht, à Leyde.*

Il vint donc loger peu de mois aprés

1640 en une maiſon de campagne prés de cette ville dans le voiſinage de M. de Haeſtrecht ſon ami qui demeuroit au Château de Renoude. Mais ſoit que l'hiver fût trop violent à la campagne, ſoit qu'il apprehendât les pratiques de Voetius, il alla dés le commencement de l'année ſuivante demeurer à Leyde où il avoit encore plus d'amis qu'à Utrecht. Outre M. de Hooghland Gentilhomme Catholique & quelques Magiſtrats, il pouvoit y conter plus de la moitié des Profeſſeurs dont les principaux étoient *Golius*, *Schooten* & M. de *Saumaiſe* fils d'un Conſeiller au Parlement de Bourgogne ; ſans oublier *Rivet* qui étoit du Poitou, & un autre Miniſtre du lieu nommé *Abraham Heide* ou *Heydanus*.

Amitié de Heydanus Ce dernier qui étoit en fort grande conſideration dans le pays n'avoit gueres des defauts ordinaires aux autres Miniſtres Proteſtans: & quoique M. Deſcartes fiſt profeſſion de n'etre ami d'aucun d'eux, le merite extraordinaire de Heidanus le fit bien-tôt excepter de leur nombre. Il ne ſe contenta pas de ſe rendre le ſectateur de ſa Philoſophie comme

comme les autres, il en fut encore le protecteur & l'appui. Comme il étoit en reputation d'être le plus éloquent Predicateur du pays, il se servoit fort heureusement de son avantage pour inspirer à ses Auditeurs l'estime qu'il avoit lui-même de cette philosophie, dont il tiroit les raisonnemens, les comparaisons, & les explications qui le faisoient admirer. 1640

Amitié de Rivet, & gageure de Stampion.

Il n'en étoit pas de même de Rivet qui se vantoit d'être Cartesien sans entendre les écrits de M. Descartes. Toute son amitié consistoit presque en une démangeaison qu'il avoit de parler de lui incessamment dans ses lettres & dans ses conversations. Les moindres bagatelles étoient pour lui des sujets d'écrire au Pere Mersenne, à M. Gassendi, & aux autres sçavans de France, pourvû qu'il y fût question de M. Descartes. Ce fut lui qui les informa de la fameuse gageure de Mathématique entre le jeune Wassenar & Stampion, où M. Descartes se trouva meslé par l'indiscretion & la mauvaise volonté de ce dernier. Quoique la victoire de Wassenar fût fort glorieuse à nôtre Philosophe qui passoit tout pu-

 blique-

1640 bliquement par ſon maître, il traita neantmoins toute cette affaire dont il avoit eû la conduite d'une pure *badinerie*, qui n'étoit pas digne de l'inquietude de Rivet, ni de la curioſité des Mathematiciens de France.

Livre contre M. Deſcartes. Cependant on vid ſortir de la preſſe à la Haye un livre fait contre M. Deſcartes. C'étoit le premier des ouvrages qu'on eût encore entrepris de publier pour combatre & ruïner ſa Philoſophie: & il étoit de la derniére conſequence que l'auteur y réüſſit, afin que les autres Adverſaires qui devoient venir aprés, puſſent en tirer d'heureux augures. L'Auteur riſquoit beaucoup en ſe preſentant le premier au combat: mais il eut la diſcretion de ſupprimer ſon nom, pour ne pas l'expoſer à la flétriſſure en cas de mauvais ſuccés. L'évenement juſtifia ſa prudence. Le livre parut pour les étreines de l'an 1640. Le grand nom de celui qu'il attaquoit excita la curioſité de le voir, & en peu de temps il ſe trouva entre les mains des Curieux de France & d'Angleterre. La choſe tourna toute à la gloire de M. Deſcartes. On diſpenſa l'Auteur de ſe nommer, & l'on fut

fut indigné seulement de voir que l'Anonyme eût abusé de l'attente de ceux qui demandoient autre chose que des sottises, contre les principes d'une Philosophie qu'il étoit question de réfuter serieusement. M. Descartes n'en parut ni plus humilié ni plus élevé, & il laissa ce petit nuage se dissiper de lui-même. 1640

VIII. *Theses de Regius. Pratiques de Voetius contre lui.*

VOETIUS prenoit ses mesures à Utrecht pendant ce temps là, pour réüssir dans le dessein de perdre M. Descartes de reputation, & de le faire déclarer ennemi de la Religion réformée & des Eglises protestantes, par ceux même qui l'honoroient le plus de leur bienveillance. Il avoit fait soûtenir de secondes & de troisiémes théses, où il avoit renouvellé la calomnie de l'atheïsme contre lui, afin de préparer peu à peu l'esprit du peuple, & de faire changer ensuite les bonnes dispositions du Magistrat. Mais pour venir à bout de cette entrepriſe, il falloit ruiner Regius. C'est à quoi il travailla en cherchant dans ses leçons & ses écrits de quoi lui susciter un procés.

Il commença par l'examen des opinions nouvelles que Regius debitoit

1640 dans la chaire de Médecine, & il lui fit un crime devant ses collégues de tout ce qui ne s'y trouvoit pas conforme aux maximes des anciens Medecins & Philosophes, établies & reçûës dans les Universitez de Hollande. Il fit éclater enfin ses plaintes au sujet d'une théſe ou dispute publique que ce Professeur devoit faire le 10 jour de Juin touchant la circulation du sang qu'il enseignoit comme M. Descartes & Harvée, mais qui passoit encore pour une hérésie parmi les ignorans & les entêtez. Il parvint par ses intrigues à faire revolter la plûpart des Professeurs de l'Université contre ce sentiment. De sorte que le Recteur Bernard Schotanus, qui d'ailleurs étoit des amis de M. Descartes, & qui favorisoit même Regius, ne pût resister aux instances qu'on lui fit pour l'empécher d'enseigner ses nouveautez.

Le Recteur lui proposa la chose d'une telle maniére qu'il sembloit vouloir l'exhorter simplement à prendre quelques mesures pour prevenir les murmures de ses collegues, & ne pas troubler la paix de l'Université. Regius lui representa l'importance qu'il y a de ne pas

pas rejetter ou trahir une verité sous le pretexte seul qu'elle auroit le caractére de nouveauté ; & de ne pas adopter les erreurs sous le voile d'une venerable antiquité. Desorte qu'il fallut assembler l'Université, pour déliberer sur le refus qu'il sembloit faire d'acquiescer au desir de ses confréres. Il y fut resolu que Regius prendroit quelque autre sujet qui seroit moins éloigné des opinions reçuës dans la Medecine vulgaire ; ou que s'il étoit ferme à vouloir retenir celui de la circulation du sang au sens de Harvée, il le feroit au moins par maniére de *corollaire* ou d'addition à ses théses, avec la formule ordinaire *exercitii causâ defendemus*. 1640

Voetius dans le manifeste qu'il en fit imprimer au nom de l'Université pretend que Regius au lieu d'acquiescer à cette déliberation, fit imprimer ses théses sans autre expédient que celui de les avoir fait corriger par M. Descartes pour les mettre hors d'atteinte. Regius aprés avoir receu ses corrections, prit occasion de l'en remercier pour le prier de vouloir honorer ses théses de sa présence. M. Descartes y avoit donné les

1640 mains, pourvû que ce fût dans l'écoûte ou la tribune de Mademoiſelle Schurmans, parce qu'il ne vouloit pas être vû. Mais la choſe n'eut point d'effet, parce que cette action aiant été differée juſqu'à la fin du mois de Juin, elle concourut avec le déménagement qu'il fit pour paſſer de Leyde à Amersfort à trois petites lieuës d'Utrecht.

Le grand ſuccés des théſes de Régius déplut fort à Voetius : & les Medecins de la vieille doctrine en murmurérent un peu. Quelques-uns même entreprirent de les réfuter, & entre autres Primeroſe & Silvius auſquels il jugea à propos de répondre. Les maniéres injurieuſes & outrageuſes dont il en avoit été traité, lui avoient tellement échauffé la bile, que ſans ſonger à ſe garentir comme un homme ſage du mauvais effet de leur exemple, il avoit emploié contre eux tantôt l'aigreur, tantôt la plaiſanterie, lorſqu'il n'étoit queſtion que d'une refutation ſerieuſe & moderée.

M. Deſcartes à qui Regius envoia ſa réponſe au mois d'Octobre pour la corriger à ſon ordinaire, uſa de ſon droit d'autant

d'autant plus volontiers, que ce Professeur l'avoit averti qu'il y alloit de son interêt. Il y corrigea diverses choses qui marquoient sa précipitation ; il y en fit ajoûter quelques-unes ; & en fit retrancher d'autres, parmi lesquelles étoient les termes d'aigreur qu'il lui fit bannir en lui montrant l'importance qu'il y a de traiter un adversaire avec beaucoup de douceur & d'honnêteté. 1640

Cependant les Curateurs de l'Université d'Utrecht sollicitez par Voetius & quelques autres Professeurs de remedier aux troubles qu'ils feignoient que les théses & les opinions singuliéres de Regius commençoient à exciter parmi eux, publiérent une Ordonnance pour défendre d'introduire des nouveautez ou des maximes contraires aux statuts de l'Université. La chose étoit assez équivoque. C'est ce qui porta M. Descartes à la démêler, & à faire une explication de l'Ordonnance des Curateurs en forme de réponse. M. Vander-Hoolck l'un des principaux Magistrats de la ville qui fut même Consul l'année suivante, trouva cette réponse fort belle & fort judicieuse : & il gouta merveilleusement le dessein

1640 sein qu'avoit M. Descartes de laisser continuer Regius dans la maniére d'enseigner la Philosophie nouvelle, en se contentant de moderer son zéle, & de reformer ce qu'il y auroit de trop hardi dans ses opinions.

IX. *Sentiment touchant le Siége de l'Ame.*

Regius n'étoit pas le seul des disciples de la nouvelle Philosophie que M. Descartes eût à instruire. Il s'en presentoit tous les jours de nouveaux qui n'étoient ni moins sincéres ni moins ardens que lui dans la recherche des veritez naturelles; mais qui nous sont demeurez la plûspart inconnus par l'indifference qu'ils ont témoignée pour se faire connoître à d'autres qu'à M. Descartes. C'est à l'un de ces derniers venus que nous sommes redevables de l'explication de son sentiment touchant le siége de l'Ame dans le cerveau, qu'il établissoit dans la petite glande appellée *conaire* ou *pinéale*. Le même Inconnu qui n'étoit pas un homme de petite consideration lui fit declarer dans le même tems ce qu'il pensoit des *especes qui servent à la Memoire* qu'il croioit repanduës dans toute la substance du cerveau, & qu'il regardoit comme les plus

plis qui se conservent dans du papier, aprés qu'il a été une fois plié.

1640.

Projet d'établissement en Angleterre.

Ce fut pour lors que M. Descartes fut averti du projet que l'on faisoit sans sa participation d'un établissement pour lui & pour son ami M. Mydorge en Angleterre sous la protection & par les bienfaits du Roy Charles I. M. Descartes n'en parut pas fort éloigné sur ce qu'on l'avoit assuré que *le Roi etoit catholique de volonté.* Le promoteur de cette entrepriſe étoit un seigneur Anglois nommé *Charles Cavendish* ou *Candiche* frére du Duc de Nevvcastle tous deux amis de nôtre Philosophe. Candische étoit grand Mathématicien. Il étoit devenu outre cela éperdûment amoureux de la philosophie de M. Descartes, & il regardoit sa Methode comme un excellent moien pour porter les Mathématiques à leur perfection. On peut juger de là qu'elle pouvoit être la joie qu'il avoit de voir que M. Descartes ne formât point d'obstacles aux desseins de son établissement en Angleterre. M. Mydorge attaché dans Paris par sa famille fut plus difficile à ébranler. Le Roi Charles auroit peut-être levé ses difficul-

Amitié avec Candiche.

1640 difficultez par la bonté qu'il avoit euë de promettre à M. Candiſche de pourvoir fort amplement à tout. Mais les commencemens des troubles de la Grand'Bretagne leur aiant fait aprehende à M. Deſcartes & à lui, que les grandes ſommes que le Roi vouloit deſtiner aux experiences Phyſiques n'allaſſent aux frais de la guerre, qu'eux-mêmes ne fuſſent privez du repos dont on les flatoit, & en même temps des autres effets de la bonté de ce Prince : ils reſtérent l'un en Hollande, l'autre à Paris, & continuérent les exercices de leur amitié avec Monſieur Candiſche comme auparavant.

Amitié avec Saumaiſe. Celle que M. Deſcartes entretenoit avec M. de Saumaiſe ne lui auroit pas été moins convenable ſi celui-ci avoit fait profeſſion de Philoſophie ou de Mathématiques. Ce défaut n'a pourtant pas empéché qu'on ne l'ait mis au nombre des Cartéſiens, & il n'a jamais fait un obſtacle à l'amitié de M. Deſcartes, dont le commerce n'étoit pas borné aux ſeuls exercices de Philoſophie & de Mathématiques. Mais comme c'étoit une eſpéce de fatalité attachée à ceux d'entre

Méchante humeur de Saumaiſe.

les

les amis de M. de Saumaise qui avoient 1640
du merite d'éprouver les effets de sa mauvaise humeur : la bonne fortune de M. Descartes voulut qu'il se trouvât enveloppé dans leur sort, de peur que la calomnie ne le contât un jour parmi certains amis de M. de Saumaise qui avoient l'esprit assez bas pour estimer les défauts de ce sçavant homme, ou le cœur assez lâche pour les adorer. Il est vrai qu'il ne lui arriva qu'une seule occasion en sa vie d'essuier son chagrin, mais une occasion de néant : & il en fut redevable à sa propre prudence qui le tint presque toûjours éloigné de sa conversation, lors même qu'il demeuroit à Leyde où residoit M. de Saumaise. Je dis une occasion de neant, mais jamais elle n'auroit dû même être occasion de chagrin à un homme équitable. M. de Saumaise soupçonnoit M. Descartes d'être ami de Heinsius qu'il n'aimoit pas. Ce qui étoit d'ailleurs une jalousie trop basse & trop indigne d'un honnête homme. Mais ce soupçon de M. de Saumaise étoit fort injuste, puisque M. Descartes n'avoit de sa vie encore jamais parlé à Heinsius, qui bien qu'homme de merite

merite & de grande consideration dans l'Université de Leyde par ses emplois & son sçavoir n'avoit neantmois aucune relation avec lui. Bien plus, il sçavoit » que Heinsius avoit aversion de lui de» puis long-temps, à cause qu'il étoit ami de Balzasc qui avoit censuré la tragedie d'Herode.

X.

Il se broüille avec les Iesuites.

MAIS les suites de la méchante humeur de M. de Saumaise étoient pour lui de nulle consequence auprés de celles d'une facheuse affaire qui pensa le broüiller avec une Compagnie entiére, dans laquelle il se flatoit d'avoir plusieurs amis. Tout sembloit être riant pour sa philosophie, lorsque peu de jours aprés avoir triomphé à Utrecht dans les théses publiques de Regius, elle fut attaquée à Paris dans d'autres théses soûtenuës au collége de Clermont.

Theses du P. Bourdin.

Il crût d'abord que cette conduite n'étoit que l'accomplissement des priéres qu'il avoit faites aux Jesuites de vouloir examiner ses ouvrages. Mais sur l'idée qu'il s'étoit formé *de la correspondance & de l'union qui est entre tous ceux de l'ordre des Iesuites*, il prit l'alarme

1640

larme de ce qui se fit contre lui par leur Professeur de Mathématiques dans ce collége, croiant que cela auroit été *concerté* avec ses superieurs ou ses confréres.

Ce Professeur étoit le P. *Bourdin* qui voulant refuter deux ou trois endroits de la Dioptrique de M. Descartes, au lieu de lui envoier ses objections, comme en avoient usé Messieurs de Fermat, Petit, Morin, & les autres Mathématiciens les avoit inserées à l'usage de ses Ecoliers dans ses théses soûtenuës le 30 de Juin & le 1 de Juillet par l'un d'eux nommé Charles *Potier* qui se fit quelques années aprés Cartésien malgré ses premiéres impressions.

Le Pere Mersenne non content d'avoir publiquement défendu les opinions de son ami contre l'Ecolier & le Professeur, lui envoia l'extrait de la thése qui le regardoit avec le *préambule*, c'est-à-dire le discours préliminaire, composé par le Professeur pour l'ouverture de la dispute, parce qu'il étoit entiérement contre lui, en lui marquant que c'étoit le Professeur même qui le lui envoioit par son ministére.

M. Descar-

1640

Usage des Colléges dans les Théſes.

M. Deſcartes qui avoit oublié la maniére dont on ſe comporte dans les colléges, aiant vû le diſcours préliminaire & les articles de la Théſe, s'imagina qu'on avoit eu intention de lui faire inſulte publiquement. Il crud que les Jeſuites au lieu de l'avertir de ſes fautes en particulier, s'étoient étudiez à le traduire en ridicule devant le plus beau monde de Paris. Cela lui fit perdre l'indifference qu'il avoit témoignée en tant de rencontres pour ce qui ſe paſſoit à ſon préjudice: & il ſe mit ſerieuſement en colére lorſqu'il vid que le Profeſſeur, ſous prétexte de former un ſujet de diſpute à ſes écoliers, lui avoit attribué des opinions qu'il n'avoit point, pour les réfuter plus facilement. Il eut peut être tort de ne pas conſidérer qu'en ces occaſions les Maîtres ſont ſouvent obligez de forger des chimétes à leurs diſciples pour les accoûtumer au combat; que tout ce qui ſe paſſe dans ces actions publiques, n'eſt qu'un jeu & un divertiſſement d'eſprit; que ce qui s'y dit n'eſt d'aucune conſéquence contre la verité des opinions d'un Auteur qu'on y attaque; que ſelon l'uſage des

écoles, il est de l'honneur du Maître & du Répondant de paroître au moins sortir victorieux de la dispute; que ces petits triomphes n'ont qu'un jour de durée; & que les applaudissemens ne regardent ni le Maître, ni les opinions du Maître, mais seulement l'Ecolier de qui on est content, lorsqu'il a bien repeté un argument, & qu'il a répondu (bien ou mal) conformément aux leçons de son Maître. 1640

L'union qu'il croioit être entre tous les membres de la Compagnie de Jesus, lui fit conclure de l'exemple du P. Bourdin qu'il alloit avoir tous les Jesuites sur les bras, & il regarda dés lors cette Compagnie comme une armée formidable qui venoit à lui. Il n'en fut pourtant pas déconcerté, mais rassemblant tout son courage, il resolut de marcher seul contre tous, sans s'arrêter à combattre ni le P. Bourdin, ni aucun autre en particulier. *Il declare la guerre aux Jesuites.*

Dans cette étrange resolution il s'adressa au P. Recteur du Collége de Clermont, auquel il écrivit en latin le 22 de Juillet une lettre pleine de vigueur & de respect. Il le conjura d'em-

1640. ploier ſon autorité pour engager les Peres de la Compagnie à lui découvrir une bonne fois tout ce qu'ils trouvoient à redire dans ſes ouvrages, afin qu'il pût ou ſe corriger ou leur répondre. C'étoit une honnête declaration de guerre pour tous les Jeſuites en ſon nom. Il crut devoir la confier à une perſonne ſage & diſcréte: & par cette conſideration il en chargea ſon ami M. Mydorge pour la rendre au P. Recteur, & lui faire comprendre qu'il n'y avoit aucune témérité de s'être adreſſé en droiture à ſa Révérence, aprés que le P. Bourdin avoit commencé la guerre dans les formes, non point par ſa théſe dont il ne ſeroit plus queſtion, mais par une *Velitation* ou eſcarmouche qu'il lui avoit envoiée depuis.

Il répondit à cette velitation en attendant l'effet de ſa lettre au P. Recteur, qui la receut, non pas des mains de M. Mydorge qui avoit apprehendé d'attirer la tempête ſur ſon ami par cette démarche, mais de celles du P. Merſenne qui étoit moins ſcrupuleux, quand il s'agiſſoit de commettre les ſçavans, & de faire des querelles utiles à l'avance.

vancement des sciences. 1640

XI. *Different personnel avec le P. Bourdin.*

Le Recteur ne parut point mal satisfait des raisons de M. Descartes & des sentimens de son cœur. Mais il ne crut pas que la Compagnie dût s'interesser dans un different où elle n'avoit aucune part. Il se contenta de permettre au P. Bourdin de vuider sa querelle personnelle comme il pourroit avec lui, & au lieu de répondre à sa lettre, il ordonna à ce Pére de faire lui-même la réponse, & de rendre raison de son procedé à M. Descartes.

Le P. Bourdin lui déclara dans sa lettre qu'il n'avoit pas entrepris, & qu'il « n'entreprendroit jamais aucun combat « particulier contre ses opinions. Mais « il lui promit de lui envoier dans huit jours ses traitez, c'est à dire, les raisons dont il s'étoit servi pour ne pas approuver ses sentimens. Le terme des huit jours au bout desquels M. Descartes attendoit ces traitez étant expiré plusieurs fois, il commençoit à en desesperer lors qu'il reçut des lettres de quelques autres Peres de la Compagnie, par lesquelles on lui demandoit encore *six mois de delai.* Il ne douta plus que ce ne

fût

1640 fût un ſtratagéme pour corriger ces écrits à loiſir, & les mettre en état de ne plus craindre ſa cenſure. Il conjectura par les lettres de ces Peres, que non obſtant l'aſſurance qu'on luy avoit donnée d'une querelle ſimplement perſonnelle avec le P. Bourdin, il alloit ſe détacher du corps de la Compagnie un puiſſant parti de Jeſuites contre lui, pour ſoûtenir leur confrére.

Il ſe prepare contre les Jeſuites.

Sçachant que leurs forces principales conſiſtoient dans l'art de la Dialectique, dont on fait de grands exercices dans la Compagnie pour ſe rendre aguerri par la diſpute contre toutes ſortes d'adverſaires; il crut devoir de ſon côté recourir aux armes de la Scholaſtique, dont il ſembloit s'être dépoüillé depuis tant d'années, ſans ſonger qu'il en dût jamais avoir beſoin.

Il communiqua ſon deſſein au P. Merſenne qui l'attendoit à Paris ſur la fin de cette année, & il lui en écrivit en
» ces termes. Je ne ferai point encore mon
» voiage pour cet hiver. Car puiſque je
» dois recevoir les objections des Peres
» Jeſuites dans quatre ou cinq mois, je
» crois qu'il faut que je me tiennne en

poſture

posture pour les attendre. Cependant « j'ai envie de relire un peu leur Philoso- « phie, (ce que je n'ai pas fait depuis 20 « ans,) afin de voir si elle me semblera « maintenant meilleure qu'elle ne faisoit « autrefois. Pour cet effet, je vous prie « de me mander les noms des Auteurs qui « ont écrit des cours de Philosophie, les- « quels sont les plus suivis parmi les Je- « suites, & s'ils en ont quelques nouveaux. « Je ne me souviens plus que des *Conim-* « *bres.* «

Il entreprend de refuter la Scholastique.

Il le pria aussi de lui mander si l'on n'avoit pas fait quelque abregé ou *compendium* de toute la Philosophie de l'école qui fût suivi, pour s'épargner le temps de lire les gros livres des Scholastiques, à peu prés comme avoit fait le *Feuïllant Eustache de S. Paul.*

Le P. Mersenne ne put lui indiquer que *de Raconis* qui se trouva moins propre à ses desseins que le Feuïllant. Mais il l'exhorta puissamment à ne point épargner la Philosophie de l'Ecole, telle qu'on l'enseignoit alors dans les Colléges, croiant que l'heure de la sacrifier à la Verité étoit venuë; & lui faisant entendre qu'il étoit le seul de qui les ama-

1640. teurs de la Verité & de la Sageſſe attendoient ce ſervice.

M. Deſcartes lui répondit le 11 de Novembre qu'il ne croioit pas la Philoſophie de l'Ecole difficile à refuter, à cauſe de la diverſité des opinions qui s'y enſeignent. Il lui declara en même temps les vuës qu'il avoit ſur la Philoſophie par raport à celle des écoles.

Son deſſein étoit d'écrire par ordre un cours entier de ſa Philoſophie en forme de théſes, où ſans aucune ſuperfluité de diſcours, il mettroit ſeulement toutes ſes concluſions avec les vrayes raiſons d'où il les tiroit: ce qu'il eſperoit pouvoit faire en peu de mots. Dans le même livre ſuivant ſon projet, il devoit faire imprimer un cours de la Philoſophie vulgaire tel que pouvoit être celui du Feuillant, avec ſes notes à la fin de chaque queſtion: où il prétendoit ajoûter les diverſes opinions des autres, & ce qu'on devoit croire de toutes ſelon lui. Enfin il faiſoit eſperer pour ſervir de concluſion à ſon ouvrage, qu'il feroit un paralelle ou comparaiſon des deux Philoſophies, c'eſt à dire, de la ſienne & de celle des autres. Il fut ſeulement

lement en peine de sçavoir si le Feüillant étoit encore au monde, parce que n'en voulant ni à sa personne ni à ses écrits en particulier, il vouloit user de ménagement & de toute sorte d'honnêteté à son égard. Pour les Conimbres, (c'est à dire le cours de Philosophie des Jesuites de Conimbre en Portugal,) il les trouva trop longs. Mais il auroit souhaité qu'ils eussent écrit aussi succintement que le Feüillant, parce qu'aiant affaire aux Jesuites, il auroit préféré leurs cours à tous les autres.

XII. *Mort de son Pere & de sa fille.*

Cette année parut fatale à nôtre Philosophe par la perte qu'il fit non seulement de trois ou quatre de ses amis Mathématiciens ou Philosophes, mais principalement des deux personnes les plus cheres qu'il eût au monde, sa fille *Francine*, & son Pére Doien du Parlement de Bretagne, qui mourut au mois d'Octobre âgé de 78 ans.

Francine étoit morte dés le 7 de Septembre à Amersfort âgée seulement de cinq ans. Il la reconnut publiquement pour sa fille, quoique nous n'en connoissions point la mere, & que nous n'aions aucune preuve de son ma-

1640. riage. Il la pleura avec une tendreſſe qui lui fit éprouver que la vraie Philoſophie n'étouffe point le naturel. La douleur qu'il en eut étoit capable de faire conjecturer que cette enfant étoit unique. Mais les médiſans n'ont rien oublié pour lui en ſubſtituer d'autres. La calomnie quoique ſoûtenuë par l'autorité & les écrits d'un grave Miniſtre des Reformez d'Utrecht lui parut ſi mal établie, qu'il ſe contenta d'en rire; & de répondre au reproche que lui en faiſoit ſon ennemi, que n'aiant point fait vœu de chaſteté, & n'étant point exempt des foibleſſes qui ſont naturelles à l'homme, il ne ſeroit point difficulté de les avoüer publiquement s'il en avoit. Mais encore qu'il n'en eût aucun, il conſentoit neanmoins de ne point paſſer pour un grand Saint dans l'eſprit d'un Miniſtre qui n'avoit pas grande opinion de la continence des Eccleſiaſtiques de l'Egliſe Romaine qui vivent dans le celibat.

Il ne tarda point à reparer la bréche qui s'étoit faite à l'integrité de vie dont il honoroit ſa ſolitude & la profeſſion de ſa Philoſophie; & il rétablit ſon célibat

dans

dans sa premiére perfection, avant même qu'il eût acquis la qualité de Pere. Au reste le Public n'auroit jamais sçeu cette circonstance humiliante de sa vie, s'il n'en avoit fait lui-même une confession publique en écrivant l'histoire de sa Francine sur la premiere feüille d'un livre qui devoit être lû de plusieurs.

Intrigues de Voetius contre lui auprés du Pere Mersenne

Trois semaines aprés la mort de cette enfant, il quita la ville d'Amersfort pour aller reprendre sa demeure à Leide. Il étoit dégouté du voisinage d'Utrecht à cause des intrigues de Voetius qui répandoit l'allarme dans tout le pays, voulant faire regarder Regius, comme un broüillon suscité pour troubler les Ecoles, & M. Descartes comme un ennemi de la Religion Protestante, & un espion envoié de France contre les intérêts des Provinces unies. Ne jugeant pas le secours des Ecrivains de sa secte & de son pays suffisant pour l'exterminer, il crut en devoir chercher parmi les Catholiques, & dans le cœur même de la France. Pour en obtenir, il falloit selon lui changer de langage. Il tâcha de leur persuader qu'ils avoient affaire

1640 à un ennemi commun, & qu'il s'agiſſoit de défendre la Religion en general contre un Sceptique & un Athée, à quoi les Catholiques n'étoient pas moins intereſſez que les Proteſtans. Il alla ſolliciter les eſprits juſqu'au fonds des cloîtres de Paris, & il eut la hardieſſe même de tenter le P. Merſenne, ſous pretexte que ce Pere étoit déja tout aguerri contre les Athées & les Deiſtes qu'il avoit combattus par divers ouvrages. Il repreſenta à ce Pere qu'étant d'ailleurs Philoſophe & Géometre, ce travail étoit *digne de ſon érudition* & de *ſa ſubtilité*. Et pour l'y engager avec des termes encore plus preſſans, il lui dit qu'aprés s'être montré juſques-là, *le défenſeur de la Verité dans ſa maniére de traiter la Théologie*, il ne devoit pas douter que la même Verité ne l'attendit pour la garantir de la vexation de ce nouveau Philoſophe.

C'étoit peut-être la premiére fois qu'on avoit entendu les Miniſtres Proteſtans feliciter des Catholiques Romains, & ſur tout des Religieux d'avoir heureuſement défendu la Vérité en matiére de Théologie. La choſe étoit d'autant

tant plus remarquable que Voetius sem- 1649
bloit devoir être le dernier de qui on eût dû espérer une semblable confession, aprés s'être déchaîné sans sujet contre l'Eglise Romaine en d'autres occasions, & s'être broüillé même avec quelques autres Ministres, qui n'avoient pû souffrir ses excés & ses impostures. Mais comme les Catholiques ne sçûrent aucun gré de cet aveu à Voetius, & que les Protestans ne lui en firent aucun crime: on le regarda comme une suite du déréglement de son esprit, auquel les uns & les autres étoient déja tout accoûtumez. Il ne falloit point d'autre marque de ce déreglement que la malignité avec laquelle il affectoit de faire passer M. Descartes pour un *Jesuite sauvage*, afin de le décrier & de le rendre odieux par un autre endroit.

Le P. Mersenne feignit de se laisser attirer aux enchantemens du discours de Voetius; & pour montrer qu'il étoit encore plus ami de la Verité que de M. Descartes, il lui promit le ministére de sa plume, pourvû qu'on lui fournist de la matiére & des raisons suffisantes pour attaquer les opinions de ce Philosophe.

1640 On pretend que ce Religieux parloit tout serieusement. Voetius en fut si persuadé qu'il fit répandre incontinent le bruit que le P. Mersenne écrivoit contre M. Descartes. Il chercha ensuite des matériaux de tous côtez, & sollicita tous ses amis pour envoier du secours au P. Mersenne. Mais une année entiere se passa sans qu'il pût faire tenir à ce Pére autre chose qu'une comparaison qu'il avoit faite de M. Descartes avec Vanin, le priant de bien faire valoir ce morceau comme une piéce importante, & de mettre dans un beau jour le paralelle du nouveau Philosophe avec cet impie qui avoit été brûlé à Toulouze.

Le Roi l'appelle à la Cour avec des propositions honorables, mais en vain.

On n'étoit point sans doute si mal intentionné pour M. Descartes à la Cour de France, puisque le Roi Loüis XIII. fit mander sur la fin de cette année ou le commencement de l'autre qu'il vouloit reconnoître publiquement son mérite. Ce Prince averti par le Cardinal de Richelieu, ou par ceux qui lui avoient presenté son livre, que cet ornement de son Roiaume seroit toûjours hors de sa place, tant qu'il seroit hors de ses états, songeoit à le placer dans un rang assez

élevé,

élevé, ſoit à la Cour, ſoit dans le Parlement, pour le faire voir à tous ſes peuples; & à lui faire ſoûtenir ce rang par une groſſe penſion. Mais il n'y eut point de ſollicitations aſſez fortes pour le faire ſortir de ſa retraite. Il regardoit les delices de la Cour & les occupations les plus glorieuſes des Conſeils & des Parlemens, comme également préjudiciables au repos & au loiſir dont il avoit beſoin pour ſervir le genre humain dans la profeſſion qu'il avoit choiſie. Et faiſant infiniment plus de cas des bontez de ſon Roi que de tous les honneurs & de toutes les richeſſes dont il l'auroit voulu combler, il aima mieux vivre ſeul & content dans de perpetuelles reconnoiſſances pour ces bontez, que de s'expoſer au hazard de perdre les avantages de ſa Philoſophie, ſous pretexte de vouloir ſoûtenir le poids de ces honneurs, & de juſtifier le choix d'un ſi grand Prince. 1640.

1641

LIVRE SIXIE'ME.

Depuis 1641. jusqu'en 1644.

I. *Publication de ses Meditations Metaphysiques.*

CE FUT en 1641. que l'on vid paroître en public le second des Ouvrages de M. Descartes avec le Privilege du Roy & l'approbation des Docteurs à Paris sous le titre de *Meditations touchant la premiere Philosophie, où l'on démontre l'existence de Dieu, & l'immortalité de l'Ame.* Mais il faut remarquer que ce fut contre l'intention de l'Auteur qu'on laissa glisser le mot *d'immortalité* au lieu de celui *d'immaterialité.*

Cet ouvrage dont il pretendoit que nous ne devions la publication qu'à sa conscience, étoit d'une composition plus ancienne, que ses Essais, puisque c'étoit le premier fruit de sa retraite en Hollande. L'importance du sujet l'avoit porté avant que de le mettre sous la presse, à le faire voir aux plus habiles Théologiens de l'Eglise catholique, & à quel-

à quelques sçavans même des autres communions qui passoient pour les plus subtils en Philosophie & en Metaphysique, afin qu'il pust profiter de leurs censures, répondre à leurs difficultez, & faire imprimer leurs objections & ses réponses en même temps que son traité. 1641

Son Manuscrit fut plus d'un an pour cet effet entre les mains du P. Mersenne, qui avoit commission de lui de chercher à cet ouvrage des Censeurs ou des Approbateurs de toute robbe, tandis que de son costé il fit la même chose dans les Pays-bas Catholiques & Protestans. Il voulut même le dédier à Messieurs de Sorbonne, c'est-à-dire à toute la Faculté de Théologie de Paris, par ce dit-il, que *les cavillations de quelques personnes l'avoient fait resoudre à se munir d'oresnavant de l'autorité d'autrui, puisque la Verité est si peu estimée lors qu'elle est seule.* Il recommanda cette affaire au P. Gibieuf de l'Oratoire son ami, qui par sa capacité s'étoit mis en grand credit dans la Sorbonne & parmi tous les habiles gens; & laissa le soin de tout le reste au P. Mersenne.

II. *Abregé de ce qu'elle contient.*

TANDIS que ce Pere cherchoit des

1641 censeurs à son ouvrage, & qu'il ramassoit les objections des Théologiens & Philosophes qu'il pouvoit trouver à Paris, il en reçût un Abregé des principaux points qui touchoient Dieu & l'Ame humaine, pour servir d'argument à tout l'ouvrage, qu'il avoit divisé en *six Meditations.*

Dans la *premiere* il propose les raisons pour lesquelles nous pouvons douter generalement de toutes choses, & sur tout des materielles, jusqu'à ce que nous aions établi de meilleurs fondemens dans les sçiences que ceux que nous avons eû jusqu'à present. Il fait voir que l'utilité de ce doute general consiste à nous délivrer de toutes sortes de préjugez, à détacher nôtre esprit des sens, & à faire que nous ne puissions plus douter jamais des choses que nous reconoîtrons ensuite être tres-veritables.

Dans la *seconde* il fait voir que l'Esprit usant de sa propre liberté pour supposer que les choses de l'existence desquelles il a le moindre doute n'existent pas en effet, reconnoit qu'il est impossible que cependant il n'existe pas lui même. Ce qui sert à lui faire distinguer les choses

choſes qui lui appartiennent, d'avec celles qui appartiennent au corps. 1641.

Dans la *troiſiéme* il développe le principal argument qu'il a pour prouver l'exiſtence de Dieu, ſans emploier aucune comparaiſon tirée des choſes corporelles.

Dans la *quatriéme* il prouve que toutes les choſes que nous concevons fort clairement & fort diſtinctement ſont toutes vraies. Il y explique auſſi en quoi conſiſte la nature de l'erreur qui ſe trouve dans le jugement, & le diſcernement du vrai & du faux.

Dans la *cinquiéme* il explique la nature corporelle en general. Il y démontre encore l'exiſtence de Dieu d'une nouvelle maniére; & il fait voir que la certitude même des démonſtrations géometriques dépend de la connoiſſance de Dieu.

Dans la *ſixiéme* il diſtingue l'action de l'entendement d'avec celle de l'imagination. Il y montre que l'Ame de l'homme eſt réellement diſtincte du corps, & que neanmoins elle lui eſt ſi étroitement unie qu'elle ne compoſe que comme une même choſe avec lui.

Il

1641 Il y expose aussi toutes les erreurs qui procedent des sens, avec les moiens de les éviter. Enfin il y rapporte les raisons dont on peut conclurre l'existence des choses materielles.

Maniére dont elles sont écrites. Il faut remarquer que l'Auteur ne s'est point attaché dans tout cet ouvrage à suivre l'ordre des matiéres, mais seulement celui des raisons. C'est-à-dire qu'il n'a point entrepris de dire en un même lieu tout ce qui appartient à un même sujet, parce qu'il lui auroit été souvent impossible de le bien prouver, dautant qu'il y avoit des raisons qui devoient être tirées de bien plus loin les unes que les autres. Mais en raisonnant par ordre, c'est-à-dire, en commençant par les choses les plus faciles pour passer ensuite aux plus difficiles, il en déduit ce qu'il a pû tantôt pour une matiére, tantôt pour une autre. Ce qui étoit à son avis le vrai chemin pour trouver préciſément la Verité, & pour la bien expliquer. Il estimoit que l'ordre des matiéres n'est bon que pour ceux dont toutes les raisons sont détachées, & qui peuvent dire autant d'une difficulté que d'une autre.

C'est

C'est pour cela qu'il ne jugeoit pas à propos, ni même possible d'inserer dans le texte de ses Meditations la réponse aux Objections qu'on y pourroit faire, parceque cela auroit interrompu toute la suite, & auroit même ôté toute la force de ses raisons, laquelle dépend principalement de ce qu'on doit détourner sa pensée des choses sensibles, d'où la plûpart des objections seroient tirées. Mais il avoit mis celles qui lui étoient déja venuës des Païs-bas à la fin de son traité, pour servir de modéle aux autres s'il en venoit, & pour montrer le rang où l'on pourroit les faire suivre dans l'impression en insérant ses réponses à la fin de chaque objection. 1641

Ces *premiéres objections* avoient pour Auteur M. *Caterus* ou *Carters* Docteur de Louvain emploié dans les Missions de Hollande. Il les accompagna de toutes les honnêtetez & de toute la modestie qui précéde & qui conduit ordinairement les vrais sçavans, & les amateurs de la Vérité, elles étoient adressées à deux de ses amis Bloemart & Bannius, qui étoient aussi ceux de M. Descartes, *Premieres objections*

1641. & qui connoissant la capacité de ce Docteur, les lui avoient demandées les plus fortes qu'il pourroit les faire pour suivre les intentions de nôtre Philosophe. Les deux amis les avoient envoiées à M. Descartes telles qu'ils les avoient reçuës, & ce fut à eux pareillement qu'il adressa là réponse qu'il y fit. Il tâcha sur tout de ne pas se laisser vaincre en honnêtetez, & en témoignages d'estime pour M. Caterus dont il se fit un nouvel ami pour le reste de ses jours.

III. *Secondes objections.*

Le Pere Mersenne pour lui faire voir des effets de sa commission, lui envoia dés le mois de Janvier les objections qu'il avoit pû recüeillir de la bouche des Théologiens & des Philosophes qu'il avoit consultez dans Paris. Leurs difficultez n'étoient ni fort considerables, ni en grand nombre; quoique ce Pere eût tâché d'y joindre quelques-unes des siennes, & qu'il eût fait son possible pour en faire naître aussi sur sa réponse aux *premieres objections*, qu'il lui avoit fait tenir dans le dessein de la faire examiner avec le reste. Il parut à M. Descartes que ces *secondes objections*

avoient été faites par des personnes sincéres, & persuadées de la solidité de ses principes. Il y fit une réponse fort exacte. Et parce que les Auteurs de ces objections avoient témoigné par la plume du P. Mersenne que ce seroit une chose fort utile, si à la fin de ses solutions, aprés avoir premiérement avancé quelques définitions, quelques demandes, & quelques axiones, il concluoit le tout selon la méthode des Géométres; afin que d'un seul regard les lecteurs pussent y voir ce qui devoit les satisfaire: il fut ravi qu'ils lui eussent fait une proposition si agréable, & si facile à executer. Il joignit donc à sa réponse pour leur satisfaction un autre écrit contenant *les raisons pour prouver l'existence de Dieu, & la distinction qui est entre l'esprit & le corps humain, disposées d'une maniére géométrique.* 1641.

Il n'avoit pas achevé de répondre aux *secondes objections*, qu'il reçut celles du fameux M. *Hobbes* Philosophe Anglois qui cherchoit depuis longtemps l'occasion de se faire connoître à lui. Le P. Mersenne la fit naître en lui communiquant la lecture du manuscrit des Meditations *Troisiémes objections par M. Hobbes.*

1641 ditations pour y faire des objections ; mais il lui déclara que le moien de mériter ſon amitié & ſon eſtime étoit de ne le pas épargner. M. Hobbes le crut. Le Pere envoiant ces objections à M. Deſcartes, les avoit accompagnées d'un mot de recommandation pour ſon ami, afin qu'il connût ſon merite, & qu'il ſçût de quelle Philoſophie ce ſçavant Anglois faiſoit profeſſion.

M. Deſcartes ravi d'apprendre que le nombre des vrais Philoſophes fût augmenté d'un auſſi noble ſujet qu'étoit M. Hobbes, voulut étudier ſon génie dans ſes objections. Mais il ne les trouva point aſſez propres pour lui faire juger de ſa ſolidité & de ſa profondeur. Il inſera dans le corps même de ces objections la réponſe qu'il y fit à chaque article. C'eſt ce que nous avons ſous le titre de *Troiſiémes objections.*

Autres objections de M. Hobbes. Nonobſtant la priére que M. Deſcartes avoit faites au Pere Merſenne de ne lui point envoier d'autres objections que celles qui regarderoient ſes Méditations Métaphyſiques, ce Pére ne pût s'empêcher de lui communiquer les remarques que M. Hobbes avoit

avoit faites sur sa Dioptrique, ni M. Descartes lui refuser la satisfaction de répondre à son ami. M. Hobbes débutoit dans son écrit par un commencement qui ne regardoit point la Dioptrique de M. Descartes. Il y parloit de Dieu & de l'Ame comme *de choses corporelles*. Il y discouroit sur son *esprit interne* qu'il établissoit comme le principe de toutes choses, & il y traitoit beaucoup d'autres sujets étrangers, qui étoient éloignez de ce qu'il avoit entrepris d'examiner. Car encore qu'il prétendît que la *matière subtile* de celui-ci fût la même chose que son *esprit interne*, l'une n'étoit nullement reconnoissable dans l'autre. M. Hobbes fit une longue réplique qui fut envoiée à M. Descartes dés le 7 de Février. Mais tout le commerce de cette paisible dispute residoit dans le P. Mersenne qui en étoit le centre, sans que M. Descartes & M. Hobbes s'écrivissent immediatement. Leur communication ne s'étendit point au delà, & quoique M. Descartes envoiât une derniére réponse à la réplique de M. Hobbes, il pria ce Pére ou de la retenir pour lui seul, ou de la débiter de son chef, 1642

sans

1641 sans qu'il parût à M. Hobbes ou à d'autres qu'elle fut venuë de plus loin que du Couvent des Minimes de Paris.

Il marqua en même temps à ce Pére les raisons qu'il avoit de rompre tout commerce avec cet Anglois, afin de pouvoir le conserver au nombre de ces amis du commun qui s'estiment de loin, & qui s'aiment sans communication. Il lui manda de nouveau l'opinion qu'il avoit de cet esprit, qu'il jugeoit opiniâtre, & dangereux même dans sa singularité ; quoiqu'il ne fût pas doüé d'une grande justesse, ni d'une grande force pour le raisonnement.

IV. *Quatriémes objections par M. Arnaud.*

DANS toute la Maison ou Societé de Sorbonne, il ne se trouva pas un Censeur de M. Descartes, quelques soins que le P. Gibieuf & le P. Mersenne prissent pour lui en procurer. Il en faut excepter un jeune Docteur ou Licentié, lequel aiant lû autrefois les Essais de la Méthode de nôtre Philosophe avec plaisir, avoit acquiescé au desir du P. Mersenne, espérant retrouver le même plaisir dans la lecture des Méditations.

Ce Docteur étoit le célébre M. *Arnaud*.

mand âgé pour lors de prés de 29 ans. N'aiant pû obtenir du Pére Mersenne qu'il liroit les Méditations gratuitement, il se crud obligé de faire deux personnages dans l'examen qu'on demandoit de lui. Il parut d'abord en Philosophe pour representer les principales difficultez qu'on pourroit objecter à M. Descartes touchant les deux grandes questions de la nature de nôtre Ame & de l'existence de Dieu. Il fit ensuite la fonction de Théologien pour marquer les choses qu'il jugeoit capables de choquer les oreilles accoutumées aux expressions ordinaires de sa Théologie. 1641

M. Descartes n'avoit pas encore eu d'adversaire plus raisonnable ni plus habile que ce jeune Docteur qui non content de s'être rendu tres profond dans toutes sortes de connoissances, faisoit encore regner un esprit parfaitement géométrique dans tous ses raisonnemens. Mais au lieu de perdre le temps à l'admirer, il mit toute son application à lui répondre. Ce qui lui donna d'autant plus d'exercice qu'il avoit à satisfaire un esprit auquel il ne lui étoit pas possible d'imposer ou de donner le change,

1641 change, & qu'il s'agiſſoit de ſoudre en même temps des difficultez tres-ſolides & tres-ſubtilement propoſées.

Il manda au P. Merſenne qu'il n'auroit pû ſouhaiter un examinateur de ſon livre plus clair-voiant & plus officieux. Qu'il en avoit été traité avec tant de douceur & d'honnêteté, qu'il ne pouvoit preſque s'imaginer que ce fût un adverſaire qui eût voulu écrire contre lui: mais qu'il avoit examiné ce qu'il avoit combattu avec tant de ſoin, qu'il eſpéroit que rien ne lui ſeroit échapé; & que ſes maniéres vives & pénétrantes à pouſſer les choſes auſquelles il ne pouvoit accorder ſon approbation, lui faiſoient croire qu'il n'avoit point eu la complaiſance de lui rien diſſimuler.

Il envoia ſa réponſe au P. Merſenne le jour de Pâques, avec un remercîment à M. Arnaud pour deux bons offices qu'il lui avoit rendus en écrivant contre lui. Le prémier étoit d'avoir propoſé les raiſons de ſon livre, de telle maniére qu'il ſembloit avoir eu peur que les autres ne les trouvaſſent pas aſſez fortes & convainquantes. L'autre étoit de l'avoir fortifié d'un grand ſecours

cours en le munissant de l'autorité de saint Augustin, dont la Philosophie avoit pour base & soûtien le premier principe de la sienne. 1641

Aprés avoir consideré longtemps la force des argumens de M. Arnaud touchant la Philosophie, il jugea qu'aiant tâché de resoudre ceux qui regardoient la *nature de l'ame ou de l'esprit humain*, il devoit changer de méthode, craignant de ne pouvoir pas resister à la force de ceux qu'il lui avoit proposez touchant l'*existence de Dieu*. C'est pourquoi au lieu de se mettre en devoir de soûtenir ses efforts comme il avoit fait jusques-là, il voulut imiter ceux qui ont à se défendre contre un adversaire qui a l'avantage : & il ne s'étudia plus qu'à éviter adroitement ses coups plûtôt que de s'opposer directement à leur violence.

Quand il en fut venu à la réponse qu'il avoit à faire aux difficultez qui pouvoient arrêter les Théologiens, il déclara qu'il s'étoit opposé aux *premiéres* raisons de M. Arnaud (concernant « l'esprit humain ;) qu'il avoit tâché de « parer les *secondes* (concernant l'exis- « tence

1641 tence de Dieu ;) mais qu'il donnoit entiérement les mains aux *troiſiémes*, excepté la derniére qui concernoit l'Euchariſtie, à laquelle il entreprit de répondre.

M. Arnaud avoit donné à M. Deſcartes divers avis également importans & judicieux pour aller au devant des chicanes qu'on pouvoit appréhender de la part des eſprits mal intentionnez. M. Deſcartes voulant faire voir la déférence qu'il avoit pour ſon jugement & l'eſtime qu'il faiſoit de ſes conſeils, envoia au P. Merſenne ſeparément de ſa réponſe les endroits que ce Docteur jugeoit à propos de retoucher & de changer dans ſes Meditations. Il pria ce Pere de faire mettre les additions ou corrections dans le texte même de ſon ouvrage, mais ſeparées avec des crochets par maniére de parentheſes, afin de montrer la docilité qu'il avoit pour les avis d'autrui, ſans prétendre s'en attribuer la gloire, & d'exciter par une generoſité ſi modeſte tous ſes examinateurs & ſes adverſaires mêmes à lui donner de ſemblables avis dans l'eſpérance d'une juſtice ſemblable.

Il

1641

Il souhaitoit que M. Arnaud vît sa réponse afin qu'il en jugeât, & qu'il pût lui communiquer ses répliques ou lui donner de nouveaux avis. Mais la chose n'alla pas plus loin : & M. Arnaud témoigna au P. Mersenne qu'il se tenoit pleinement satisfait. Il ajoûta qu'il avoit lui-même enseigné, & publiquement soûtenu la même Philosophie en partie ; qu'elle avoit été fortement combatuë en pleine assemblée par plusieurs sçavans hommes, mais qu'elle n'avoit pû être abatuë ni même ébranlée.

Estime & amitié de M. Descartes pour M. Arnaud.

Cette disposition forma dans M. Descartes un prejugé pour sa Philosophie d'autant plus avantageux, qu'il jugeoit cet Adversaire moins capable d'erreur dans ses connoissances, ou de dissimulation dans sa conduite. Il ne fit point difficulté de mander depuis aux Peres de l'Oratoire, que tout jeune Docteur que fût M. Arnaud, il ne laissoit pas d'estimer plus son jugement que celui d'une moitié des Anciens de toute la Faculté.

De toutes les objections qui se firent contre ses Meditations, il ne s'en trouva point à qui le Public fit plus d'hon-

1641 neur qu'à celles de ce Docteur : & M. Descartes les jugeant préferables à toutes les autres, ne fut point honteux de s'en faire honneur de son côté comme d'un nouvel appui pour sa Philosophie. Il ne tint pas à lui qu'il n'entretînt cette habitude naissante avec un ami de cette importance. Mais M. Arnaud, quoique grand Philosophe & grand Geomètre, avoit desiors tellement devoüé son temps à la Theologie, qu'il ne lui en restoit presque plus pour les exercices des sçiences humaines. De sorte qu'ils s'aimerent depuis sans beaucoup de communication, mais neanmoins avec tant de sympathie de côté de M. Descartes, qu'il croioit avoir sujet de craindre que les ennemis de M. Arnaud ne fussent aussi les siens.

V. *Cinquiémes objections par M. Gassendi.*

OUTRE les objections de M. Hobbes & de M. Arnaud il reçût encore celles de M. Gassendi, qui étoit venu de sa province à Paris fort à propos pour y travailler. L'amitié de ces deux Philosophes étoit assez ancienne, mais elle n'étoit jamais montée jusqu'au degré où les amis ne sont plus en état de découvrir ou de se reprocher leurs défauts.

Telle

Telle qu'elle étoit dans les commencemens de leur connoissance, M. Descartes l'avoit toûjours conservée dans une situation égale : mais depuis l'edition de son traité des Méteores, il n'en étoit plus de même du côté de M. Gassendi. M. Descartes n'avoit pas oublié dans ce traité le phénomene des Parhélies ou faux soleils qui avoient paru à Rome en 1629, & dont M. Gassendi avoit fait une dissertation. Mais son silence fut un sujet de chagrin & de refroidissement pour celui-ci, qui trouva mauvais que M. Descartes n'eût point fait mention de lui en cette occasion. 1641

Origine de la brouillerie de M. Gassendi avec M. Descartes

Cette mauvaise disposition de l'esprit de M. Gassendi accompagnée d'une jalousie secrete, que la reputation ou les desseins de nôtre Philosophe avoient fait naître en lui, fut un préservatif excellent contre sa douceur naturelle, qui auroit été à craindre dans ses objections contre les Meditations Metaphysiques, où M. Descartes avoit besoin de toute la sevérité des plus habiles censeurs. Il n'oublia rien pour se bien acquiter de la refutation qu'il avoit entreprise ; mais sur la fin de son ouvrage reprenant sa

1641 complaisance qu'il avoit tâché de suspendre dans le corps de l'Ecrit, il protesta que son dessein en écrivant contre M. Descartes n'avoit été que de s'entretenir dans l'honneur de son amitié. Il ajoûta que s'il lui étoit échappé quelque chose de trop dur, il le desavoüoit sur l'heure, & consentoit que tout ce qui pourroit déplaire à M. Descartes fût rayé de son Ecrit.

Ses honnêtetez ne se bornérent pas à une si belle fin. Il écrivit encore en particulier une lettre pleine d'éloges non seulement pour l'esprit de M. Descartes, mais pour l'ouvrage même qu'il avoit entrepris de censurer. Mais ce qu'il ajoûta ensuite touchant la necessité où l'avoit mis le P. Mersenne de lui envoier ses doutes & ses scrupules; touchant sa pretenduë incapacité; touchant la foiblesse de ses raisonnemens, & l'inutilité de ses reflexions; étoit le fruit d'une dissimulation si fine & si approchante de la modestie, que plusieurs ne firent point difficulté de la preferer à la sincerité simple & austére de Monsieur Descartes, & d'improuver la droiture choquante avec laquel-

le

le celui-ci jugea à propos de lui répondre. 1641

Ce langage affecté de M. Gassendi n'étoit que pour M. Descartes. Il en avoit un autre pour ceux avec lesquels il traitoit sans dissimulation, tels qu'étoient les Ministres Daillé en France & Rivet en Hollande. Il ne fut pas honteux d'avoüer à ce dernier, *qu'il n'avoit examiné de si près la Metaphysique de M. Descartes, que parce qu'il n'avoit pas reçû de lui toute l'honnêteté qu'il en attendoit en une certaine occasion.*

Mais quoique sa vengeance fût sans fondement & tres-injuste en elle-même, elle fut neanmoins utile à M. Descartes, qui reçût son écrit par la voie du P. Mersenne sous le titre de *Disquisitio Metaphysica*, seu *Dubitationes*, &c. Il y repondit d'une maniére moins affectée sans doute que n'avoit été celle de M. Gassendi, dont le stile lui parut tres-beau & tres-agréable, quoi qu'il voulût se persuader qu'il avoit moins employé les raisons d'un Philosophe pour refuter ses opinions que les artifices d'un Orateur pour les éluder. Mais

1641 le desir de ménager davantage son Adversaire l'empêcha de soûtenir le caractére de sa simplicité ordinaire. Car s'étant mis en tête de faire répondre *l'Esprit* à la *Chair*, comme si c'étoient deux personnages qu'il eût voulu introduire sur le théatre, il donna lieu à M. Gassendi de se reconnoître sous celui de la *Chair*. Ce fut en vain qu'aprés avoir levé le masque il fit les éloges de M. Gassendi. Celui-ci s'imagina qu'il avoit voulu payer ses complimens en especes semblables. Il lui en fit une querelle, que quelques uns de ses amis, & quelques esprits brouillons eurent grand soin d'entretenir par de faux rapports & des médisances, qui détruisirent une partie de la charité que ces deux Philosophes chrétiens se devoient l'un à l'autre. L'Ecrit de M. Gassendi avec la réponse de M. Descartes est ce qui compose les *cinquiémes objections* dans le livre des Meditations.

Sixiémes objections

Cependant le P. Mersenne ramassoit tout ce qu'il pouvoit tirer d'objections dans Paris & les Provinces, & les envoioit à M. Descartes à mesure qu'il les recevoit, outre celles qu'il tâchoit de

de former lui même par une étude réi- 1641
terée de ses Meditations. M. Descartes les voiant de diverses pieces & de compositions differentes tâcha de leur donner quelque ordre. Il les renvoia ensuite avec la réponse qu'il y fit au P. Mersenne, qui les nomma *sixiémes objections*; aprés quoi il fit achever l'impression du livre des Meditations.

V I.

Voetius devient Recteur de l'Université d'Utrecht

PENDANT que M. Descartes étoit occupé de ses réponses aux objections que l'on faisoit à ses Meditations Metaphysiques, le Ministre Voetius procura un grand renfort à sa faction par le Rectorat de l'Université d'Utrecht, où il s'étoit fait élever le 16 de Mars en 1641.

Regius le voiant ainsi revêtu de presque toute l'autorité qui étoit necessaire pour l'execution des desseins qu'il avoit sur M. Descartes & sur lui, chercha tous les moiens de le gagner, ou de prévenir au moins les effets de sa mauvaise volonté. Le Recteur fut charmé d'abord de ses soûmissions, & voiant qu'il lui offroit de si bonne grace ses thèses à corriger, il se contenta d'y faire quelques notes pour sauver l'honneur de la Philosophie ancienne, & il lui

1641 laissa ses paradoxes ou nouvelles opinions par maniére de corollaires, avec la permission de mettre même le nom de M. Descartes à la tête de ses theses.

Theses de Regius. La premiere dispute de ces theses se fit le 17 d'Avril. Regius y présidoit, & celui qui la soûtenoit étoit le Sieur *Jean de Raey* qui vit encore, & qui s'est rendu depuis fort celebre par ses écrits & son sçavoir. L'habileté du Président & du Répondant à faire triompher les opinions nouvelles fit bientôt repentir Voetius de toutes ses condescendances. Il prit occasion d'un tumulte & de quelques sifflemens que les Professeurs Peripateticiens firent faire à leurs Ecoliers contre Regius, pour rentrer dans le dessein qu'il avoit eu de lui faire perdre sa chaire, & de le chasser de l'Université.

Regius pour se défendre fit imprimer une exposition simple de cette premiére dispute. Il demanda en même temps du secours à M. Descartes, & lui envoia la suite des théses qu'il devoit encore faire soûtenir le 5. de May, avec les remarques que le Recteur y avoit faites avant que de les lui passer. M. Descartes ne trou-

va

va rien de trop déraisonnable dans les remarques du Recteur. Mais s'étant rendu à la priére que Regius lui faisoit d'examiner ses theses à toute rigueur, il y corrigea diverses choses qu'il auroit été faché qu'on pût lui attribuer. Car on croioit déja tout communement dans le pays que Regius n'avoit point d'autres opinions que celles de M. Descartes. De sorte que le monde n'étant plus en état de se defaire de cette pensée, il étoit important que M. Descartes ne passât rien à Regius qu'il ne voulût bien adopter, & dont il ne pût avantageusement entreprendre la défense. 1641

Il commençoit dessors à remarquer des semences d'erreur dans ce que Regius imaginoit de sa tête, & sur tout en ce qui concerne l'Ame raisonnable; mais il étoit encore le maître de son esprit, & il n'avoit aucun sujet de se plaindre de sa docilité.

Les secondes theses soûtenuës le 5. de May ne firent pas moins d'éclat que les premieres. Elles furent suivies pendant tout l'Esté de diverses autres disputes, qui ne servirent qu'à augmenter la jalousie qu'on avoit de sa réputation, & à

1641 aigrir les esprits des autres Professeurs déja mal disposez pour lui. De sorte qu'on prit une resolution serieuse de s'opposer aux progrés de ses nouveautez, & d'en faire la cause commune de l'Université contre lui & M. Descartes. Voetius qui avoit été jusques là retenu exterieurement par les soûmissions de Regius, leva enfin le masque, & se déclara le chef de ses adversaires, sous pretexte que dans quelques endroits de ses derniéres theses il s'étoit glissé quelques expressions differentes du langage ordinaire de l'Ecole, qu'il ne lui avoit pas montrées.

Ce Ministre n'aiant plus rien à esperer du P. Mersenne, qui, pour toute la refutation qu'il en attendoit, ne lui avoit envoié qu'une sage reprimende sur l'injustice de sa conduite, prit le parti d'attaquer M. Descartes par deux endroits; premierement par la dispute en opposant ses théses à celles de Regius, & ensuite par la plume en refutant ses écrits. En qualité de Recteur il ordonna à Stratenus Professeur en Medecine & à Ravensperger Professeur en Mathematiques de refuter toutes ses nouvelles

nouvelles opinions dans leurs thèses de Novembre & de Decembre. Pour lui il se reserva le soin d'attaquer dans ses thèses de Theologie ce qu'il jugeoit être préjudiciable à la Religion. 1641

Comme les dernieres thèses de Regius étoient remplies de diverses questions qui n'avoient point de rapport ni de liaison entre elles, & comme elles étoient plûtôt selon la fantaisie de ceux qui les soûtenoient que de celui qui y présidoit : quelqu'un des Soûtenans avoit mis inconsiderément dans une de leurs assertions, Que de l'union de l'Ame & du Corps il ne se faisoit pas *un être de soy, mais seulement par accident* : appellant être par accident tout ce qui étoit composé de deux substances tout-à-fait differentes ; sans nier pour cela l'union substantielle par laquelle l'Ame est jointe avec le Corps, ni cette *aptitude* ou inclination naturelle que l'une & l'autre de ces parties ont pour cette union. Regius voyant que ces expressions déplaisoient à M. Descartes qui les trouvoit trop dures, tâcha de s'excuser auprés de Voetius. Mais ce fut en vain. Ce Ministre en prit occasion pour *Thèses de Voetius contre Regius.*

1641 le faire déclarer heretique & proceder à sa dépoſition. Au nom de la Faculté Theologique, c'eſt-à-dire, de lui-même, de ſes deux collegues Charles *Dematius* & Mainard *Schotanus* & des Paſteurs de la ville, il ordonna que les étudians en Theologie s'abſtiendroient des leçons de Regius comme de dogmes pernicieux à la Religion. Il fit enſuite imprimer des théſes qu'on devoit ſoûtenir au mois de Decembre contre les paradoxes de l'*être par accident* dans l'homme; *du mouvement de la Terre*; & de l'opinion qui rejette les *formes ſubſtantielles*. Son deſſein étoit de les faire ſigner auparavant par les deux autres Profeſſeurs en Theologie, & par toute ce qu'il y avoit de Theologiens qui étoient Miniſtres ou Predicateurs dans la ville; de députer enſuite vers le Magiſtrat, pour lui donner avis que Regius auroit été condamné d'héréſie par un conſiſtoire ou aſſemblée Eccléſiaſtique, afin que par ce moien le Magiſtrat ne pût ſe diſpenſer honnêtement de l'ôter de la chaire.

Regius aiant eu vent de ce qui ſe tramoit contre lui, alla promtement aver-

tir

tir M. Vander-Hoolck l'un des consuls qui le protegeoit, & qui étoit ami intime de M. Descartes. Le consul manda le Recteur Voetius, lui ordonna de corriger ses théses, d'en ôter le titre, & tout ce qui pourroit interesser la reputation de Regius. Le Recteur qui devoit lui-même présider à ces théses fort étourdi de l'ordre du Consul ne parla plus de consistoire ni de signature. Mais comme les endroits des théses qui regardoient Regius & M. Descartes étoient déja imprimez, & qu'on étoit à la veille de les soûtenir, il se servit de ce pretexte pour couvrir sa desobeïssance & sa mauvaise volonté. 1641

Ces théses furent soûtenuës les 18, 23 & 24 de Decembre. Le répondant qui s'appelloit Lambert Vauden *Waterlaet* s'y signala autant que son Président contre les opinions nouvelles, défenduës avec une ardeur égale par les opposans, qui étoient presque tous écoliers de Regius. Le Président se voiant sur la fin un peu trop pressé par l'un des Opposans qui ne vouloit pas se paier de ses réponses, ne put se tirer d'embarras qu'en disant par dépit, *Que ceux qui*

ne

1642. *ne s'accommodoient pas de la maniere ordinaire de philoſopher, pouvoient en attendre une autre de M. Deſcartes, comme les Juifs attendent leur Elie qui doit leur apprendre toute verité.*

VII. *Tempête excitée contre Regius.*

VOETIUS parut triompher de la Philoſophie nouvelle pendant les trois jours de l'action publique ſelon la methode des colleges concernant l'iſſue des theſes. Mais Regius prévoiant que s'il ne diſoit mot, pluſieurs le croiroient ſerieuſement vaincu : & d'un autre côté, que s'il entreprenoit de ſe défendre par des theſes publiques, on ne manqueroit pas de lui étouffer la voix par des huées, des ſifflemens, & des battemens de mains, comme on avoit fait à ſes dernieres theſes du 8 de Decembre, prit le parti de répondre par écrit aux theſes de Voetius. Il envoia ſa réponſe à M. Deſcartes pour l'examiner, en lui marquant neanmoins que les eſprits s'aigriſſoient de plus en plus contre lui, & que le Conſul Vander-Hoolck étoit d'avis qu'il gardât le ſilence.

Avis de M. Deſcartes à Regius.

M. Deſcartes informé par le Colonel Alfonſe de tout ce qui s'étoit paſſé

à Utrecht, ſit ſçavoir à Regius qu'il 1642.
étoit de même avis que le Conſul. ——
Que ſa penſée avoit toûjours été qu'il
ne falloit point propoſer d'opinions
nouvelles comme nouvelles ; mais
qu'en retenant le nom & l'apparence
des anciennes, on devoit ſe contenter
d'apporter des raiſons nouvelles, &
employer les moiens propres à les fai-
re goûter. " Qu'étoit-il neceſſaire, lui «
dit-il, que vous allaſſiez rejetter ſi pu- «
bliquement les *formes ſubſtantielles & «*
les qualitez reelles ? Ne vous ſouvenez «
vous pas que j'avois declaré en termes «
exprés dans mon traité des Méteores, «
que je ne les rejettois pas, & que je «
ne pretendois pas les nier : mais ſeu- «
lement qu'elles ne m'étoient pas ne- «
ceſſaires pour expliquer ma penſée, & «
que je pouvois ſans elles faire compren- «
dre mes raiſons. Si vous en aviez uſé «
de même, aucun de vos auditeurs ne «
ſe ſeroit revolté, & vous ne vous fe- «
riez point fait d'adverſaires. «

Mais ſans s'amuſer à condamner «
inutilement le paſſé, il faut ſonger à «
faire un bon uſage de l'avenir. Il ne «
s'agit plus que de défendre avec la «

plus

1642 „ plus grande modestie qu'il vous sera
„ possible, ce qu'il y a de vrai dans
„ ce que vous avez proposé; & de cor-
„ riger sans entêtement ce qui ne paroît
„ pas tel, ou qui est mal exprimé : étant
„ persuadé qu'il n'est rien de plus
„ loüable, ni de plus digne d'un Philo-
„ sophe que l'aveu sincere de ses fautes.

Ces remontrances non plus que les
„ avis du Consul Vander-Hoolck, du
„ Conseiller Van Leevv, du Colonel Al-
„ phonse, & du Professeur Emilius ne
„ purent changer la resolution de Regius,
„ qui jugea que si sa réponse n'étoit bon-
„ ne pour le Public, elle seroit au moins
„ de quelque utilité pour ses écoliers. M.
„ Descartes touché de son entêtement
„ crut devoir user de quelque condescen-
„ dance pour ne le pas rebuter : & aprés
„ avoir corrigé son écrit sur ses instan-
„ ces réiterées, il lui dressa un nouveau
„ projet de réponse rempli de termes
„ obligeans & de loüanges pour Voetius.
„ Il lui fournit des formules d'estime pour
„ les autres, & de modestie pour lui mê-
„ me. Ce modele de réponse avec les
„ matiéres, les raisons, & les moiens de
„ la remplir nous est resté parmi ses let-

tres,

tres, comme l'un des plus beaux monumens de sa douceur & de sa prudence. Mais quoiqu'il lui eût marqué de nouveau que son silence vaudroit encore mieux que la meilleure réponse du monde, il ne laissa point de publier son écrit, dont le succés répondit aux apprehensions qu'on en avoit euës. 1642.

Voetius fait défendre la Philosophie nouvelle.

En effet on le fit passer pour un libelle imprimé sans ordre du Magistrat par un Imprimeur catholique, debité par un Libraire remontrant contre l'honneur du Recteur, de toute l'Université, & même de la Religion Protestante. Voetius obtint que le Juge de Police en saisiroit les exemplaires. Ce qui aiant rendu le livre plus rare, & l'aiant fait rechercher avec plus d'empressement, irrita le Recteur de telle sorte, qu'aiant gagné par ses intrigues la plûspart des Professeurs de l'Université & des Senateurs du conseil de ville, il obtint un decret des Magistrats, puis un jugement de l'Université contre la Philosophie nouvelle, pour défendre à Regius d'enseigner autre chose que la Medecine, & de tenir des conferences particulieres.

Regius

1642. Regius manda toutes ces procedures à M. Descartes le 31 de Mars 1642; & lui envoia le decret des Magistrats du 15 du mois, avec le jugement de l'Université, & les thèses du jeune Voetius fils du Recteur. M. Descartes lui récrivit qu'on pouvoit negliger ces thèses, & même le jugement de l'Université, qui étoit un acte illegitime & irregulier: mais qu'il n'en étoit pas de même du decret des Magistrats, que le Senat n'avoit donné que pour se délivrer des importunitez de Voetius & de ses collégues. Il lui conseilla de suivre le decret à la lettre, & de n'enseigner autre chose que la Medecine selon Hippocrate & Galien, ajoûtant que la verité ne tarderoit pas à se faire rechercher quelque part qu'elle se trouvât.

Cependant Voetius non content de ses procedures écrivoit & faisoit écrire par son fils & ses disciples contre la réponse de Regius. Son fils publia ses thèses en faveur des *Formes substantielles*; & Waterlaet son écolier imprima un libelle sous le titre de *Prodromus*, comme si c'eût été l'avancoureur de celui qu'il préparoit lui-même, mais dont

dont la fortune ne fut pas si heureuse. Car voiant que les gens de bien n'étoient pas fort contens de ses maniéres à Utrecht, & l'aiant envoié à Leyde pour l'y faire imprimer sous la direction d'un Moine renegat : Le Recteur de cette Université qui étoit Golius le suprima avant qu'il fût entiérement imprimé, & le Moine prit la fuite. 1642

VIII. *Sentimés favorables des Peres de l'Oratoire & des Iesuites pour la Philosophie de M. Descartes.*

Les bonnes nouvelles que M. Descartes receut en ce temps-là touchant le succés de sa Philosophie en France, & sur tout de la part des Peres de l'Oratoire dont il avoit alors l'approbation universelle servirent un peu à dissiper la mortification qu'il receevoit à Utrecht.

Les Jesuites paroissoient un peu plus partagez. Les uns se contentoient de goûter ses principes & ses raisonnemens, ou de loüer ses bonnes intentions & ses efforts, sans aller au delà : les autres ne faisoient point difficulté d'embrasser sa Philosophie & de s'en déclarer les Sectateurs. Personne n'alla plus loin que le P. *Vatier* qui lui man-

de-

1642 da nettement qu'il avoit fort approuvé tout ce qu'il avoit écrit, ſans en excepter ſon explication de l'Euchariſtie; & le P. *Meſland*, qui pour faire honneur à ſa Philoſophie, compoſa un abregé de ſes Meditations Metaphyſiques, & les mit en ſtile ſcholaſtique, & intelligible aux eſprits les plus mediocres.

Le Cartéſianiſme faiſoit de grands progrés dans la compagnie des Jeſuites, non ſeulement en Flandre, mais même en France ſous la protection des deux principaux de cet ordre, je veux dire du Pere Charlet Aſſiſtant François du General à Rome, & du Pere Dinet Provincial à Paris, puis Confeſſeur du Roy Loüis XIII. qui honoroient M. Deſcartes de leur eſtime & de leur amitié, & qui l'encourageoient à continuer.

Le Pere Bourdin écrit contre les Meditations. Mais entre tant d'amis & de ſectateurs qu'il pouvoit conter parmi les Jeſuites, il ne devoit pas douter qu'il n'eût quelques envieux qui parloient mal de ſes écrits, & qui le décrioient ſourdement. Le P. Bourdin en uſoit avec lui de meilleure foi, depuis que ſa diſpute ſur la Dioptrique l'eût rendu ſon

son Adversaire. Il voulut l'attaquer ouvertement par des objections qu'il fit contre ses Meditations, en protestant neanmoins qu'il ne *blesseroit point les loix de l'amitié qui étoit entre eux, ni les regles de l'honnêteté qui se pratique entre les sçavans.* 1642.

M. Descartes prétendant qu'il avoit fort mal observé ses conditions, outre la Réponse qu'il fit à ses objections, écrivit pour s'en plaindre au P. Dinet, qui étoit encore Provincial, une longue lettre en forme de dissertation, où il fit aussi une description des troubles d'Utrecht, & dépeignit le Ministre Voetius dans toutes ses intrigues. Les couleurs qu'il y emploia furent des semences pour de nouveaux chagrins qu'il eut à recueillir dans la suite des temps de la part de Voetius & de sa cabale. Mais le mécontentement qu'il avoit reçû du P. Bourdin aboutit à une bonne reconciliation, qui fut accompagnée d'une amitié solide qu'ils se jurerent depuis par l'entremise du P. Dinet & de quelques autres Jesuites des plus considerez de la compagnie.

L'écrit du P. Bourdin contre les Meditations

1642 ditations avec la Réponſe de M. Deſcartes & la lettre au P. Dinet fut imprimé ſous le titre de *Septiémes objections* à la fin de la ſeconde édition latine des Meditations, qui ſe fit à Amſterdam en 1642.

IX. *M. Deſcartes demeure à Eyndegeeſt où Sorbiere le connoît*

DEPUIS Paſques de l'année precedente M. Deſcartes s'étoit logé dans le château d'un village nommé Eindegeeſt ou Endegeeſt à une demi lieuë de Leyde du côté de la mer dans une des plus belles ſituations de la Hollande. Là il recevoit des viſites plus volontiers qu'il n'avoit fait ailleurs, ſoit que l'âge & les diſputes l'euſſent humaniſé plus qu'auparavant, ſoit qu'il fallût accorder quelque choſe au bruit de ſa reputation ou aux agrémens de ſa demeure. Il y fut viſité au commencement de l'année 1642. par *Samuel Sorbiere* Provençal homme d'eſprit, & curieux de connoître les vertus & les vices des ſçavans de ſon temps. Il crut devoir étudier M. Deſcartes plus dans ſes converſations que dans ſes livres. Mais la taciturnité de nôtre Philoſophe fut un grand obſtacle à ſes deſſeins. Et quoiqu'il en ait dit beaucoup de bien, il faut avouër

avouër que le desir de servir M. Gassendi & de les brouiller ensemble lui a fait commettre bien des injustices à l'égard de M. Descartes. 1642

C'étoit par un autre esprit, & par d'autres interests que Regius rendoit à M. Descartes de frequentes visites dans Eyndegeest qu'il regardoit comme son école. Ce fut là qu'il connut l'Abbé Picot, qui depuis la fin de l'année precedente étoit venu voir nôtre Philosophe avec l'Abbé de Touchelaye le puisné, & qui lui servoit presque de secrétaire pour répondre à sa place aux questions de Physique & de Mathématiques qu'on lui faisoit. *Regius & Picot se voient à Eindegeest.*

Cependant Monsieur le Duc *de Luines* fit faire l'utilité de tous les François une traduction des Meditations de M. Descartes en langue vulgaire. M. *Clerselier* l'un des plus zelez & des plus vertueux amis de M. Descartes excité par cet exemple en fit une des Objections & des Réponses jointes à cet ouvrage. Ces deux traductions furent données à M. Descartes long-temps après pour les revoir; ce qu'il fit avec tant d'exactitude qu'il leur communi- *Traduction Françoise des Meditations.*

qua

1642 qua un caractére d'original, & les rendit même meilleures que son latin.

X. Livres de Voetius contre M. Descartes

TANDIS que les amis que M. Descartes avoit en France venoient en foule à Eyndegeest, où ils sçavoient qu'il s'étoit rendu plus visible qu'ailleurs; les ennemis de sa Philosophie avançoient leurs desseins à Utrecht. Voetius las d'écrire des libelles sous son nom contre elle, & contre la personne de M. Descartes & de Regius, avoit debauché un jeune Professeur de Groningue nommé *Schoockius* qui avoit été de ses Ecoliers, pour prendre la plume, ou lui prêter au moins son nom, dans le dessein de faire croire au Public que M. Descartes avoit encore d'autres ennemis que lui.

Il avoit sous la presse un nouveau libelle contre lui à Utrecht: & sçachant que M. Descartes à qui l'on en envoioit les feüilles le réfutoit à mesure qu'on l'imprimoit, il en mit la copie entre les mains de Schoockius pour en prendre le soin; & lui fit mettre son nom à la tête, afin de faire condamner M. Descartes de précipitation, & de pouvoir le traiter comme un calomniateur & un imposteur qui lui attribuoit les livres d'autrui.

Il

Il arriva cependant un incident qui fit diversion à ce libelle & à sa réfutation, par un autre libelle que Voetius fit dans l'intervalle de l'impression contre les Magistrats & la Bourgeoisie de Bosleduc, c'est-à-dire contre la confrérie de N.D. du Rosaire, qui depuis la réduction de cette ville étoit devenuë commune aux Protestans & aux Catholiques par une convention de Police. Le Ministre *Desmarets* le refuta par ordre de Messieurs de Bosleduc. Mais comme il avoit écrit plûtôt pour ces Messieurs que contre Voetius, M. Descartes se chargea de suppléer à ce dernier point ; & s'attira ainsi l'estime des principaux de Bosleduc, & l'amitié particulière de Desmarets, quoique son intention eût été non de faire sa cour aux Protestans, mais de rendre service à la Religion catholique. Il ne se mit pas en peine d'en faire un traité à part : mais il joignit cet écrit de suite à la réfutation qu'il avoit commencée de l'autre libelle qui devoit porter le nom de Schoockius ; & il continua cette réfutation aprés l'écrit concernant la confrérie, comme si ce

1642

Contre la confrérie de N. D. de Bosleduc.

1643 n'eût été qu'un même ouvrage.

XI. *Livre de Voetius & de Schoockius contre M. Descartes.*

Le Livre que Schoockius faisoit imprimer sous les ordres & la direction de Voetius ne parut à Utrecht qu'au mois de Mars de l'an 1643. sous le titre double de *Philosophia Cartesiana, sive Admiranda methodus nova Philosophia Renati Descartes.* L'auteur avoit affecté l'équivoque dans l'un & dans l'autre titre, afin de tromper plus seurement ceux dont il aprehendoit d'estre refuté. Le livre estoit muni d'une longue preface contre la lettre de M. Descartes au P. Dinet que Voetius avoit fait condamner dans le Consistoire comme injurieuse à la Religion reformée & au principal Ministre de la ville.

Réponse de M. Descartes

Peu de jours aprés l'on vid paroître à Amsterdam la réponse de M. Descartes, sous le titre d'*Epistola Ren. Descartes ad celeberrimum virum D. Gisbertum Voetium, in quâ examinantur duo libri nuper pro Voetio Ultrajecti simul editi, unus de confraternitate Marianâ, alter de Philosophiâ cartesianâ.* L'ouvrage quoique assez court se trouve divisé en neuf parties que l'auteur n'a

n'a point jugé necessaire de lier ensemble par une suite trop raisonnée. La 1. la 3. la 5. la 8. & la 9. contiennent la réponse au livre de la *Philosophie cartesienne*, ou de la *Methode admirable*. La 6. est un examen du livre contre la Confrérie de N. D. de Bosleduc. La 2. & la 7. sont une espéce d'information particuliére que l'on fait de la conduite de Voetius. La 4. est un jugement de ses livres & de sa Doctrine. 1643

Procedures d'Utrecht contre M. Descartes.

Cet ouvrage fut deferé par Voetius aux Magistrats avec la lettre au P. Dinet, comme deux libelles injurieux au Ministere Evangelique. Il en obtint un Acte le 23. de Juin qu'il fit publier au son de la cloche. M. Descartes aprenant par cet acte que non seulement ses deux écrits avoient été condamnez, mais que lui-même étoit cité publiquement pour les verifier devant des Juges incompetens, répondit à cette publication par un écrit Flamand, datté du 6. de Juillet à Egmont de Hoef, où il étoit allé demeurer dés le 1. de May aprés avoir quitté le voisinage de Leyde. Il s'offrit en même temps à verifier tout ce qu'il avoit avancé dans ses

1643 deux écrits, quoi qu'il ne se reconnût point justiciable de leur tribunal. Voetius qui ne pouvoit prouver autre chose contre lui, sinon qu'il lui avoit attribué le livre qui portoit le nom de Schoockius, aiant suborné cinq témoins tres-récusables à M. Descartes, pour déposer sur le fait de calomnie & de diffamation, obtint une sentence contre M. Descartes le 23 de Septembre. Dix jours aprés il le fit citer par l'Officier de Justice pour comparoître devant le Magistrat comme criminel.

Schoockius est cité à Groningue.

M. Descartes ne fut averti de toutes ces procedures que vers le milieu d'Octobre : & sans sçavoir qu'elles fussent encore si avancées, ni même qu'on y eût violé toutes les formes de justice comme il l'aprit depuis, il emploia l'autorité du Prince d'Orange par le moyen de M. de la Thuillerie Ambassadeur de France pour remedier à ce desordre. Le Prince d'Orange fit arrester les procédures des Magistrats de la ville par les Estats de la Province particuliére d'Utrecht. Mais M. Descartes ayant sceu que Schoockius pour favoriser Voetius s'étoit declaré seul

Auteur

Auteur du livre qui portoit son nom, il prit le parti de le citer personnellement à Groningue devant ses Juges naturels, afin d'y répondre en son nom des calomnies dont ce livre étoit rempli. 1643

LE CHAGRIN qu'eut Voetius du mauvais succés de ses intrigues, produisit un nouveau libelle qu'il fit paroître peu de temps aprés contre ses Meditations Metaphysiques, sous le faux nom de Theophile Cosmopolite. L'ouvrage tomba dés sa naissance, parce que le public eut horreur non seulement de l'extravagance du stile & de la grossiereté des injures, mais encore de l'imposture qui y regnoit depuis le titre jusqu'à la fin. XII. & XIII. *Libelle de Voetius.*

Il n'en fut pas de même à l'égard d'un nouvel écrit que M. Gassendi venoit de composer sous le titre d'*Instances* pour répliquer à la réponse que M. Descartes avoit faite à ses Objections sur les Meditations. L'auteur avoit fait courir cet écrit de main en main dans Paris avant que de l'envoyer à M. Sorbiére pour le faire imprimer à Amsterdam. *Instances ou replique de M. Gassendi.*

M. Descartes en fut averti : mais

1643 n'aiant pas le don de diſſimulation, il alla innocemment découvrir à M. Sorbiére ce qu'il penſoit d'une ſemblable conduite. Ne ſçachant pas qu'il parloit à l'eſpion de M. Gaſſendi qu'il recevoit chez lui comme un ami, il luy declara un peu trop franchement que c'étoit M. Gaſſendi qu'il avoit dans la penſée, lorſqu'il s'étoit plaint de certaines gens *qui donnoient à lire ſecretement à ſes ennemis ce qu'ils écrivoient contre lui.* M. Sorbiére qui en avoit été le ſolliciteur, ne laiſſa point perir cette declaration : & aprés l'avoir envenimée de la maniére qu'il jugeoit la plus propre pour bleſſer M. Gaſſendi, il la lui envoia en lui marquant que puiſque M. Deſcartes trouvoit mauvais qu'il tinſt ſes *Inſtances* ou repliques cachées, il devoit lui donner la ſatisfaction de les voir paroître en public.

M. Gaſſendi lui envoia donc ſa copie dont il lui abandonna la diſpoſition, ſans autre obligation que celle de ſe ſouvenir que ſon écrit n'avoit été fait que pour ceux de leurs amis qui ne pouvoient ſouffrir que M. Deſcartes *ſe vantaſt d'avoir eu des Aduerſaires.* M. Sorbiére

bière fit imprimer l'ouvrage à Amsterdam avec la disquisition ou les premiéres Objections contre les Meditations & la Réponse de M. Descartes. Il composa même sous le nom du Libraire une préface, dans laquelle il maltraita celui-ci autant qu'il lui plut sans s'exposer ouvertement à son chagrin. 1644.

Regius indigné de la conduite de Sorbiére tâcha d'animer M. Descartes contre les *Instances* de M. Gassendi, & de lui persuader qu'elles étoient remplies d'aigreur & d'insultes: reproches assez contraires d'ailleurs au caractére de l'esprit de cet auteur. M. Descartes fit ce qu'il put pour mepriser ces *Instances*, & s'en interdire la lecture par la crainte d'y trouver matiére de réponse, & de prolonger ainsi une querelle dont il étoit las. Aiant appris de l'un de ses amis que l'ouvrage meritoit quelque réponse, il voulut bien en promettre une: mais il en remit l'execution aprés l'edition de ses Principes qui étoient sous la presse, son voiage en France, & son nouveau procez de Groningue qui devoit se vuider à son retour. *Sorbiere brouille M. Gassendi & M. Descartes.*

Il esperoit voir la fin de l'impression

1644. de ſes Principes avant ſon voiage. Mais les longueurs de ceux qui tailloient les figures l'obligérent d'en laiſſer le ſoin à M. Schooten, & de partir avec M. de Ville-Breſſieux dés le premier de May aprés avoir mis ſon procez de Groningue hors d'état de pouvoir lui cauſer aucune ſurpriſe. D'Egmond du Hoef il vint à Leyde, delà il fut à Amſterdam, & paſſa enſuite par la Haye pour y prendre congé de ſes amis. M. Sorbiére qui feignoit d'en être, l'y attendoit avec les armes qu'il avoit demandées à M. Gaſſendi, pour l'attaquer ſur ſon opinion *du Vuide*. M. Deſcartes eut la patience de répondre à toutes ſes difficutez, ſans ſe plaindre du contre-temps. M. Sorbiére aiant uſé toute ſa poudre contre lui, & ne pouvant demander de nouveaux argumens ſur le vuide à M. Gaſſendi, chercha d'autres ſujets pour ne point fatiguer M. Deſcartes à demi, s'apliquant plûtôt à trouver dequoi objecter, qu'à comprendre ce qu'on lui répondoit. Dés le lendemain qui étoit le 10 de Mai, il écrivit à M. Gaſſendi pour lui rendre compte de tout ce qu'il avoit fait contre M. Deſcartes pour ſon

ſervice,

service, & il les broüilla si bien qu'ils se traitérent avec assez d'indifference pendant quelque temps, sans se soucier de se voir lors qu'ils étoient l'un & l'autre à Paris. 1642

XIV.

Traduction latine des Essais par Est. de Courcelles.

Elzevier voiant avancer l'impression des Principes de M. Descartes vers sa fin, fit solliciter l'Auteur de lui permettre d'imprimer en même temps la traduction latine de ses Essais, aprés laquelle aspiroient les Etrangers qui n'avoient point l'usage de nôtre langue. Cette Traduction avoit pour auteur M. de *Courcelles* l'ancien, Ministre & Professeur Arminien, qui pria M. Descartes de la revoir avant que d'en permettre la publication. Il le fit, & se servit même de cette occasion pour retoucher quelques unes de ses pensées, & faire quelques changemens à son original. De sorte que cette traduction a le même avantage que celle de ses Meditations & celle de ses Principes, qui valent mieux que les originaux. Mais M. de Courcelles n'avoit traduit que le Discours de la Methode, le traité de la Dioptrique, & celui des Méteores. Il ne toucha point à la Géometrie, soit

1644 qu'il la jugeât au deſſus de ſa portée, ſoit qu'il eût avis que M. Schooten s'étoit chargé de la traduire.

Voiage en France. M. Deſcartes s'embarqua pour la France au grand regret de ſes amis de Hollande, qui appréhendoient les obſtacles de ſon retour, & ſur tout le reſſentiment des indignitez commiſes à ſon égard par les Magiſtrats & les Profeſſeurs d'Utrecht. Il arriva à Paris ſur la fin de Juin, & alla loger chez l'Abbé Picot dans la ruë des Ecouffes. Il en partit le 15 de Juillet pour Orleans, d'où il deſcendit à Blois chez M. de Beaune conſeiller au Préſidial, de là à Tours chez l'Abbé de Touchelaye le jeune en l'abſence de l'aiſné. Il y vid un grand nombre de ſes amis, & quelques uns de ſes parens. Il paſſa enſuite à Nantes puis à Rennes. D'où étant accompagné de ſes deux freres conſeillers au Parlement il alla au crévis dans le diocéſe de Saint Malo chez ſon beau-frére M. Rogier veuf de Jeanne Deſcartes. Là ils travaillerent conjointement à l'accommodement de leurs affaires domeſtiques. De là il fallut aller à Kerleau prés de Vannes chez ſon aiſné, puis à Chavagnes

gnes au diocése de Nantes chez son puîné. Il passa ensuite en Poitou pour y faire comme en Bretagne la visite de son bien, de ses parens & de ses amis, & il revint à Paris vers le milieu d'Octobre. 1644

LIVRE SEPTIE'ME.

Depuis 1644. *jusqu'en* 1650.

A SON arrivée il trouva l'édition de ses Principes & de la Traduction latine de ses Essais, & les exemplaires venus de Hollande. Le Traité des *Principes* n'étoit ni l'ouvrage qu'il appelloit son *Monde*, ni son *Cours de Philosophie*, qui sont demeurez l'un & l'autre supprimez. Il voulut le diviser en quatre parties, dont la premiére contient les principes de la connoissance humaine, qui est ce qu'on peut appeller la premiére Philosophie ou la Metaphysique: En quoi elle a beaucoup de rapport & de liaison avec ses Meditations. I. & II. *Edition des Principes de sa Philosophie.*

La seconde contient ce qu'il y a de

1644 plus general dans la Phyſique, ſc. l'explication des premiéres loix de la Nature & des principes des choſes materielles, les proprietez du corps, de l'eſpace, du mouvement, &c.

La troiſiéme contient l'explication particuliére du ſyſtéme du Monde, & principalement de tout ce que nous entendons par les cieux & les corps celeſtes.

La derniére comprend tout ce qui concerne la Terre.

Ce qu'il y a de remarquable dans cet ouvrage eſt que l'Auteur aprés avoir premiérement établi la diſtinction qu'il met entre l'eſprit & le corps, aprés avoir poſé pour principes des choſes corporelles la grandeur, la figure, & le mouvement local, qui ſont toutes choſes ſi claires & ſi intelligibles qu'elles ſont reçûes de tout le monde, il a ſçû expliquer preſque toute la Nature, & rendre raiſon de ſes effets les plus étonnans ſans changer de principes, & ſans ſe démentir en quoi que ce ſoit.

Il n'avoit pourtant pas la préſomption de croire qu'il eût expliqué toutes les choſes naturelles, ſur tout celles qui ne

tombent

tombent pas sous nos sens, de la manière qu'elles sont véritablement en elles-mêmes. Il croioit faire beaucoup en approchant le plus prés de la vrai-semblance à laquelle les autres avant lui n'étoient point parvenus, & en faisant en sorte que tout ce qu'il avoit écrit, répondît exactement à tous les phénomènes de la Nature. C'est ce qui lui paroissoit suffisant pour l'usage de la vie, dont l'utilité semble être l'unique fin que l'on se doit proposer dans la Méchanique, la Médecine, & dans les Arts qui peuvent se perfectionner par les secours de la Physique. 1644.

Mais de toutes les choses qu'il a expliquées, il n'y en a point qui ne paroissent au moins moralement certaines par rapport à l'usage de la vie, quoiqu'elles soient incertaines par rapport à la puissance absoluë de Dieu. Il y en a même plusieurs qui sont absolument ou plus que moralement certaines, telles que sont les demonstrations mathématiques, & les raisonnemens évidens qu'il a faits sur l'existence des choses materielles. Il a neanmoins eu assez de modestie pour ne se donner nulle part

l'autorité

1644 l'autorité de decider & pour ne jamais rien assurer.

Quoique ce qu'il avoit eu intention de donner sous le titre de *Principes de Philosophie* fût achevé de telle sorte, qu'on ne fût point en droit de rien demander de plus pour la perfection de son dessein, il ne laissoit pas de faire esperer à ses amis l'explication de toutes les autres choses qui faisoient dire que sa Physique n'étoit point complete. Il se promettoit d'expliquer de la même maniére la nature des autres corps plus particuliers qui appartiennent au globe terrestre, comme les mineraux, les plantes, les animaux, & particuliérement l'homme. Aprés quoi il se proposoit sur la mesure des jours qu'il plairoit à Dieu de lui donner, de traiter avec la même exactitude de toute la Medecine, de toute la Méchanique, & de toute la Morale, pour donner un corps entier de philosophie.

Elizabeth Princesse Palatine disciple de M. Desc.

Il dédia son livre des Principes à son illustre disciple la Princesse Palatine *Elizabeth*, l'ainée des filles de l'infortuné Frederic V. Electeur Palatin élû Roi de Bohême. Cette Princesse avoit

M. iv été

été élevée dans la connoissance d'un grand nombre de langues, & de tout ce que l'on comprend sous le nom de Belles lettres. Mais l'élevation & la profondeur de son genie ne permit point qu'elle s'arrêtat à ces connoissances où se bornent ordinairement les plus beaux esprits de son sexe, qui se contentent de vouloir briller. Elle voulut passer à celles qui demandent la plus forte application des hommes ; & elle se rendit habile dans la Philosophie & les Mathematiques: jusqu'à ce qu'aiant vû les Essais de la philosophie de M. Descartes, elle conçut une si forte passion pour sa doctrine, qu'elle conta pour rien tout ce qu'elle avoit appris jusques là, & se mit sous sa discipline pour élever un nouvel édifice sur ses principes. 1644.

Elle le fit donc prier de la venir voir, afin qu'elle pût puiser la vraie Philosophie dans sa source : & le desir de la servir de plus prés avoit été l'une des raisons qui l'avoient attiré à Leyde & à Eyndegeest. Jamais maître ne profita mieux de la docilité, de la penetration, & en même temps de la solidité d'esprit d'un disciple. L'aiant accoûtu-

1644 coûtumée insensiblement à la méditation profonde des plus grands mystéres de la Nature, & l'aiant exercée suffisamment dans les questions les plus abstraites de la Geométrie & les plus sublimes de la Metaphysique, il n'eut plus rien de caché pour elle: & il ne fit point difficulté de reconnoître qu'il n'avoit encore trouvé qu'elle (il en a excepté Regius ailleurs) qui fût parvenuë à une intelligence parfaite des ouvrages qu'il avoit publiez jusqu'alors. Par ce témoignage qu'il rendoit à la capacité extraordinaire de la Princesse, il se contentoit de la vouloir distinguer de ceux qui n'avoient pû comprendre sa Metaphysique quoiqu'ils eussent l'intelligence de la Geométrie, & de ceux qui n'avoient pû entendre sa Geométrie quoiqu'ils fussent exercez dans les veritez Metaphysiques.

Elle continua de philosopher de vive voix avec lui jusqu'à ce qu'un accident l'obligea de s'éloigner de la présence de la Reine de Bohéme sa mére, & de quitter le séjour de la Hollande pour l'Allemagne. Alors elle changea ses habitudes en un commerce de lettres qu'elle entre-

entretint avec lui par le ministére des Princesses ses sœurs. 1644

III. *Son sejour à Paris où il void ses amis.*

Sur les mesures que M. Descartes avoit prises à son retour du Poitou pour se rendre en Hollande avant les glaces, il s'étoit réduit à la necessité de ne pouvoir point passer plus de dix ou douze jours à Paris. Il les employa en des visites continuelles qu'il rendit à ses anciens amis qu'il n'avoit point vûs depuis le siége de la Rochelle, & à ceux que sa réputation lui avoit faits pendant son absence.

L'un de ses premiers soins fut de voir les Jesuites du collége de Clermont, où se firent les dernieres ceremonies de sa reconciliation avec le P. Bourdin son ancien adversaire, qui pour rendre son amitié agissante & utile voulut être son correspondant pour les lettres qu'il auroit à envoier aux Peres de la Compagnie dans les provinces du Roiaume, & en Italie, & pour celles qu'il auroit à recevoir d'eux.

Il vid encore outre M. le Duc de Luines & M. Clerselier qui avoient traduit ses Meditations, M. *Chanut* dont il connoissoit déja le merite par le moien du

1644 du P. Merſenne. Cet ami voulut le mener chez M. le Chancellier, qui le reçut avec tous les témoignages d'eſtime qu'on pouvoit attendre d'un Magiſtrat qui favoriſoit les ſçavans, qui aimoit les ſciences, & qui étoit déja tres-avantageuſement prevenu pour nôtre Philoſophe par la lecture des Eſſais de ſa Philoſophie.

Il eut auſſi de frequentes conferences avec le Chevalier *d'Igby* ſeigneur Anglois catholique qui étoit alors à Paris, & qui étoit du nombre de ſes principaux amis depuis quelques années. Mais quoiqu'il s'attachât principalement à voir ceux de ſes amis qu'il n'avoit jamais vûs, le nombre en étoit trop grand, & le terme qu'il avoit preſcrit à ſon ſéjour étoit trop court pour pouvoir leur donner à tous la ſatisfaction qu'il auroit ſouhaitée. Il ſe crût neanmoins obligé de ne point paſſer M. de Roberval. Il voulut l'aſſurer de ſon eſtime, lui offrir de nouveau ſon amitié, & lui declarer de vive voix que toutes les impreſſions de leurs petits démeſlez étoient parfaitement effacées de ſon eſprit. M. de Roberval fit ce qu'il put pour

pour bien répondre à l'honneur que lui faisoit M. Descartes ; & il protesta de la disposition où il étoit de lui rendre *ce qu'il devoit à son merite & à sa condition.* Mais le peu de liaison que M. Descartes remarqua dans ses entretiens lui fit aisément reconnoître la verité de l'idée qu'il s'étoit formée de son esprit : & il ne lui fut pas difficile de juger que l'amitié de ce grand Geometre étoit un bien tres-perissable. Il lui fit pourtant la justice de croire qu'il y avoit moins de malice ou d'affectation que de naturel & de temperament dans ses manieres peu polies & desobligeantes ; & il reçût son amitié telle qu'il la pouvoit donner, sans l'obliger à la garantir plus solide & plus durable qu'elle n'étoit. 1644

Aiant laissé ce qui lui restoit d'exemplaires de ses Principes sous la disposition, de l'Abbé Picot son hôte, qui en avoit déja traduit la moitié en nôtre langue, il partit pour la Hollande sur la fin d'Octobre. Et le P. Mersenne qui n'avoit plus rien à ce départ qui pût le retenir à Paris, se mit en chemin pour un voiage de huit ou neuf mois qu'il avoit à faire en Italie.

Les

1644 I. V. & V.

LES nouvelles du retour de M. Descartes dissipérent le trouble & les inquiétudes où étoient ses amis de Hollande sur quelques soupçons qu'ils avoient qu'on vouloit le retenir en France. A son arrivée qui fut le 15 de Novembre, il alla d'Amsterdam droit en Nord-Hollande se retirer à Egmond de Binnen avec la resolution de se renfermer plus profondement que jamais dans son ancienne solitude, & de s'apliquer loin des importunitez de ses voisins & des visites de ses amis à la connoissance des animaux, des plantes, & des mineraux.

Il se retire à Egmond.

Il fait terminer son procez de Groningue.

Afin de se procurer le repos necessaire à ses études, il songea d'abord à terminer le procez qu'il avoit à Groningue contre Schoockius Professeur & Recteur de l'Université, & qui étoit un démembrement de celui que Voetius lui avoit suscité à Utrecht. La face de celui-ci s'étoit enfin changée à son honneur, quoique par la mauvaise volonté des juges que Voetius avoit corrompus, il en retirast peu d'avantages: mais il lui suffisoit que l'irregularité de leurs procedures eût tourné toute à

leur

leur confusion. L'éclat que fit leur injustice ne servit pas peu aux Juges de Groningue, pour régler leurs démarches dans le jugement qu'ils avoient à rendre entre leur Professeur & M. Descartes. 1644

L'affaire étoit pendante au Senat Academique ou Conseil de l'Université, qui étoit le tribunal legitime où devoient naturellement ressortir les causes de Schoockius : & il s'agissoit de réparation publique des calomnies dont étoit composé le livre latin intitulé *Philosophia Cartesiana* ou *Admiranda Methodus*, & publié par Voetius sous le nom de Schoockius, qui s'en déclaroit l'Auteur, & par consequent la caution. Sur la lettre que M. Descartes en écrivit le 7 de Février à Tobie d'André l'un des Professeurs de l'Université & des juges de cette affaire, Schoockius fut cité : & sur son aveu, sans qu'on crût necessaire d'entendre sa partie, on rendit une Sentence en faveur de M. Descartes le 10 d'Avril 1645. Mais l'on y traita Schoockius avec indulgence, parce qu'il étoit collégue des juges, qu'il reconnoissoit ses erreurs,

1645 erreurs, & qu'il n'avoit été que le miniſtre des calomnies & des excez de Voetius.

La ſurpriſe qu'eut M. Deſcartes de ſe voir jugé en ſon abſence, & avant même la production de ſes piéces, luy fit prendre cette promte expedition pour un effet de l'évidence de la bonté de ſa cauſe. Meſſieurs de Groningue lui aiant fait tenir une copie de la Sentence avec les actes qui avoient ſervi au procez, il jugea à propos de les envoier aux Magiſtrats d'Utrecht avec cinq lettres de leur Miniſtre Voetius écrites au Pére Merſenne, afin qu'ils ouvriſſent enfin les yeux ſur les impoſtures & la malignité de cet hypocrite. Mais au lieu de ſonger aux moiens de réparer le paſſé, la confuſion qu'ils en eurent ſe tourna en une mauvaiſe honte, qui ne produiſit autre choſe qu'un acte fait le 11 de Juin, pour défendre l'impreſſion & le debit de tout ce qui étoit pour ou contre M. Deſcartes.

Nonobſtant cette ordonnance, Voetius au deſeſpoir de ce qui s'étoit paſſé à Groningue, ne laiſſa point d'imprimer une lettre au nom de Schoockius contre

contre le gré de l'auteur qui la desavoüoit : & son fils attaqua les juges de Groningue par un libelle des plus insolens intitulé *Tribunal iniquum*. Il fallut que M. Descartes prît la defense de ces Messieurs & de leur jugement.

Cependant Voetius le Pere & Dématius son collégue notez dans la Sentence comme faussaires & calomniateurs, concertérent les moiens de punir l'ingratitude de Schoockius, qui avoit été l'écolier & le confident du premier. Ils apelloient ingratitude l'obligation qu'avoit euë celui-ci de préferer la verité au mensonge devant le tribunal de ses juges. Mais parce qu'il n'étoit plus sous la ferule, ils luy intentérent un procez d'injures, comme s'il les avoit calomniez. Toutefois les menaces que Schoockius fit à Voetius de découvrir ses secrets en justice furent cause du desistement de celui ci, lorsque le procez fut sur le point d'être jugé à Utrecht, & ils ne se pardonnérent jamais serieusement depuis.

Il n'en fut pas de même des dispositions de M. Descartes à leur égard. La tempête finie, il ne fit aucune difficulté

de

1644 de découvrir ſon cœur : & il fut aſſez genereux pour leur faciliter la recõciliation, & leur offrit ſon amitié. Mais Voetius parut inſenſible à toutes ces bontez.

Il ſe vanta de garder encore une action contre lui, dont il pourroit ſe ſervir en ſon temps. C'eſt ce qui porta M. Deſcartes à dreſſer un manifeſte Apologétique pour les Magiſtrats d'Utrecht, afin de pouvoir enſevelir une bonne fois toute cette affaire. Il leur fit un abregé hiſtorique & raiſonné de ce qui s'étoit paſſé dans leur ville depuis l'an 1639 touchant ſa philoſophie & ſa perſonne. Il leur expoſa toute la juſtice de ſa cauſe & l'injuſtice de ſes ennemis, pour les porter à lui faire enfin raiſon du tort qu'ils avoient fait à ſa réputation, par la faveur qu'ils avoient donnée à Voetius.

Cependant la lecture de ſes Principes produiſoit de bons ou de mauvais effets dans les eſprits, ſelon qu'ils ſe trouvoient diſpoſez à l'égard de leur auteur. Suivant cette penſée, M. Deſcartes ne devoit rien eſperer que de favorable de la part de Rivet qui ſe diſoit ſon ami, & qui ſe déclaroit même

Secta-

ſectateur de ſa doctrine, pour imiter plusieurs Carteſiens avec leſquels il avoit à vivre. Mais comme il ne la comprenoit pas, il crut faire un compliment agréable à M. Gaſſendi de lui propoſer de faire ſur ſes Principes, ce qu'il avoit fait ſur ſes Méditations. 1645

M. Gaſſendi s'en excuſa premiérement ſous le pretexte de ne pas renouveller une plaie qu'il croioit fermée, & enſuite ſur le mépris qu'il faiſoit de ces Principes; & il ſe contenta de lui dire quelques injures pour la décharge de ſon cœur. Les Jeſuites n'en uſoient pas de même dans le jugement qu'ils portoient de ſon dernier ouvrage. Il en receut des témoignages tres-avantageux de la part des principaux de leur corps, juſqu'à lui faire croire que *la Societé vouloit être de ſon parti.*

Les progrés de ſa Philoſophie n'étoient pas moindres en Hollande qu'à Paris. Dés le mois de Février M. de Hoogheland lui avoit envoié trois théſes differentes ſoutenuës depuis peu à Leyde, & ne contenant que ſes opinions. Elles s'introduiſoient aſſez heureuſement dans cette Univerſité par l'induſtrie *Heereboord enſeigne le Carteſianiſme à Leyde.*

1645 dustrie d'*Adrien Hereboord* Professeur en Philosophie & sous-Principal du collége Théologique, à la faveur de Heydanus Ministre & Predicateur celébre, de Golius, de Schooten, & de quelques autres Professeurs qui s'étoient rendus eux-mêmes sectateurs de cette nouvelle Philosophie. Le zele de Heereboord dans ses premiéres leçons n'étoit peut-être pas ardent au même degré de chaleur que celui de Regius à Utrecht, mais il sembloit être plus circonspect & mieux reglé. Aussi fut-il de plus longue durée & d'un succés plus sensible.

Schisme & ingratitude de Regius.

Il auroit été à souhaiter pour M. Descartes que Regius eût gardé la même conduite, ou qu'il eût perseveré du moins dans sa premiére docilité à l'égard de son Maître. Depuis qu'il s'étoit hazardé à dogmatiser de son chef sur l'union de l'Ame humaine avec le corps, & sur quelques autres points delicats, il avoit donné beaucoup d'exercice à M. Descartes, qui par ses exhortations particuliéres & par les corrections qu'il avoit faites à ses autres écrits, avoit tâché de retenir son esprit dans ses bornes.

bornes. Regius s'étoit insensiblement écarté depuis ce temps : & soit qu'il fût enfin retourné à son premier génie, soit qu'il cherchât quelque milieu pour se raccommoder avec ses ennemis d'Utrecht, & s'assurer la paisible possession de sa chaire, il avoit pendant le voiage de M. Descartes en France dressé des Essais d'une Philosophie à sa mode, ausquels il prétendoit donner le titre de *Fondemens de Physique.* 165.

L'experience qu'il avoit des bontez de M. Descartes, lui fit croire qu'il lui passeroit cet ouvrage de la maniére qu'il l'avoit composé. Il le lui envoia pour l'examiner, plûtôt afin de ne pas laisser périr sa coûtume tout d'un coup, que pour profiter veritablement des leçons de son maître. M. Descartes n'eut point la complaisance dont il s'étoit flaté. Il trouva dans ce dernier Ecrit plus de licence qu'il n'en avoit remarqué dans tous les autres : & au lieu d'envoier à Regius les corrections des endroits qui en avoient besoin comme il l'avoit pratiqué jusques-là, il lui manda nettement qu'il ne pouvoit donner une approbation generale à cet ouvra-

1645 ge. Il ajoûta que s'il étoit assez amoureux de ses sentimens particuliers pour ne pas suivre l'avis qu'il lui donnoit de le supprimer ou de le réformer, il seroit obligé de le desavoüer, & de détromper le Public, qui avoit crû jusqu'alors qu'il n'avoit point d'autres sentimens que les siens.

Regius qui avoit déja pris son parti, & qui s'étoit fortifié contre toutes sortes de remontrances, ne laissa point de remercier M. Descartes de ses avis: mais au lieu de les suivre comme auparavant, il se mit en devoir d'excuser son ouvrage, & d'en faire voir l'œconomie & les beautez à son maître, comme si ces choses eussent échappé à ses reflexions. Il lui fit valoir sur tout sa méthode d'Analyse, & sa belle maniere de définir & de diviser. Mais pour éviter les inconveniens dont M. Descartes l'avoit averti, il lui envoia ce modéle d'avertissement au Lecteur avec lequel il pretendoit finir la préface de son livre. *Pour détromper ceux qui s'imagineroient que les choses contenuës dans cet ouvrage seroient les sentimens purs de M. Descartes, je suis bien aise d'avertir le Public*

blic qu'il y a effectivement plusieurs endroits où je fais profession de suivre les opinions de cet excellent homme ; mais qu'il y en d'autres aussi où je suis d'une opinion contraire, & d'autres encore surlesquels il n'a pas jugé à propos de s'expliquer. Pour tâcher de prévenir le desaveu public dont il se croioit menacé par M. Descartes, il lui fit offre d'ajoûter encore dans sa préface tout ce qu'il jugeroit à propos, parce qu'il apprehendoit ce desaveu comme une réfutation de son ouvrage, capable de l'étouffer ou de le décrier dans sa naissance. Mais il ne parla point de le retoucher dans le fonds. 1645

M. Descartes lui manda qu'il approuvoit fort la maniére de traiter la Physique par définitions & divisions, pourvû qu'il y ajoutât les preuves necessaires. Mais il lui fit connoître en même temps qu'il ne lui paroissoit pas encore assez versé dans la Metaphysique, ni dans la Théologie, pour entreprendre d'en publier quelque chose : & que s'il étoit absolument determiné à l'impression de ses Fondemens de Physique, il devoit au moins retrancher ce qui regardoit

1645 l'Ame de l'Homme & la Divinité, & ne rien falsifier de ce qu'il empruntoit de lui : en un mot, qu'il lui feroit plaisir de ne le pas rendre participant de ses égaremens dans la Metaphysique, ni de ses visions dans la Physique & la Médecine.

Cette derniére lettre fit enfin lever le masque à Regius, & resolu de sacrifier l'honneur de son maître au sien, il renonça tout de bon à sa discipline par une déclaration écrite du 23 de Juillet de l'an 1645, d'une maniére si cavaliére, que ce qu'on nous dit de l'ingratitude d'Aristote envers Platon, & de l'insolence de Maxime le cynique envers Gregoire de Nazianze n'a plus rien d'incroiable. Regius encherit sur eux par l'insulte, & perdit par son schisme la gloire que lui avoient acquise les dangers & les persecutions qui l'avoient pensé rendre le *premier Martyr* de la secte Cartésienne. Il joignit même l'injustice & l'infidelité à la révolte. Car aprés avoir retenu la plus grande partie de la doctrine de son maître pour s'en faire toûjours le même honneur qu'auparavant, il la défigura & la corrompit comme il lui plut. Et

sous

sous pretexte que M. Descartes refusa tant qu'il vêcut de la reconnoitre pour sienne à cause de cet exterieur étranger, il s'en saisit aprés sa mort, en supprimant même son nom, avec tant d'indignité, qu'on le regarde autant comme le premier Plagiaire de sa doctrine, que comme le premier Schismatique de sa secte. 1645

M. Descartes répondit aux outrages de Regius avec une douceur & une sagesse qui auroit été capable de faire son apologie s'il en avoit eu besoin: & il ne voulut finir son commerce avec cet ingrat qu'en lui donnant les avis les plus salutaires qu'on pût attendre d'un bon maître & d'un veritable ami.

VII. *Traité des Animaux pillé par Regius.*

LA PARTIE la plus odieuse du vol qui rendit Regius plagiaire de M. Descartes consistoit dans des Memoires que celui-ci avoit dressez depuis l'édition de ses Principes avec le dessein d'en faire un juste traité *des Animaux*. La copie que Regius lui avoit dérobée, je ne sçai par quelle adresse, étoit tres-defectueuse; & par une indiscretion qui servit à le trahir, il en avoit presque tout inseré dans son livre des *Fonde-*

1645 *mens de Phyſique* ſans l'avoir pû comprendre, tant parce que les figures lui manquoient, qu'à cauſe que ce qu'avoit fait M. Deſcartes n'étoit pas achevé.

En effet ce que Regius voulut mettre en œuvre n'étoit qu'une ébauche fort imparfaite de ce que M. Deſcartes meditoit ſur ce ſujet. Aprés le gain de ſon procés de Groningue, le deſir d'executer ſon grand deſſein l'avoit fait remettre aux operations anatomiques avec une application nouvelle. Ce fut dans le temps de ces occupations qu'il fut viſité par un Gentilhomme qui lui demanda à voir ſa Bibliothéque, & à qui il ne montra autre choſe, qu'un veau, à la diſſection duquel il alloit travailler.

Etudes & Traitez de l'Anatomie.

De la connoiſſance des bêtes il paſſa à celle du corps humain par le ſecours de ſes expériences. Et il commença dés l'automne de cette année ſon traité ſeparé de *l'Homme*, & même celui de la *formation de Foetus*, quoiqu'il n'eût pas achevé celui des *Animaux*.

Queſtions ſur la quadrature du Cercle.

Il fit une petite diverſion à cette étude par l'engagement où il ſe trouva avec les premiers Mathematiciens de l'Europe de prendre part au fameux differ-

rent

rent qui s'éleva en cette année entre Longomontanus & Pellius touchant la quadrature du cercle. Il y avoit long-temps qu'il étoit convaincu qu'elle étoit impossible : & depuis qu'il en avoit fait la preuve par le moien de sa Methode & de son Analyse, il s'étoit abstenu de cette operation, comme d'une chose impraticable & inutile. 1645

Au commencement d'Octobre il quitta sa solitude pour aller embrasser son ami M. Chanut qui passoit à Amsterdam pour la Suede en qualité de Resident de France. Là il fit amitié avec M. *Porlier*, qui étoit de la compagnie de M. Chanut, & qui pendant les quatre jours qu'ils demeurerent à Amsterdam, se fit un plaisir singulier d'apprendre le détail de diverses particularitez propres à ruiner les calomnies des ennemis de nôtre Philosophie. *Il voit M. Chanut & M. Porlier à Amsterdam.*

M. Descartes s'en retourna fort satisfait le 10 du mois à Egmond, où il passa l'hiver, qui fut fort rude cette année, à composer deux petits Ouvrages de passe-temps, parce que les plantes de son jardin n'étoient pas encore en état de lui fournir les experiences qui lui

1645 étoient neceſſaires pour continuer ſa Phyſique.

Il fait ſa réponſe aux inſtances de M. Gaſſendi.

Le premier de ces Ouvrages étoit la Réponſe qu'il avoit refuſée d'abord au livre des Inſtances de M. Gaſſendi, que M. Clerſelier traduiſit en nôtre langue avec quelques adouciſſemens en faveur de ce dernier qu'il vouloit raccommoder avec nôtre Philoſophe. L'autre étoit un petit traité de la nature des Paſſions de l'Ame. Son deſſein n'étoit pas de faire quelque choſe de fini qui meritât de voir le jour, mais ſeulement de s'exercer ſur la Morale pour ſa propre édification, & de voir ſi ſa Phyſique pourroit lui ſervir autant qu'il l'avoit eſperé pour établir des fondemens certains dans la morale.

Et un eſſai de ſes Paſſions.

VIII.

Diſputes avec M. de Roberval ſur les Vibrations.

CEPENDANT M. de Roberval oubliant peu à peu la reſolution qu'il avoit priſe de vivre en bonne intelligence avec M. Deſcartes après l'honneur qu'il avoit reçû d'une de ſes viſites à Paris, retournoit inſenſiblement à ſon génie inquiet, & parloit de ce qu'il ſçavoit ou qu'il ne ſçavoit pas avec aſſez peu de précaution. M. Deſcartes en fut averti par des gens qui lui

lui firent peut être M. de Roberval plus criminel qu'il n'étoit, sans considerer qu'il y avoit plus de foiblesse que de malignité dans ses manières. 1646

On lui donna avis dés le commencement de l'an 1646 de deux principaux points, sur lesquels M. de Roberval se vantoit de lui faire de la peine. Le premier regardoit la question de Pappus, sur laquelle neanmoins il ne lui fit point de difficulté nouvelle pour lors. L'autre concernoit les *Vibrations*, c'est à dire, la grandeur que doit avoir chaque corps de quelque figure qu'il soit étant suspendu en l'air par l'une de ses extrémitez, pour y faire ses tours & ses retours égaux à ceux d'un plomb pendu à un filet de longueur donnée.

La question des Vibrations lui fut proposée par le P. Mersenne, auquel il répondit le 21 Fevrier & le 2 de Mars; & ensuite par M. Candische qui étoit pour lors à Paris. Il envoia la solution de la question à ce Seigneur le 30 de Mars: & M. de Roberval y fit aussi-tôt des observations que M. Candische ne manqua pas d'envoier à M. Descartes. Il en

1646 reçût la réponse quelque temps après : & M. Descartes voiant que M. de Roberval s'appuioit principalement sur ses experiences, il manda au P. Mersenne qu'il ne présumoit pas assez de lui-même pour entreprendre d'abord de rendre raison de tout ce qu'on peut avoir experimenté. Mais qu'il croioit que la principale adresse dans l'examen des experiences consistoit à choisir celles qui dépendent de moins de causes diverses, & dont on peut le plus aisément découvrir les vraies raisons.

M. Descartes auroit souhaité finir de bonne heure une dispute qu'il voioit dégenerer enfin en questions inutiles : mais il plût à M. de Roberval de vouloir la prolonger même au delà de l'année. Cette conduite & ses fanfaronnades sur la question de Pappus lui attirérent la censure de son *Aristarque*, c'est à dire, de son livre touchant le système du monde, avec un jugement sur l'esprit & la capacité de ce Géometre, que M. Descartes envoia au P. Mersenne.

Commerce de Philosophie Morale avec la Princesse Elizabeth

Ce fût presque dans le même temps qu'il examina le livre de Seneque *de*

la

la vie heureuse en faveur de la Princesse Elizabeth sa disciple, qui lui avoit demandé de quoi se divertir dans ses disgraces aux eaux de Spa, où les Medecins lui avoient interdit l'étude & la contention d'esprit. Les reflexions judicieuses que la Princesse fit de son côté sur le même ouvrage l'engagérent à traiter avec elle dans la suite diverses autres questions de la Morale des plus importantes, touchant le souverain Bien, la liberté de l'Homme, l'état de l'Ame, l'usage de la Raison, l'usage des Passions, les actions vertueuses & vicieuses, l'usage des biens & des maux de la vie. 1646.

Il desavoüe Regius & son livre.

Rien ne troubla pour lors la joie qu'il recevoit de cet heureux commerce de philosophie morale avec cette Princesse, que la publication du livre de Regius sous le titre de Fondemens de Physique. Il se crût obligé de le desavoüer publiquement pour les raisons que nous en avons rapportées: & il inséra son desaveu dans l'édition françoise de ses Principes qui parut peu de temps aprés.

IX.

Liaison de M. Desc. avec M. de Hoogland.

Dans le temps que Regius faisoit éclater son schisme contre M. Descartes,

1646 tes, M. de Hooghland Gentilhomme catholique, célébre par sa vertu & par ses charitez, son hôte à Leyde & son correspondant, donna au public des marques de son étroite union avec lui. C'est ce qu'il fit par la publication d'un livre qu'il lui dédia concernant l'existence de Dieu, la spiritualité de l'Ame, & son union avec le corps; outre l'œconomie du corps de l'Animal expliquée méchaniquement.

L'honnêteté qu'eut l'Auteur de reconnoître ce qu'il devoit à M. Descartes lui attira de la part de celui-ci un parallele d'opposition avec Regius qui lui fut fort glorieux. "Mon bon ami M. de Hooghelande (dit-il à la Princesse Elizabeth) a fait tout le contraire de Regius, en ce que Regius n'a rien écrit qui ne soit pris de moi, & qui ne soit avec cela contre moi: au lieu que l'autre n'a rien écrit qui soit proprement de moi, & toutesfois il n'a rien qui ne soit pour moi, en ce qu'il a suivi les mêmes principes.

Mais le Public n'a point crû devoir s'arrêter à une declaration qu'on sçavoit n'avoir été donnée que pour païer plus genereusement l'honneur que

cet-

cet ami lui avoit fait à la tête & dans tout le corps de son livre. On a même été tellement persuadé du contraire à Rome, que sur le rapport qu'en fit deux ou trois ans après le P. Magnan Minime à M. Carcavi, quelques-uns prenoient le nom de Hooghelande pour un masque sous lequel M. Descartes auroit voulu paroître deguisé afin de publier un nouvel ouvrage. 1646.

Dispersion de ses amis de la Haye à la retraite de la Princesse Elizabeth.

L'état des autres amis que M. Descartes entretenoit en Hollande, principalement à la Haye, se trouva un peu dérangé pour lors par la retraite de la Princesse Elizabeth son illustre disciple. Plusieurs de ceux qui avoient eû des relations avec elle, se trouvérent volontairement écartez. Il y en eut peu qui furent admis à la suivre dans ses voiages. Quelques-uns se virent retenus par leur établissement & leurs emplois auprés du Prince & de la Princesse d'Orange. M. de *Becklin* resta auprés des Princesses sœurs de Madame Elizabeth. M. de *Pollot* fut pourvû d'une chaire de Philosophie & de Mathematiques à Breda dans le nouveau collége du Prince d'Orange avec le sieur Jean

Rolk

1646 Pell ci-devant Profeſſeur à Amſterdam. Le ſieur *Samſon Jonſſon* qu'on prenoit à Paris pour le Precepteur de la Princeſſe Elizabeth, mais qui étoit ſeulement Prédicateur de la Reine de Bohéme ſa mére, fut auſſi reçû dans le même collége pour profeſſer la Theologie. Tous ces nouveaux Profeſſeurs qui faiſoient gloire de ſuivre la doctrine de M. Deſcartes, rendirent leur Univerſité, qu'on qualifioit du nom *d'Ecole illuſtre*, Cartéſienne dans ſa naiſſance, à la faveur des Curateurs qui étoient le grand Veneur de Hollande, M. River Aumônier & Théologien du Prince, & M. *Huyghens* ſecond fils de M. de Zuytlichem élevé dans les principes de M. Deſcartes.

Parmi ceux qui demeurerent à la Haye il ne s'en trouva point de plus conſiderables que M. de *Braſſet* gentil-homme François, qui étoit ſon correſpondant, & qui fut depuis Reſident de France auprés des Eſtats Généraux ; & M. le Burggrave *de Dhona* le jeune, gouverneur de la ville d'Orange, qui ne laiſſa pas de continuer dans les exercices de la Philoſophie Cartéſienne avec la Princeſſe abſente.

Outre-

Outre tant de sujets de satisfaction, M. Descartes reçût encore pendant toute cette année divers complimens de la part des Jesuites de France & des Pays-bas. La chose lui fut d'autant plus agréable que ces Péres sembloient devoir être ceux qui se sentiroient les plus interessez dans la publication d'une nouvelle philosophie ; & qui, selon lui, auroient dû le lui pardonner le moins, s'ils y avoient trouvé quelque chose à redire. Il eut même le plaisir de voir revenir de leurs préventions quelques-uns de ceux d'Allemagne & d'Italie, & particulierement le P. *Athanase Kirker*, qui lui demanda son amitié par la médiation du P. Mersenne. Aussi reconnut-il par la lecture de deux ouvrages de Physique, dont le P. *Estienne Noël* Recteur du Collége de Clermont à Paris lui fit présent dans cette année, que *les Peres de la Compagnie de Jesus ne s'attachent pas tant aux anciennes opinions, qu'ils n'en osent proposer aussi de nouvelles.* Le P. Noël étoit si bien de ses amis qu'il se crut obligé l'année suivante de prendre sa défense contre M. Pascal le jeune, avant que celui-ci se fut

1646.

Etat de ses amis parmi les Jesuites & ailleurs.

1646. fust entierement rangé du côté des Cartésiens.

Ce fut vers le même temps qu'il reçût la Philosophie du Pere *Fabri* Jesuite qui professoit les Mathématiques à Lyon. Cette Philosophie étoit en reputation d'être bonne quoi qu'elle fust contraire à la doctrine de M. Descartes. On fit presque le même jugement d'un autre ouvrage de ce Pere qui parut la même année touchant le mouvement local. M. Descartes en recevant ces deux ouvrages, eut avis que le même Auteur songeoit à faire un cours de Philosophie pour l'opposer à la sienne. C'est ce qui lui fit prendre la resolution d'écrire contre ses sentimens, au cas qu'il fust avoüé de sa Compagnie, & qu'il parût que les Jesuites voulussent adopter sa doctrine. Mais l'évenement lui fit connoître que le P. Fabri n'étoit pas alors dans toute l'approbation de sa Compagnie.

Au mois de Septembre de la même année M. Descartes perdit un ami à la mort du P. *Niceron* Minime : mais il en acquit un autre en la personne de M. *le Comte* Contrôlleur général de l'ordi-

l'ordinaire des guerres, qui l'étoit déja de Messieurs Chanut, Clerselier, & Porlier. Il mérita son amitié par des objections qu'il fit sur son livre des Principes, ausquelles l'Abbé Picot & l'Auteur lui-même se firent un plaisir de répondre. 1646.

X. *Il répond à la Reine de Suede & à M. Chanut sur des questions de Morale.*

A PEINE M. Descartes avoit-il fini avec M. le Comte & M. Porlier ses nouveaux amis, qu'il fallut répondre à M. Chanut sur l'une des plus importantes questions de la Morale; & se préparer à satisfaire les desirs de la Reine de Suéde, conformément à la haute opinion que ce Résident avoit donnée de lui à cette Princesse. La derniere lettre qu'il lui avoit écrite de Stockholm concernant les rares qualitez de *Christine*, l'entretien qu'il avoit eu sur le même sujet avec M. de la Thuillerie au retour de son Ambassade de Suéde, & l'exemple de son illustre disciple la Princesse Elizabeth, ne lui permettoient pas de douter de la possibilité de toutes les merveilles que la renommée publioit de cette grande Reine qui n'avoit encore alors que 19 ans.

Le gouſt que M. Chanut lui avoit déja

1646. déja inſpiré pour ſa philoſophie lui fit demander ſon ſentiment ſur une queſtion de Morale qui s'étoit agitée entre elle & ce Reſident au mois de Novembre 1646. La queſtion étoit de ſçavoir quand on uſe mal de l'amour ou de la haine, lequel de ces deux déréglemens ou mauvais uſages eſt le pire. M. Chanut priant M. Deſcartes de la part de la Reine de lui envoier ſon ſentiment ſur cette queſtion, s'étoit contenté de lui mander qu'elle & lui avoient été d'opinion contraire, ſans lui dire quelle avoit été celle de la Princeſſe ou la ſienne.

1647. M. Deſcartes pour donner à la Reine la ſatisfaction qu'elle demandoit, fit ſur le champ, c'eſt à dire au commencement de l'an 1647, une belle diſſertation ſur *l'Amour* que nous avons au premier volume de ſes lettres. Il y examina trois choſes avec ſa méthode ordinaire; 1 ce que c'eſt que l'Amour; 2 ſi la ſeule lumiere naturelle nous enſeigne à aimer Dieu; 3 lequel des deux déréglemens eſt le pire, de l'Amour ou de la Haine. La lecture de cette piéce qui fut envoiée en Suéde au mois de

de Février fit juger à la Reine que tout ce que M. Chanut lui avoit dit de M. Descartes, étoit encore au dessous de la verité. Elle en parut si contente qu'elle ne pouvoit ensuite se lasser de donner des loüanges à l'Auteur, & de s'enquerir des particularitez de sa personne & de sa vie. *M. Descartes* (dit-elle à M. Chanut) *autant que je le puis voir par cet écrit, & par la peinture que vous m'en faites, est le plus heureux de tous les hommes ; & sa condition me semble digne d'envie. Vous me ferez plaisir de l'assurer de la grande estime que je fais de lui.* 1647.

Elle donna son consentement à tout ce que contenoit l'écrit, hors un mot, qui faisoit voir en passant que M. Descartes n'étoit pas de l'opinion de ceux qui veulent que *le Monde soit fini*. Elle témoigna douter qu'on pût admettre l'hypothése du Monde infini sans blesser la religion chrétienne. M. Chanut fut chargé de lui en écrire pour lui demander l'éclaircissement de la difficulté, à laquelle il répondit qu'il ne tenoit pas le monde *infini* mais *indefini*, c'est à dire qu'il n'avoit pas de raisons pour

1647. pour prouver qu'il ſoit fini. Il ſatisfit en même tems M. Chanut, qui avoit ajoûté du ſien une autre queſtion touchant la véritable régle que nous devons ſuivre dans le partage de nos inclinations concernant l'amitié dans l'échange des offices mutuels de la bienveillance, & dans la diſtinction de l'eſtime d'avec l'affection.

XI. *Affaires que Revius & Triglandius lui ſuſcitérent à Leyde.*

LE PLAISIR que M. Deſcartes goûtoit dans la communication qu'il avoit avec la Reine de Suede & M. Chanut ſur la Philoſophie morale fut troublé au commencement de cette année par quelques Théologiens de Leyde qui tâchérent de lui faire des affaires dans leur Univerſité. *Révius* Principal du collége des Theologiens ſubornè (comme on l'a crû) par les artifices ſecrets de Voetius qui ne ſouffroit qu'avec peine que le Carteſianiſme qu'il avoit tâché de détruire à Utrecht prît racine à Leyde, s'étoit aviſé de faire ſoûtenir aux mois de Janvier & de Février quatre théſes différentes contre M. Deſcartes.

L'intention de Révius étoit de pervertir le ſens des Meditations Metaphyſiques

physiques de nôtre Philosophe. En quoi il fut secondé par le ministre *Triglandius* premier Professeur en Théologie dans l'Université. Leur dessein étoit de le faire condamner par leurs classes & leurs consistoires comme un Blasphemateur, un Impie, & un Pelagien. M. Descartes aiant appris que ces nouveaux calomniateurs n'attaquoient aucune de ses vraies opinions, mais seulement qu'ils lui en attribuoient de fausses, qui avoient toûjours été fort éloignées de sa pensée : écrivit aux Curateurs de leur Université pour en demander justice. Les Curateurs aiant cité le Recteur & les Professeurs pour sçavoir dequoi il s'agissoit, donnérent à la hâte un decret le 20 de Mai pour leur défendre de faire doresnavant aucune mention de M. Descartes & de ses opinions dans leurs leçons. Aprés quoi ils récrivirent à M. Descartes pour lui marquer « qu'aiant satisfait selon leur « pouvoir à ce qu'il avoit desiré d'eux, « ils esperoient que de son côté il cor- « respondroit aussi à leurs desirs. Qu'à « cet effet ils le prioient de s'abstenir d'a- « giter davantage la question qu'il disoit « avoir 1647.

1647 avoir été attaquée & combatuë par les Professeurs de leur Université, pour prévenir les inconveniens qui en pourroient arriver de part & d'autre.

M. Descartes fut assez mal satisfait de cette conduite, & il n'y trouva de loüable que l'honnêteté des termes. Il leur écrivit pour leur marquer l'étonnement où il étoit de n'avoir pû comprendre leur pensée, ou de ne leur avoir pû expliquer la sienne d'une maniére assez claire pour leur faire entendre ce qu'il desiroit d'eux. Ces Messieurs s'étoient trompez de croire qu'il s'agît d'aucune question qui eût été attaquée par les deux Theologiens Révius & Triglandius. Il ne s'agissoit que de la réparation d'une calomnie dont les suites étoient à craindre à cause du rang & du crédit des calomniateurs.

M. Descartes voiant la mollesse des Curateurs qui appréhendoient de faire une tache à l'honneur de leur Université, & sçachant d'ailleurs que la cabale de Révius & de Triglandius, qui avoient déja gagné la plûpart des Ministres, des Théologiens, & des Professeurs, alloit le faire condamner comme Pelagien dans

dans leurs consistoires ou leurs synodes, 1647.
prit le parti d'emploier l'autorité du Prince d'Orange comme il avoit fait pour l'affaire d'Utrecht.

Il écrivit donc à M. Servien Plenipotentiaire pour la Paix de Munster, qui faisoit la fonction d'Ambassadeur à la Haye pour un temps. L'effet de sa lettre fut qu'on fit taire les Théologiens, & qu'on ôta la connoissance de cette affaire à la Faculté de Theologie. Mais on prit garde de ne rien faire qui pût chagriner ou décourager les Ministres & les Professeurs dans leurs fonctions & dans le zele qu'ils témoignoient pour le service de leur religion.

Les Théologiens affligez neanmoins de voir M. Descartes & ses écrits arrachez de leurs mains, déchargérent leur mauvaise humeur sur ceux de leurs collégues qu'ils sçavoient être sectateurs de sa Philosophie. La tempéte tomba particulierement sur les Professeurs Heereboord & du Ban, & sur le Ministre Heydanus qu'ils accusérent de favoriser la Religion Catholique à cause qu'il préchoit à la Cartésienne. Mais ils n'oserent toucher ni à Golius ni aux

1647 deux Schooten, ni au jeune docteur de Raei qui professoit la Medecine en particulier.

XII. *Second voiage en France.*

Ces nouveaux troubles ne furent point capables de rompre le voiage de France dont M. Descartes avoit formé le dessein dés leur commencement. Il partit de la Haye le 7 de Juin : & arriva à Paris dans la resolution de passer en Bretagne dés le commencement de Juillet, pour régler les affaires qui servoient de prétexte à son voiage. Mais l'édition françoise de ses Principes qui s'achevoit entre les mains de l'Abbé Picot leur traducteur lui donna occasion de differer quelques jours, tant pour y faire une préface que pour voir entiérement débarrassé de cette occupation un homme qui devoit être de sa compagnie dans son voiage. Il ne vid pendant cet intervalle que le P. Mersenne, M. Mydorge qu'il ne devoit plus revoir de sa vie, & M. Clerselier, qui aprés une longue maladie avoit procuré depuis quelques mois la publication des Meditations en François de la traduction de M. le Duc de Luines & de la sienne.

Aprés avoir reglé ses affaires en Bretagne

tagne & en Poitou, il revint par la Touraine où M. de Crenan Gentilhomme de ses amis le retint pendant quelque temps. A son retour il trouva bien du desordre dans ses amitiez, le Pere Mersenne malade, & Monsieur Mydorge mort depuis huit ou quinze jours. 1647

Pension du Roi.

Mais il avoit d'autres amis à la Cour qui songeoient à lui, sans qu'il s'avisât de songer à eux, & qui travaillérent auprés du Cardinal Ministre, pour lui obtenir une pension du Roy. Elle lui fut accordée en consideration *de ses grands merites, & de l'utilité que sa philosophie & les recherches de ses longues études procuroient au genre humain : comme aussi pour l'aider à continuer ses belles experiences qui requeroient de la dépense*, &c. Il fut surpris de voir l'expedition des lettres patentes portant le don d'une pension de 3000 liv. scellées le 6 de Septembre avant que d'avoir oüi parler des démarches que ses amis avoient faites pour cela : & il trouva dans le Maréchal de la Meilleraye qui gouvernoit alors les Finances, & qui l'honoroit de son amitié en particulier

1647 une personne exacte & affectionnée à la lui faire paier.

Dés le lendemain il songeoit à son retour en Hollande lors qu'il fut rencontré aux Minimes de la place Royale par M. Pascal le jeune qui cherchoit à le voir depuis qu'il avoit sçeu qu'il étoit en France. M. Descartes eut du plaisir à l'entendre sur les experiences du Vuide qu'il avoit faites à Roüen auprés de son Pere depuis plus de quinze mois. Il trouva que toutes ces experiences étoient assez conformes aux principes de sa philosophie, quoique M. Pascal y fût encore alors opposé par l'engagement & l'uniformité d'opinions où il étoit avec M. de Roberval & les autres qui soûtenoient le Vuide. Mais pour le recompenser de sa conversation, il lui donna avis de faire d'autres experiences sur la masse de l'air, à la pesanteur duquel il rapportoit ce que les Philosophes du commun avoient attribué vainement à l'horreur du vuide. Il l'assura du succés de ces experiences, quoiqu'il ne les eût point faites, parce qu'il en parloit conformément à ses principes. M. Pascal qui n'étoit pas encore

Entretien avec M. Pascal.

persuadé

persuadé de la solidité de ces principes, & qui lui promit desfors quelques objections contre sa matiére subtile, n'auroit peut être pas eu grand égard à son avis, s'il n'eût été averti vers le même temps d'une pensée toute semblable qu'avoit euë Torricelli Mathématicien de Florence. Les experiences qu'il fit sur ces avis, & qu'il fit faire sur le Puy de Domme par son beaufrére M. Perrier en 1648. se trouvérent fort heureuses, mais il semble qu'il aima mieux en sçavoir gré à Torricelli qu'à Monsieur Descartes. 1647

Retour en Hollãde.

Celui-ci partit incontinent aprés avoir reçû les Lettres patentes de sa pension. Il arriva en Hollande sur la fin de Septembre avec l'Abbé Picot qui lui tint compagnie dans son aimable solitude d'Egmond jusqu'au milieu du mois de Janvier de l'année suivante. Ils passérent les trois derniers mois de l'année à joüir l'un de l'autre, & à cultiver sa Philosophie dans une tranquillité profonde, s'occupant principalement aux diverses experiences du vuide qu'ils trouvoient de plus en plus conformes à ses principes, & profitant de la dou-

1647 ceur de l'hiver qui fut extraordinaire cette année.

Il envoie son sentiment du souverain Bien & son Traité des Passions à la Reine de Suede.

Ces occupations furent interrompuës par une lettre du 9 de Novembre que M. Descartes reçût de M. Chanut, qui le prioit de la part de la Reine de Suéde de lui expliquer son sentiment touchant le *souverain Bien*. Il s'en acquitta comme il put sans raisonner sur les lumiéres de la Foy, parce que la Reine avoit marqué qu'elle ne consideroit le souverain Bien qu'au sens des Philosophes anciens. Il accompagna son écrit des lettres qu'il avoit addressées autrefois à la Princesse Elizabeth sur le même sujet avec son traité manuscrit des Passions. La Reine en fut si contente qu'elle voulut lui écrire de sa main pour l'en remercier, & quelle songea dessors à l'attirer auprés d'elle.

XIII. *Ecrits de Revius & de Regius, &c.*

Sur la fin de l'année l'on vid paroître en Hollande deux écrits latins, auxquels il sembloit que M. Descartes ne devoit point se montrer indifferent. Il crud neanmoins devoir mépriser le premier qui étoit directement contre lui intitulé, *Consideration sur la Methode de la Philosophie Cartésienne*, parce qu'il

qu'il avoit son ennemi Révius pour auteur, & qu'il étoit rempli de *cavillations inutiles*, & de calomnies grossiéres. 1647

L'autre le toucha davantage quoiqu'il ne s'adressât à lui qu'indirectement. Il avoit pour auteur son ancien disciple Régius, & pour titre *Explication de l'Esprit humain, ou de l'Ame raisonnable.* M. Descartes y remarqua plusieurs opinions qu'il jugeoit fausses & pernicieuses. Et parce qu'on étoit encore assez communément persuadé que Regius étoit toûjours dans les sentimens qu'il lui avoit inspirez autrefois, il se crut obligé de découvrir les erreurs de cet Ecrit, de peur qu'elles ne lui fussent imputées par ceux qui n'aiant pas lû ses ouvrages, & sur tout ses Meditations tomberoient par hazard sur la lecture de cet Ecrit. La refutation qu'il en fit en latin sous le titre de *Remarques sur un certain placart*, &c. fut imprimée sans sa participation. Regius y répondit, sans que M. Descartes se soucíât de sa réponse, qui fut refutée aprés sa mort par Tobie d'André.

Il ne fit pas plus de cas de deux au-

1648 tres libelles qui parurent contre lui dans le même temps : & son mépris fut suivi de celui du Public qui les laissa périr.

Troisiéme voiage en France peu heureux.

A peine l'hiver étoit-il passé qu'il reçût une espéce d'ordre de la Cour, & *comme de la part du Roy* de revenir en France sous des offres avantageuses. Elles consistoient dans l'agrément d'une nouvelle pension & d'un emploi considerable, qui devoit lui procurer plus d'honneur que d'occupation, afin de lui laisser le loisir de continuer ses études. Il avoit une répugnance extraordinaire pour ce voiage dont le succés lui paroissoit suspect par le pressentiment qu'il avoit des affaires du Roiaume. Mais aiant reçû dez la fin de Mars le brévet de sa nouvelle pension qu'un officier de la Cour qui étoit de ses amis lui avoit envoié par M. de Martigny ; il ne fut plus en état de reculer.

Il partit donc au mois de Mai : mais à peine fut-il arrivé à Paris que l'état des affaires publiques lui fit ouvrir les yeux sur l'incertitude des choses humaines, & sur la facilité qu'il avoit euë à se laisser vaincre. Les troubles inopinément survenus, firent qu'au lieu des

effets

effets qu'on lui avoit promis, il trouva qu'on avoit fait paier par un de ses proches les lettres qu'on lui avoit envoiées, & qu'il lui en devoit l'argent. De sorte qu'il sembloit n'être venu à Paris que pour acheter un parchemin le plus cher & le plus inutile qu'il eût jamais eu entre les mains. Ce qui le dégouta le plus, c'est qu'aucun de ceux qui l'avoient fait venir à la Cour ne témoigna vouloir connoître autre chose de lui que son visage, comme s'il eût été quelque Elephant ou quelque Panthére. 1648

Une aventure si inesperée lui apprit à ne plus entreprendre de voiages sur des promesses, fussent-elles écrites en parchemin : & il seroit parti sur le champ sans dire mot pour retourner en Hollande, & pour ne pas augmenter par sa présence la confusion de ceux qui l'avoient fait venir. Mais ses amis aprés lui avoir laissé faire ses adieux à la Cour le retinrent à Paris pendant prés de trois mois, & ils n'oublièrent rien pour lui rendre ce temps fort court & fort agréable.

Sa réconciliation avec Gassendi.

Ce fut pendant cet intervalle que Monsieur l'Abbé d'Estrées depuis Evêque

1648 que Duc de Laon, & maintenant Cardinal, voulut faire sa réconciliation avec M. Gassendi. Ce qui se passa en présence de plusieurs personnes de merite & de consideration au grand contentement des deux Philosophes, & de tous leurs amis communs.

XIV. *Chicanes de Roberval.*

Ce fut le jour de cette fameuse réconciliation que M. de Roberval entreprit pour la premiére fois de démontrer l'impossibilité du mouvement sans admettre le vuide. M. Descartes à qui s'addressoient personnellement les prétentions de ce Mathématicien, ne fit point de difficulté de répondre d'abord à toutes ses objections. Mais il le fit avec tous les égards qui étoient dûs à la présence de M. l'Abbé d'Estrées & de sa compagnie, sans changer la face d'une conversation honnête & paisible.

L'humeur de M. de Roberval, qui avoit par tout besoin de l'indulgence de ceux à qui il avoit affaire, ne s'accommodoit pas assez du flegme qui accompagnoit ordinairement les discours de M. Descartes. Aussi ne fut-il pas long-tems sans s'échauffer : & il lui fit sentir en toutes rencontres pendant le reste de

son

son sejour à Paris les effets de ce feu que nulle consideration ne fut capable d'éteindre ou de rallentir. 1648

Les persecutions de cet homme qui affectoit de ne s'absenter d'aucune assemblée où il sçavoit qu'il devoit se trouver, & de le chicaner sur sa taciturnité ne contribuerent guéres moins que les troubles publics à le dégouter de la ville. Il prit occasion des barricades pour en sortir dés le lendemain à travers de toute la confusion. Il arriva en Hollande dés le 4 jour de Septembre : & aprés quelque sejour qu'il fit à Leyde chez M. de Hooghelande & à Amsterdam, il alla se renfermer le 9 du même mois dans son Egmond, comme dans un port assuré contre les tempêtes dont il avoit déja vû les préludes dans son voiage. *Retour de M. Desc. en Hollande.*

XV.

A peine goûtoit-il les premiers fruits de son repos qu'il reçût les nouvelles de la mort du P. Mersenne qu'il avoit laissé fort malade à son depart de Paris. C'étoit l'ancien de ses amis & de ses sectateurs, & il lui étoit toûjours demeuré attaché avec une constance & une fidelité mise à toute épreuve. *Mort du P. Mersenne.*

1648 Rien ne put lui être plus sensible que la perte d'un tel ami : mais pour montrer que l'affliction ne lui avoit pas ôté le jugement, il pria quelques mois aprés l'Abbé Picot de sçavoir ce qu'étoient devenues toutes les lettres qu'il avoit écrites à ce Pere depuis prés de 19 ans, parce qu'il étoit assuré qu'elles avoient été toutes fort soigneusement conservées. Il lui donna en même temps commission de les retirer d'entre les mains des Minimes pour des raisons tres-importantes. Mais sa prévoiance pour avoir été un peu trop tardive devint inutile par la negligence de ces Religieux qui en avoient laissé perir un grand nombre, & par la diligence artificieuse de M. de Roberval qui s'étoit deja rendu le Maître d'une partie de ces lettres.

La Reine de Suéde devient Cartesienne.

Cependant la Reine de Suéde debarrassée des negociations de la Paix de l'Europe concluë à Munster le 24 d'Octobre se mit à l'étude du petit traité des Passions de M. Descartes : & les impressions qu'elle en reçût la firent resoudre de passer à celle de toute sa Philosophie. Elle ordonna en même temps

à

à *Freinshemius* ſon Bibliothecaire d'étudier ſes Principes afin de lui préparer les voies pour l'intelligence de cette Philoſophie : & le Reſident de France M. Chanut eut commiſſion de l'aſſiſter dans ce travail. 1648

Morus Cartesien puis adverſaire de Deſc.

M. Deſcartes étoit alors occupé à ſatisfaire les premieres ardeurs d'un nouveau diſciple que ſa Philoſophie lui avoit fait en Angleterre. C'étoit Henry *Morus* dont la paſſion & le culte pour nôtre Philoſophe alloit preſque juſqu'à l'idolatrie. M. Deſcartes ſans faire attention à ſes éloges ne s'appliquoit qu'à l'inſtruire & à lui lever ſes difficultez à meſure qu'il les lui faiſoit connoître. Ce commerce dura juſqu'à la mort de M. Deſcartes ; aprés laquelle cette ardeur de Morus pour le Carteſianiſme parut ſe rallentir par la diverſion que d'autres occupations y apporterent : juſqu'à ce qu'une ſimple lettre de M. Clerſelier le fit revivre en 1655, & lui fit donner de nouvelles preuves de ſon attachement pour ſa doctrine. Qui croiroit que ce Morus ſept ou huit ans aprés s'aviſa d'attaquer les Meditations de M. Deſcartes pour tâcher de les détruire ; & de declamer

1649 clamer contre sa Physique dans le dessein de la faire passer pour libertine ?

XVI *Attaches de M. Desc. pour la Princesse Elisabeth.*

L'ANNE'E 1649 fournit à la Princesse Elizabeth divers sujets considerables de mettre sa philosophie morale en œuvre ; & à M. Descartes son cher maître de la consoler sur les accidens de cette vie, & sur la bizarrerie des catastrophes de ce monde. Ces sujets furent la maladie de la Princesse ; le parricide commis par les Anglois en la personne de leur Roy qui étoit son oncle maternel ; la fierté ou l'indifference qu'elle crud que la Reine de Suéde avoit pour elle ; le peu de satisfaction que l'Electeur Palatin son frere avoit reçû à la paix de Munster.

La Princesse qui étoit alors à la cour de Berlin l'avoit souvent entretenu de la satisfaction qu'elle auroit de le posseder au Palatinat où elle faisoit son compte de se retirer aprés le rétablissement de son frere : & il l'avoit assurée de son côté du plaisir qu'il auroit d'aller vivre auprés d'elle dans un pays qu'il avoit connu dés l'an 1619, & qu'il estimoit l'un des plus beaux & des plus commodes de l'Europe. Il n'avoit plus

alors

alors aucune attache à la demeure de quelque lieu que ce fût. Quoiqu'il parût être dans le sein du repos au fonds de la Nord-Hollande, & qu'il rêvât dans sa solitude d'Egmond aussi paisiblement & avec autant de douceur qu'il eût jamais fait, il souhaitoit avec ardeur que les orages de la France s'appaisassent promtement pour pouvoir s'y établir. Mais la continuation des troubles de sa patrie, jointe à l'apprehension de se mettre jamais en voiage, sembloit le faire resoudre à passer le reste de sa vie en Hollande, c'est-à-dire dans un lieu qui n'avoit plus les mêmes charmes qu'autrefois pour le retenir, & qui ne lui paroissoit commode que parce qu'il n'en connoissoit point d'autre où il pût estre mieux. 1649

Ses incertitudes sur le lieu de sa demeure.

Lors qu'il raisonnoit de la sorte, il ignoroit encore le sort que la Providence lui destinoit. Mais peu de jours aprés elle lui fit conjecturer qu'elle disposoit de lui autrement qu'il ne se l'étoit proposé. Dés le mois de Mars il reçût des lettres de M. Chanut, par lesquelles on lui marquoit le desir que la Reine de Suéde avoit de le voir à Stockholm, & d'appren-

La Reine de Suéde veut l'attirer à Stockholm

1649 d'aprendre sa philosophie de sa bouche. Comme il songeoit aux termes de s'excuser sur ce voiage, il reçût de secondes puis de troisiémes lettres extrêmement pressantes de la part de la Reine. De sorte que malgré toutes ses apprehensions & les difficultez qu'il trouvoit dans un voiage qu'il estimoit dangereux à sa santé, il manda à M. Chanut la disposition où il étoit d'obeïr à la Reine vers le milieu de l'été, pourvû qu'elle lui permit de revenir à Egmond trois mois aprés, ou vers la fin de l'hiver suivant au plus-tard.

La Reine présumant de sa bonne volonté, avant même que M. Chanut eût reçû sa derniére réponse donna ordre à l'Amiral Flemming de l'aller prendre à Amsterdam, & de l'amener avant la fin du mois d'Avril. L'Amiral alla jusqu'à Egmond, mais sous le nom d'un simple officier de la flote Suédoise pour lui offrir ses services, & lui montra les ordres de la Reine, ajoûtant qu'il prendroit sa commodité, & qu'il feroit attendre le vaisseau autant qu'il le jugeroit à propos.

M. Descartes fut surpris de cette visite, &

& s'excusa le plus civilement qu'il lui fut possible sur ce qu'aiant récrit au Resident de France, il en attendoit une réponse qui lui expliqueroit précisement les dernieres volontez de la Reine, & détermineroit ses resolutions sur son voiage. L'officier étant retourné à Amsterdam sans s'être fait connoître, M. Descartes receut de M. Chanut des lettres qui avoient été égarées pendant prés de quinze jours, & qui lui marquoient que la Reine avoit donné tous les ordres necessaires à M. l'Amiral Flemming pour le transporter en Suede. 1649

Il reconnut à cette lecture la bevûë que le retardement de ces lettres lui avoit fait faire, prenant pour un simple officier l'un des Amiraux du Roiaume, qui lui avoit fait l'honneur de le visiter, & de lui apporter lui même les ordres de la Reine. Craignant que le refus qu'il avoit fait de ses services ne fust interpreté au préjudice de ses bonnes intentions, il fit incessamment préparer son petit équipage pour ne plus se trouver surpris, lors qu'il recevroit ordre de partir, au cas qu'il ne pût obtenir les trois mois de délai qu'il avoit demandez.

Peu

1649. Peu de jours aprés M. Chanut partit d'auprés de la Reine de Suéde pour venir rendre compte de sa residence à la Cour de France. Il arriva au mois d'Avril en Hollande où il fut prévenu du brévet du Roy qui le faisoit son Ambassadeur ordinaire auprés de la même Reine. Il alla chercher son ami dans son hermitage d'Egmond, & acheva de lever le reste des difficultez qu'il trouvoit à son voiage. Il le quitta pour Paris dansla resolution de le reprendre à son retour: & de le mener lui-même à la Reine de Suéde, au cas qu'il ne pût obtenir du Roi son maître la dispense de sa nouvelle dignité, & la permission de faire revenir sa famille en France.

XVII. *Edition Latine de sa Géometrie.*

Vers le mois de Mai l'on vid paroitre pour la premiere fois la Géometrie de M. Descartes en latin de la traduction de Schooten ancien Professeur de l'Université de Leyde en Mathématiques. Il y joignit des commentaires de sa façon, avec les excellentes notes de M. de Beaune dont nous avons deja parlé, & qui mourut quelques mois aprés cette édition.

Schooten à l'exemple de tous les autres

tres Traducteurs de M. Descartes, l'ayoit prié de revoir sa version, & de la rendre parfaitement conforme à ses pensées originales, comme il avoit fait les autres. Mais il aima mieux la laisser passer que de la corriger à demi : & pour montrer qu'il ne prenoit aucune part à cet ouvrage, il voulut l'appeller *la Geometrie de M. Schooten*, sans même s'en attribuer le fonds. Cette indifference ne fut point approuvée de ceux qui auroient souhaité qu'elle eût l'avantage des autres traductions : & M. Carcavi s'en plaignit à lui comme au nom de quelques sçavans de Paris. 1649

M. Carcavi correspondant de M. Desc.

Cet homme faisoit en cette rencontre la fonction du feu P. Mersenne, à la place duquel il s'étoit fait subroger par M. Descartes pour la correspondance qui concernoit les nouvelles de literature & de science, & les livres nouveaux. Il commença par lui mander le succés de l'experience sur la pesanteur de l'air faite au Puy de Domme prés de Clermont en Auvergne par M. Perrier & M. Pascal. Il lui envoia en même temps deux petits livres venus de Rome touchant la Physique suivant les nouvaux

nouveaux ſentimens. Dans l'un des deux il étoit parlé des principes de M. Deſcartes avec eſtime : mais on jugea à Paris que l'auteur ne les avoit pas bien entendus. Il lui manda auſſi par la même voie, qu'il y avoit à Rome un Minime François nommé le P. *Magnan* plus intelligent & plus profond que le P. Merſenne, qui lui faiſoit eſperer quelques objections contre ſes Principes.

Se laiſſe gouverner par M. de Roberval.

M. Carcavi qui étoit étroitement uni avec M. de Roberval ne manqua pas de lui envoier auſſi diverſes objections de ce Geomètre, & de tâcher même de le bien remettre dans ſon eſprit, où il prétendoit qu'il n'étoit mal que par l'indiſcretion du P. Merſenne. M. Deſcartes ſe crut obligé de juſtifier la memoire de ce Pere : mais il ne laiſſa pas de ſçavoir gré à M. Carcavi de l'amour qu'il témoignoit pour la paix & l'union des eſprits, & il voulut bien en ſa conſideration répondre aux objections de M. de Roberval, *comme ſi elles lui euſſent été propoſées avec ſincerité par une perſonne bien intentionnée.*

M. de Roberval dont le plaiſir étoit de toûjours objecter & non de recevoir

de

des solutions, dissimulant les réponses que M. Descartes avoit données à ses difficultez, voulut se servir du nom de M. Carcavi pour les lui objecter de nouveau. Cette fiction ne plut point à M. Descartes, qui n'eut aucune peine à reconnoître l'esprit de M. de Roberval sous la main de M. Carcavi. C'est pourquoi au lieu de récrire à celui-ci, il s'addressa à M. Clerselier étant deja en Suéde, & le pria de marquer à M. Carcavi qu'il étoit son tres-humble serviteur, & qu'il ne manqueroit pas de lui faire réponse lors qu'il lui écrivoit ses propres pensées. 1649.

XVIII. *Inquietudes sur son voiage de Suéde.*

LA SAISON de l'été s'avançoit, & M. Descartes attendoit le retour de M. Chanut Ambassadeur de France en Suéde pour faire le voiage en sa compagnie. Mais aiant appris d'une part qu'il ne pouvoit partir de Paris avant le mois de Novembre, & de l'autre que la Reine de Suéde l'attendoit incessamment, il voulut prévenir les premieres rigueurs de l'hiver. Il fut seulement en peine de sçavoir auparavant si les envieux que sa Philosophie lui avoit procurez n'auroient point pris le devant à

1649 la cour de Suéde pour tâcher de lui rendre de mauvais offices, & de préoccuper l'esprit de la Reine. Il n'ignoroit pas l'averſion que la Nobleſſe Suédoiſe, & la pluſpart des Officiers de cette cour témoignoient pour toutes ſortes de ſciences. Il ſçavoit auſſi que la paſſion de la Reine pour les Sçavans commençoit à devenir l'objet de la raillerie & de la médiſance des Etrangers. On publioit déja qu'elle vouloit ramaſſer tous les Pédans de l'Europe à Stockholm; & que bientôt le gouvernement du roiaume ſeroit entre les mains des Grammairiens. Il craignoit de ſe voir confondre avec ces ſortes de gens dans une cour où les Naturels du pays ſe ſoucioient peu de diſtinguer les Etrangers. Et la vuë de la Réligion catholique ſervoit encore à augmenter ſes ſcrupules. Il fallut que Freinshemius à qui il en écrivit ſecretement les diſſipât, & le preſſât de nouveau de la part de la Reine.

Quoiqu'il commençât par fixer ſon retour préciſément au printemps de l'année ſuivante, il ſe trouva dans un je ne ſçai quel preſſentiment de ſa deſtinée qui le porta à regler toutes ſes affaires, comme

comme s'il eût été question de faire le voiage de l'autre monde. 1649

Il quitta sa chére solitude le premier jour de Septembre, & aprés avoir laissé son petit traité des Passions entre les mains d'Elzevier pour être imprimé pendant l'automne, il s'embarqua au port d'Amsterdam, n'aiant pour tout domestique que *Schluter* Allemand serviteur fidele & affectionné que l'Abbé Picot lui avoit preté pour son voiage.

Il arriva heureusement à Stockholm au commencement d'Octobre, & alla descendre chez Madame Chanut sœur de son ami M. Clerselier, où elle lui presenta des lettres de l'Ambassadeur son mari qui l'attendoient avec un appartement tout preparé, qu'il ne lui fut pas libre de refuser. Il s'y trouva comblé de tous les avantages que le séjour de son aimable Egmond & celui de la ville de Paris joints ensemble auroient pû dificilement lui procurer à la fois.

Sa reception en Suéde, ses conventions avec la Reine, sa faveur auprés d'elle.

Le lendemain il alla saluër la Reine qui le reçût avec une distinction qui fut remarquée de toute la Cour, & qui contribua peut-être à augmenter encore

1649 re la jalousie de quelques Sçavans, à qui sa venuë sembloit avoir été redoutable. A la seconde visite qu'il rendit à la Reine, elle lui découvrit le dessein qu'elle avoit de le retenir en Suéde par un bon établissement. Mais comme il s'étoit préparé dés la Hollande contre toutes sollicitations, il ne répondit à celle-là que par compliment.

Elle prit ensuite des mesures avec lui pour apprendre sa philosophie de sa bouche: & jugeant qu'elle auroit besoin de tout son esprit & de toute son application pour y réüssir, elle choisit la prémiére heure d'aprés son lever pour cette étude comme le tems le plus tranquille & le plus libre de la journée, où elle avoit le sens plus rassis & le cerveau plus dégagé des embarras des affaires. M. Descartes reçut avec respect la commission qu'elle lui donna de se trouver dans le cabinet de sa bibliothéque tous les matins à cinq heures, sans alleguer le dérangement qu'elle devoit causer dans sa maniére de vivre, ni le danger auquel elle exposeroit sa santé dans ce nouveau changement de demeure, & dans une saison qui étoit encore *plus* rigou-

rigoureuse en Suéde, que par tout où il avoit vécu jusqu'alors. 1649

La Reine en recompense lui accorda la grace qu'il lui avoit fait demander par Freinshemius, & qui consistoit à le dispenser de tout le cérémonial de la cour, & à le délivrer de tous les assujettissemens, ou pour parler comme les Philosophes, de toutes les misères des Courtisans. Mais avant que de commencer leurs exercices du matin, elle voulut qu'il prît un mois ou six semaines pour se reconnoître, se familiariser avec le genie du pays, & faire prendre racine à ses nouvelles habitudes, par lesquelles elle esperoit lui faire goûter son nouveau sejour, & le retenir auprés d'elle pour le reste de sa vie. Mais aiant reconnu de bonne heure la capacité de son esprit qui s'étendoit encore à d'autres choses que la Philosophie, elle ne tarda point à le mettre de son conseil secret : & la confiance qu'elle eut en lui la porta à regler sa conduite particuliére, & même divers points concernant le gouvernement de ses Etats sur ses avis. Il profita de cette nouvelle faveur, non seulement pour servir le

1649 Comte de Bregy & quelques autres personnes de merite auprés d'elle, mais sur tout pour détruire dans son esprit les raisons d'éloignement & de froideur qu'elle sembloit avoir pour la maison Palatine, & celles de la jalousie secrete qu'elle avoit déja conçûë pour l'esprit, la doctrine, & le merite de la Princesse Elizabeth en particulier.

XIX. *Jalousie des Grãmairiens de la Reine.*

Ce credit joint à quelques applaudissemens qu'il reçût à la cour pour quelques vers François que la Reine lui avoit demandez sur la paix de Munster allarma les Grammairiens & autres *Sçavantasses* du Palais, malgré la précaution avec laquelle il tâchoit de prévenir leur jalousie. Ils étudiérent soigneusement les occasions de lui nuire, & de rallentir l'ardeur que la Reine faisoit paroître pour sa Philosophie. Ils firent sonner fort haut le prétendu mépris des Langues & des Humanitez qu'ils lui imputoient. Desesperant ensuite de le ruiner dans l'esprit de la Reine avec toute la passion qu'elle témoignoit pour leurs connoissances, ils crurent ne pouvoir mieux se vanger de lui qu'en le faisant passer pour un de leurs semblables dans l'esprit

l'esprit des Seigneurs de la cour, & sur tout des Ministres. Ils tâcherent de leur persuader combien il étoit étrange que ce nouveau venu eût tout *l'honneur de la confiance de la Reine*; & combien il étoit dangereux qu'il eût part à d'autres affaires que celles qui regardoient la philosophie & les sciences. Mais on ne fut pas long-temps à la Cour sans distinguer M. Descartes d'avec les Sçavans de profession, qui y rendoient les sciences odieuses à la Noblesse du lieu. 1649.

Traité des Passions.

Cependant il apprit d'Elzevier que l'édition de son Traité des *Passions de l'Ame* étoit achevé. Il le presenta à la Reine sans avoir crû devoir le lui dédier, parce qu'il avoit été composé premiérement pour son illustre disciple la Princesse Elizabeth qu'il n'avoit garde d'oublier. Pour rendre cet ouvrage intelligible à toutes sortes de personnes, il l'avoit augmenté d'un tiers sur les avis de M. Clerselier. Il le divisa en trois parties, dans la premiere desquelles il est traité des Passions en general, & par occasion de la nature de l'Ame, &c. dans la 2e des six passions primitives; & dans la 3e de toutes les autres.

1649 La vûë de cet ouvrage fit juger à la Reine que M. Descartes avoit beaucoup d'autres traitez parmi ses papiers qui n'avoient pas encore vû le jour. Et dans le desir de lui faire faire un corps accompli de toute sa Philosophie qu'elle goûtoit de plus en plus, elle voulut l'engager à réduire en ordre le reste des écrits qu'il n'avoit pas encore publiez, afin de le porter ensuite à y mettre la derniére main.

M. Descartes pour obeïr à la Reine se mit à remuër le coffre de ses papiers qu'il avoit entassez pesle mesle à son départ de la Hollande. Il ne s'y trouva rien d'achevé. Tout étoit en morceaux, dont on a depuis érigé en traitez ceux à qui on a fait voir le jour. Entre les plus considerables de ces fragmens étoient.

Ses autres posthumes.

Celui de l'*Homme*, que M. Clerselier a fait imprimer depuis, & où l'Auteur a fait voir toutes les fonctions qui appartiennent au corps seul, sans toucher à celles qui appartiennent à l'ame.

Celui de la *Formation du Fœtus*, dont le titre marque assez la matiére, & qui

a été publié conjointement avec celui 1649.
de l'Homme par le même Auteur, assisté de M. de la Forge Medecin de Saumur, & de Gerard Gutschovven Professeur des Mathématiques à Louvain.

Celui de *la Lumiere* ou du *Monde*, qui n'est qu'un petit extrait ou un morceau de son fameux Traité du Monde, qu'il avoit supprimé à la nouvelle de la disgrace de Galilée. M. Clerselier le fit imprimer tres-correctement, en 1677.

Celui de l'*Explication des Engins* qui fut égaré après sa mort, & qui dans le fonds n'est pas different de son Traité de Mechanique.

Mais le plus considerable de tous les ouvrages posthumes de M. Descartes est le tresor inestimable *des Lettres* qui se sont trouvées dans son coffre, & dont M. Clerselier a publié un Recueil en trois volumes.

XX. *Ses autres Manuscrits.*

Ces ecrits posthumes à qui M. Clerselier & les autres Cartésiens ont fait voir le jour après la mort de leur auteur, ne furent pas les seuls qui se trouvérent à la revûë qu'il fit de ses papiers. Il y avoit encore divers ouvrages

1649 commencez dans plusieurs registres de differentes grandeurs touchant diverses parties de Mathématiques & de Physique, sous des titres qui n'avoient aucun rapport à ces matiéres, comme de *Parnassus*; *Olympica*; *Democritica*; *Thaumantis Regia*, *&c.*

Son Traité d'*Algébre*, qui se trouve encore dans le cabinet de quelques sçavans;

Une *Introduction* contenant les fondemens de son Algébre que nous croions perduë;

Divers fragmens sur la nature & l'histoire des *Metaux*, des *Plantes*, & des *Animaux*;

Un *Abregé des Mathematiques pures* qui n'étoit pas achevé;

Divers amas de pensées détachées sur l'Ame, sur la Nature, sur la construction de l'Univers;

Une *Introduction à sa Geometrie*; dont nous avons eu occasion de parler, & qui étoit moins son ouvrage que celui de l'un de ses amis.

Parmi ceux que les soins de M. Chanut ont fait échoir à M. Clerselier, il n'y en a point de plus considérable ni peut

peut être de plus achevé que le traité latin, qui contient des *Régles pour conduire nôtre esprit dans la recherche de la Vérité* : au moins peut-on assurer qu'il n'y en a point d'une plus grande utilité pour le Public. De trois parties dont il devoit être composé, nous n'avons que la premiére entiére & la moitié de la seconde.

Un autre ouvrage latin qu'il avoit poussé assez loin, & dont il nous reste un fort ample fragment est celui de l'étude du bon sens ou de l'Art de comprendre, qu'il avoit intitulé *Studium bonæ mentis*, & qu'il avoit adressé à l'un de ses amis, caché sous le nom de Musée.

On a trouvé aussi les commencemens d'un autre ouvrage qui étoit parmi les papiers du coffre de Suéde. Il étoit écrit en François, en forme de dialogue sous le titre de la *Recherche de la Verité par la lumiére naturelle, qui toute pure & sans emprunter le secours de la Religion ni de la Philosophie détermine les opinions que doit avoir un honnête homme sur toutes les choses qui peuvent occuper sa pensée*. L'ouvrage étoit divisé

1649 en deux livres, dont le premier regardoit les choſes de ce monde conſiderées en elles-mêmes ; & le ſecond ces mêmes choſes raportées à nous, & enviſagées comme bonnes ou mauvaiſes, vraies ou fauſſes.

Il court encore par le monde divers petits manuſcrits de M. Deſcartes qui n'étoient plus parmi ſes papiers lorſqu'il en fit la revûë ; comme ſon petit traité de *l'Art d'Eſcrime* : celui du *Génie de Socrate*, &c. Car je ne parle pas de la *Comédie Françoiſe* qu'il venoit de faire en Suéde, & que M. Chanut empécha de périr contre ſon intention.

1650. Cependant la Reine de Suéde voiant l'Ambaſſadeur de France retourné prés d'elle, lui communiqua le deſſein qu'elle avoit de retenir M. Deſcartes dans ſes états : & l'obligea de travailler avec elle pour obtenir ſon conſentement. De toutes ſes excuſes elle n'écouta que le pretexte de la rigueur du climat, parce qu'en effet elle s'appercevoit que ſon tempérament avoit beaucoup à ſouffrir dans un pays ſi froid. L'expedient qu'elle propoſa à l'Ambaſſadeur fut

La Reine veut l'établir en Suéde.

fut de choisir un bien noble & consi- 1650
derable dans les terres les plus meridionales de la couronne de Suéde acquises par la paix de Munster, soit dans l'Archevêché de Brême, soit dans la Pomeranie; de lui constituer un revenu d'environ *trois mille écus* de rente, & de lui faire un don en propre de la Seigneurie de la terre, en telle sorte qu'elle pût passer par succession dans ses heritiers à perpetuité.

La maladie de l'Ambassadeur que la Reine avoit chargé de l'execution de cette affaire avec un Senateur du Roiaume y apporta un retardement qui fut nuisible, non pas à M. Descartes à qui Dieu avoit destiné autre chose, mais à ses heritiers qui manquérent d'être Seigneurs en Allemagne.

L'Ambassadeur étoit tombé malade le 18. de Janvier au retour d'une promenade qu'il avoit faite à pied avec M. Descartes: & quelque assiduité qu'apportât celui-ci à solliciter son ami nuit & jour, il ne laissoit pas de se trouver dés cinq heures du matin au Palais pour entretenir la Reine, sans se plaindre de la cruauté de la saison qui étoit extraor-

1650 dinaire cette année, & qui ruinoit sa santé de jour en jour.

Projet d'une Académie.

La Reine qui ne songeoit à rien moins qu'à l'incommoder l'obligea dans le fort de la maladie de l'Ambassadeur à retourner encore au palais aprés midi pendant quelques jours, pour prendre avec elle la communication d'un dessein de conférence ou d'assemblée de sçavans qu'elle vouloit établir en forme d'Académie, dont elle devoit être le chef & la protectrice. Elle voulut qu'il en dressât le plan, & qu'il en composât les Statuts. Il lui porta le mémoire qu'il en avoit fait le 1. de Février qui fut la derniere fois qu'il eût l'honneur de voir sa Majesté. La Reine en approuva fort tous les articles, mais elle fut surprise du second & du troisiéme qui donnoient l'exclusion aux étrangers. Elle se douta que c'étoit un trait de la modestie de M. Descartes qui se fermoit à lui-même la porte de cette Académie dont elle avoit dessein de l'établir le Directeur.

XXI. *Maladie de M. Descartes. Sa mort.*

Ce fut ce même jour qu'il rapporta du palais les premiers sentimens de la maladie qui devoit finir sa vie, & que l'Ambassadeur commença à revenir en

en convaleſcence. Le lendemain qui 165[1].
étoit deſtiné à celebrer la fête de la
Purification de la S. V. nôtre Philoſo-
phe s'approcha avec les autres Fidelles
des ſacremens de la Pénitence & de
l'Euchariſtie qu'il reçût des mains du P.
Viogué Auguſtin, Miſſionaire & Aumô-
nier de l'Ambaſſadeur. Mais il ne pût
finir debout le reſte de la journée.

Les ſymptomes de ſa maladie avoient
été les mêmes que ceux qui avoient
precedé celle de cet Ambaſſadeur : &
ils furent ſuivis d'une fiévre continuë
avec une inflammation de poumon tou-
te ſemblable. Le dérangement de ſon
régime de vivre joint au partage de ſes
ſoins entre la Reine & l'Ambaſſadeur
malade au milieu d'une ſaiſon ennemie
de ſon temperament & plus cruelle
qu'elle n'avoit été depuis prés de ſoi-
xante ans, au raport des anciens du lieu,
fut ce qui rendit ſa fiévre plus maligne
que n'avoit été celle de l'Ambaſſadeur.
Elle fut interne dans les prémiers jours,
& elle lui occupa tellement le cerveau
qu'elle lui ôta la liberté de ſe connoître,
d'écouter les avis de cet ami ; & ne lui
laiſſa de forces que pour reſiſter à la vo-

1650 lonté de tout le monde. Le premier Medecin de la Reine qui étoit M. *du Ryer* François de nation & ſon ami particulier étoit pour lors abſent : & cette Princeſſe ordonna à celui qui ſuivoit d'en prendre ſoin. C'étoit un Hollandois nommé *Veenlles* ennemi juré de M. Deſcartes dés le temps de la guerre que les Miniſtres & les Théologiens d'Utrecht & de Leyde lui avoient declarée. Le malade à la vûë de ce Medecin & des autres même que la Reine envoioit avec lui s'obſtina à ne rien faire de ce qu'il ordonna, & ſur tout à refuſer la ſaignée tant que dura le tranſport au cerveau. Ce qui donna des allarmes mortelles à l'Ambaſſadeur, & même à la Reine qui avoit ſoin d'y envoier un Gentil-homme deux fois le jour.

Le cerveau ſe débarraſſa ſur la fin du ſeptiéme jour; ce qui le rendit un peu plus le maître de ſa tête, & de ſa raiſon. Alors il commença à ſentir ſa fiévre pour la premiere fois : il marqua la cauſe de l'erreur où il avoit été juſques-là, & ne ſongea plus qu'à mourir en philoſophe chrétien. Il ſe fit ſaigner deux fois de ſuite fort abondamment.

ment, mais il n'étoit plus temps. Il fit chercher le P. Viogué son confesseur qui étoit dans les exercices de sa mission à quelques lieuës de Stockholm; & il pria ceux qui l'approchoient de ne le plus entretenir que de la misericorde de Dieu, & du courage avec lequel il devoit souffrir la separation de son ame: il demeura pendant les deux derniers jours dans une tranquillité fort grande: & il mourut paisiblement entre les bras de l'Ambassadeur & du Pere Viogué le XI de Février à quatre heures du matin, âgé de 53 ans, dix mois & 11 jours. 1650.

XXII. *Sepulture de M. Descartes.*

La Reine à cette nouvelle fit connoître son affliction par des larmes tres veritables & tres abondantes, qu'elle répandit sur la perte qu'elle faisoit de son *illustre Maître*, titre dont elle avoit coûtume de l'honorer, & de le distinguer d'avec les autres sçavans qui l'approchoient. Elle envoia incontinent un Gentil-homme de sa chambre à l'Ambassadeur pour l'assûrer de son déplaisir; & pour lui déclarer qu'elle vouloit laisser à la posterité un monument de la consideration qu'elle avoit pour le merite du

1650 te du défunt, & qu'elle lui deſtinoit ſa ſepulture dans le lieu le plus honorable du roiaume, au pied des Rois ſes prédeceſſeurs, avec une pompe convenable, & un riche Mauſolée de marbre qu'elle ſe propoſoit de lui faire dreſſer.

L'Ambaſſadeur qui n'avoit encore pû ſortir depuis ſa maladie, alla l'aprés-midi au palais voir la Reine: & obtint d'elle, pour de bonnes raiſons qu'il lui fit entendre, que la ſepulture ſe fiſt d'une maniere tres-ſimple aux dépens du défunt, dans un endroit du cimetiére des Etrangers où l'on mettoit les Catholiques & les Enfans qui mouroient avant l'uſage de leur raiſon.

Le lendemain on fit le convoi ſans beaucoup d'appareil, mais ſuivant le cérémonial de l'Egliſe Romaine par la permiſſion de la Reine & du Gouverneur de Stockholm. Le corps fut porté par le fils aîné de l'Ambaſſadeur; par M. de *Saint-Sandoux* qui a été depuis Gouverneur de Tournai; par M. *Picques*, Secretaire de l'Ambaſſade qui eſt aujourd'hui Conſeiller à la Cour des Aydes; & par M. *Belin* Secretaire de l'Ambaſſadeur, qui eſt maintenant Treſorier de France.

Le

Le lendemain l'Ambaſſadeur accompagné du premier Gentil-homme de la chambre de la Reine, qui étoit Erric Sparre Baron de Croneberg fit l'inventaire de ce que M. Deſcartes avoit apporté en Suéde. Et le 4. de Mars ſuivant M. de Hooghelande fit celui de ce qu'il avoit laiſſé en Hollande en préſence de M. Van Sureck, Seigneur de Berg, creancier du défunt. 1650.

L'Ambaſſadeur à qui la Reine faiſoit entendre qu'elle continuoit toûjours dans le deſſein de lui dreſſer un monument de marbre, jugea que par proviſion il ſeroit toûjours mieux d'élever un ſimple tombeau ſur la foſſe du défunt. Il le fit faire de figure quarrée en long, de pierre cimentée, dont les quatre faces étoient lambriſſées en dehors avec des planches de bois uni. Ces quatre faces furent couvertes d'une groſſe toile blanche cirée, que l'on fit peindre à trois couches : & l'on y fit écrire par le Peintre les belles inſcriptions latines que l'Ambaſſadeur avoit compoſées à l'honneur de ſon ami.

Quelques mois aprés on fit frapper en Hollande une médaille à la mémoire de nôtre

nôtre Philoſophe, avec un revers contenant de magnifiques éloges.

XXIII *Tranſlation de ſon corps en France*

Aprés la converſion de la Reine de Suéde qui étoit dûë à M. Deſcartes & à M. Chanut, & qui ſe manifeſta quelques années aprés la mort du premier par l'abjuration du Lutheraniſme, il ne nous reſte plus rien à remarquer concernant la vie de ce Philoſophe, ſi ce n'eſt la tranſlation que l'on fit de ſes cendres & de ſes os de Suéde en France dix-ſept ans aprés ſa mort.

Ce fut M. *d'Albert* Tréſorier général de France qui ſe rendit chef de cette entrepriſe & qui en fit toute la dépenſe. Il emploia pour cet effet Mr le Chevalier de Terlon Ambaſſadeur de France en Suéde qui devoit bien-toſt partir pour le Danemarck en la même qualité.

Cet Ambaſſadeur fit lever le corps de M. Deſcartes en preſence de M. de Pompone, qui étoit arrivé à Stockholm pour lui ſucceder, & qui eſt maintenant Miniſtre d'Etat. Il le fit porter d'abord à Coppenhague, d'où il l'envoia en France, ſous la direction de quelques Perſonnes ſûres & fidelles le 2 jour d'Octobre

tobre 1666. Etant arrivé à Paris au mois de Janvier de l'année suivante il fut porté chez M. d'Alibert ruë du Beautreillis: & quelques jours aprés il fut mis en dépôt sans cérémonie dans une chapelle de l'Eglise de saint Paul. Delà il fut transporté avec un convoi fort pompeux le 24 de Juin, jour de la Nativité de S. Jean, à huit heures du soir dans l'Eglise de sainte Geneviéve du Mont, où il fut reçû de l'Abbé & des Chanoines Reguliers avec un appareil magnifique.

Le lendemain qui étoit un samedi l'on y fit un service solemnel, où l'Abbé qui étoit le P. Blanchard General de la Congregation officia pontificalement, & où assistérent quantité de personnes qualifiées comme au convoi de la veille. Le Pere l'Allemant Chancelier de l'Université avoit préparé une Oraison funebre: mais il survint un ordre de la Cour pour empécher qu'elle ne fût prononcée.

On mit le cercueil dans un caveau entre deux chapelles de la partie meridionale de la nef, où M. d'Alibert a fait depuis dresser un marbre contre la muraille, representant le buste du Philosophe,

loſophe, avec une belle Epitaphe compoſée de deux inſcriptions, dont l'une qui eſt en vers françois a pour auteur M. de Fieubet Conſeiller d'Etat, ci devant Chancelier de la Reine ; l'autre qui eſt en latin vient de M. Clerſelier, quoique pluſieurs veüillent encore l'attribuër aujourd'hui au Pere l'Allemant.

Aprés le ſervice du ſamedi 25 de Juin l'on porta dans les archives de l'Abbaie de ſainte Geneviéve les titres, les procés verbaux, & les certificats qu'on avoit tirez en bonne forme : & M. d'Alibert conduiſit les principaux aſſiſtans chez le fameux Bocquet, où il leur donna un tres-ſomptueux & magnifique repas.

LIVRE HUITIE'ME.

Contenant les qualitez de son corps & de son esprit. Ses mœurs. Sa maniére de vivre avec Dieu & avec les Hommes.

I. *Son Corps.*

LE CORPS de M. Descartes étoit d'une taille un peu au dessous de la médiocre, mais assez fine & bien proportionnée dans la justesse de toutes ses parties. Il paroissoit néanmoins avoir la tête un peu grosse par rapport au tronc. Il avoit le front large, & un peu avancé; le teint assez pâle depuis sa naissance jusqu'au sortir du collége, puis mêlé d'un vermillon éteint jusqu'à sa retraite en Hollande, & depuis un peu olivâtre jusqu'à sa mort. Il portoit à la joüe une petite bube qui s'écorchoit & renaissoit toûjours. Il avoit la lévre d'en bas un peu avancée, la bouche assez fenduë, le nez d'une grosseur proportionnée à sa longueur, les yeux gris-noirs, la vûë agréable & ferme jusqu'à la fin

la fin de ſes jours, le viſage toûjours ſerain & la mine affable ; le ton de la voix doux entre le haut & le bas, mais trop foible pour pouſſer de ſuite un long diſcours, à cauſe d'une alteration de poumon qu'il avoit apportée en naiſſant.

Ses cheveux & ſes ſourcils étoient aſſez noirs, le poil du menton un peu moins : & il commença à blanchir dés l'âge de 43 ans. Peu de temps aprés il prit la perruque, mais d'une forme toute ſemblable à ſes cheveux, & par raiſon de ſanté.

Il ſuivoit moins les modes qu'il ne s'y laiſſoit entraîner. Il attendoit qu'elles devinſſent communes pour éviter la ſingularité. Jamais il n'étoit négligé, & il évitoit ſur tout de paroître vêtu en philoſophe. Lorſqu'il ſe retira en Hollande il quitta l'épée pour le manteau, & la ſoie pour le drap.

Son Regime. Son regime de vivre a été fort uni en tout temps. La ſobrieté lui étoit naturelle. Il bûvoit peu de vin, & étoit quelquefois des mois entiers ſans en boire du tout. Mais comme il étoit fort gréable & enjoüé à table, ſa frugalité n'étoit

n'étoit point à charge à ſes compagnies.

Il n'étoit ni délicat ni difficile ſur le choix des nourritures, & il avoit accoûtumé ſon goût à tout ce qui n'eſt pas nuiſible à la ſanté du corps. Sa diéte ne conſiſtoit pas à manger rarement, mais à diſcerner la qualité des viandes. Il eſtimoit qu'il étoit bon de donner une occupation continuelle à l'eſtomac & aux autres viſcéres comme on fait aux meules, mais que ce devoit être avec des choſes qui donnaſſent peu de nourriture, comme les racines & les fruits, qu'il croioit plus propres à prolonger la vie de l'homme que la chair des animaux.

Il avoit obſervé qu'il mangeoit avec plus d'avidité, & qu'il dormoit plus profondement lorſqu'il étoit dans la triſteſſe ou dans quelque danger, que dans tout autre état.

Il dormoit beaucoup, ou du moins ſon réveil n'étoit jamais forcé. Lorſqu'il ſe ſentoit parfaitement degagé du ſommeil il étudioit en méditant couché, & ne ſe relevoit qu'à demi corps par intervalles pour écrire ſes penſées. C'eſt

ce

ce qui le faiſoit ſouvent demeurer dix heures & quelquefois douze dans le lit. La condeſcendance qu'il avoit pour les beſoins de ſon corps n'alloit jamais juſqu'à l'indolence. Il travailloit beaucoup & long-temps. Il aimoit aſſez les exercices du corps, & il les prenoit volontiers dans le temps de ſa recréation, juſqu'à ce qu'enfin la vie ſedentaire l'en deſaccoutumât.

Il regardoit la ſanté du corps comme le principal des biens de cette vie aprés la vertu. Il ne l'avoit pas reçûë fort entiére en naiſſant, & elle lui fut aſſez mal conſervée tant qu'il fut ſoûmis à la conduite des Medecins. Il avoit été travaillé durant ſon enfance d'une toux ſéche qu'il avoit heritée de ſa méré, & il fut fort infirme juſqu'à l'âge de 13. ans auquel il fut ſaigné pour la premiére fois, mais il ne le fut plus depuis, ſinon la ſurveille de ſa mort. Il eſtimoit la ſaignée dãgereuſe pour un infinité de perſonnes. A l'âge de 19 ou 20 ans il ſe crud aſſez habile pour prendre lui-même l'adminiſtration de ſa ſanté, & il ſe paſſa de Medecin juſqu'à ſa maladie mortelle. Il avoit averſion non ſeulement des Charlatans,

latans, mais des drogues des Apoticaires & des Empiriques. Il demandoit même beaucoup de précaution pour les rémedes de la Chymie. Aprés s'être entierement degagé de cette chaleur de foie qui lui faisoit aimer les armes en sa jeunesse, il prit un train de vie si égal & si uniforme qu'il ne fut jamais malade que de la cause étrangére qui le fit mourir en Suéde. Ses deux grands remédes étoient la diéte, & la moderation de ses exercices : mais il leur preferoit encore ceux de l'Ame qui a beaucoup de force sur le corps, comme il paroît par les grands changemens que la colére, la crainte, & les autres passions excitent en lui.

II. *Son Domestiques.*

LE REGIME de vivre qu'il s'étoit prescrit avoit ses fondemens sur la belle œconomie de son ménage. Il avoit un nombre suffisant de domestiques tous fort choisis, fort propres ; & il avoit grand soin de les prendre tous bienfaits d'esprit & de corps. Sa maison étoit une école de vertu & de doctrine pour eux : & non content de les rendre sçavans & gens de bien, il se chargeoit encore de faire leur fortune. C'est pourquoi il y

il y avoit toûjours beaucoup d'empreſſement & de brigue à ſe mettre à ſon ſervice: & l'on regardoit une place parmi ſes valets comme une condition fort avantageuſe. De ſon coſté il les traitoit avec une indulgence & une douceur qui les aſſujetiſſoit par amour. Pour ceux du premier ordre qui l'approchoient de plus prés en qualité de ſecretaires ou de valets de chambre, il les regardoit ſi peu au deſſous de lui, qu'on les auroit pris ſouvent pour ſes égaux. C'eſt ce qui contribua beaucoup à leur former le cœur & l'eſprit; & la plus part ſont devenus gens de mérite & de conſideration dans le monde. On l'a remarqué dans la perſonne de M. de Ville-Breſſieux Medecin de Grenoble, de M. Gueſchovven Profeſſeur Royal à Louvain, du ſieur Gillot Mathématicien, du ſieur Schluter Auditeur ou Intendant de Juſtice en Suéde, & d'une autre perſonne en charge qui ſe fait conſiderer encore aujourd'hui dans le Languedoc.

Son deſintereſſement pour les biens de la fortune.

La dépenſe de ſa maiſon étoit toûjours fort reglée, & quelque paſſion qu'il eût pour multiplier ſes experiences, il affectoit de ne point s'endéter

au

au delà de son revenu annuel. Ce revenu n'étoit guéres que de six à sept mille livres de rente, si l'on en excepte les dernieres années de sa vie, ausquelles il avoit augmenté. Quoiqu'il eût été moindre dans les commencemens il lui avoit toûjours parû suffisant. Ce n'étoit point comme un Gentilhomme necessiteux & avide, mais comme un Philosophe riche & content que M. Descartes regardoit les biens de la terre. Il avoit toûjours traité la Fortune avec beaucoup de fierté : & parmi la foule de ceux qui adoroient cette aveugle divinité il avoit pris le parti de se mocquer d'elle hautement, se contentant de plaindre quelques Philosophes de ses amis qui avoient eu la foiblesse de se plaindre d'elle. Aussi la Fortune ne parut-elle pas insensible à ses mépris, & l'on auroit crû qu'elle tâchoit de se vanger de lui dans toutes les occasions qui se presentoient pour le rendre plus riche. Il n'étoit pourtant pas de ces fanfarons & de ces cyniques qui ne cherchent qu'à l'insulter, & il n'avoit pas la vanité de vouloir triompher d'elle avec ostentation. En effet l'une des principales

maximes qu'il s'étoit prescrites pour la conduite de sa vie, étoit de *tâcher plutôt à se vaincre lui-même que la Fortune, & à changer ses desirs que l'ordre du monde.*

Il n'avoit pas moins de generosité que de desintéressement, & son cœur ne put se soumettre qu'à son Roi pour le point des liberalitez. Jamais il ne voulut accepter d'aucun Particulier le secours qu'on lui offroit pour fournir aux grandes dépenses que demandoient ses expériences. Il refusa avec civilité une somme d'argent tres-considérable que le Comte d'Avaux lui avoit envoiée jusqu'en Hollande. Il s'excusa de la même maniére auprés de M. de Montmor qui lui avoit offert avec beaucoup d'instance l'usage entier d'une maison de campagne de 4000 livres de rente. D'autres personnes de la premiere consideration lui avoient ouvert leurs tresors, mais toûjours sans effet. Il n'estimoit pas qu'il lui fût honnête de rien emprunter de personne qu'il ne pût rendre avec usure; & il prétendoit que c'auroit été une grande charge pour lui de se sentir redevable au Public. Mais s'il avoit le

des inte-

des intéressement des Philosophes pour les richesses, il n'en avoit pas l'orgueil. Non seulement il regardoit de bon œil ceux qui en font un bon usage, mais il ne crut pas même devoir négliger le bien que son pere avoit eu la bonté de lui conserver. Il considéroit un patrimoine legitime comme un present de la Nature plutôt que de la Fortune : & de tous les biens qu'on peut acquerir dans le monde, il n'en trouvoit point dont la possession fût plus innocente & plus dans l'ordre de Dieu. C'est ce qui lui fit mander un jour à son frere aîné qu'*il estimoit plus mille francs de succession que dix mille livres qui viennent d'ailleurs.*

III. *Sa vie retirée.*

Si des revenus assez modiques ont paru suffisans pour rendre M. Descartes riche & content, ce n'est pas seulement à sa frugalité, c'est encore au choix d'une vie retirée qu'il faut l'attribuer. Il recevoit peu de visites en tout temps, & en rendoit encore moins. Il n'étoit pourtant ni misanthrope ni mélancholique : & il porta jusqu'au fonds de sa solitude la belle humeur & l'enjoûment naturel qu'on avoit remarqué en lui dès

sa plus tendre jeunesse. La gaieté qui lui étoit ordinaire lui faisoit faire toutes choses sans répugnance ; & si nous l'en croions, elle lui en facilitoit le succés. Elle contribuoit même à sa santé. Sans elle il n'auroit pû soûtenir le poids de sa solitude avec tant de perseverance. C'est elle qui a converti l'inclination qu'il avoit pour la retraite en une vraie passion pour la vie cachée. Et le desir de ne jamais s'en départir lui avoit fait prendre deux deviſes propres à ne lui jamais laisser oublier sa resolution.

La premiere tirée d'Ovide.

Bene qui latuit, bene vixit.

dont le souvenir lui fit perdre souvent le dessein de publier ses ouvrages. L'autre prise de Seneque.

Illi mors gravis incubat
Qui notus nimis omnibus
Ignotus moritur sibi.

qui est une condamnation de ceux qui cherchent à être connus des autres sans se connoître eux-mêmes.

Mépris de la gloire.

Depuis qu'il s'étoit reduit à une condition privée, il avoit regardé l'inconvenient d'être trop connu comme une distraction dangereuse au dessein de ne jamais

jamais sortir de lui, même que pour converser secrettement avec la Nature, & de ne quitter jamais la Nature que pour rentrer en lui-même. Il regardoit comme une chose très-vaine, le desir que nous avons de vouloir vivre dans l'opinion & l'esprit d'autrui ; & jamais philosophe n'a fait moins de cas de la gloire que la plûpart trouvent dans ce qui s'appelle réputation. Il n'étoit pas assez sauvage pour trouver mauvais que si l'on pensoit à lui, on en eût bonne opinion ; mais il aimoit beaucoup mieux qu'on n'y pensât point du tout.

Ses habitudes à écrire, de lire, & son stile.

La vie solitaire ne lui coûta que peu de mois d'apprentissage parceque l'inclination qu'il y apporta se trouva secondée par son temperament & par son humeur particuliere. L'habitude de la méditation qu'il avoit euë dés le collége l'avoit rendu fort reservé & un peu taciturne. Mais quoiqu'il parlât peu en tout temps, il parloit toûjours fort à propos & fort naturellement. Ses conversations n'étoient jamais guindées, jamais gênantes. Il évitoit sur tout de paroître docte ou philosophe dans les entretiens. Il n'é-

voit guéres plus porté à mettre ſes penſées ſur le papier qu'à les élever de vive voix. Il avoit été aſſez pareſſeux à écrire, mais ſon écriture menuë ſerrée & reguliere eſt une preuve qu'il avoit vaincu cette pareſſe par une longue habitude. Il ne laiſſoit pas d'y retomber de temps en temps, comme il paroît non ſeulement par la répugnance qu'il témoignoit à compoſer ſes ouvrages, mais encore par la negligence qu'il apportoit à répondre à ſes amis.

Il n'avoit pas ſans doute autant de répugnance pour la lecture, qu'il en faiſoit paroître pour l'écriture. Il faut avoüer neanmoins qu'il ne liſoit pas beaucoup, & qu'il avoit fort peu de livres. Rebuté des inutilitez & des erreurs qu'il avoit remarquées dans les livres, il y avoit renoncé aſſez ſolemnellement: mais à ne point mentir, ſon renoncement ne fut jamais fort entier, & il le tenoit même ſuſpect de diſſimulation. On a cru qu'il avoit un uſage des livres beaucoup plus grand qu'il ne vouloit le faire croire; & l'on a fondé cette opinion ſur la qualité de ſon ſtile & l'abondance des choſes qu'il a traitées

traitez dans tous ses ouvrages, mais particulierement dans ses lettres.

C'est un jugement, ou plûtôt une conjecture, qu'on a tirée de la beauté de son stile, de la regularité de ses pensées, de la netteté & de l'exactitude de ses expressions.

IV. *Son esprit, sa mémoire, son jugement.*

LE AVOIT *l'Esprit* d'une étenduë presque infinie, & d'une force égale à son étenduë. Sa pénétration étoit prodigieuse en profondeur & en vivacité. C'est ce qui paroissoit sur tout lors qu'il étoit question de sonder le fonds de l'esprit humain, & de determiner précisément ce qui est possible à l'Homme, & ce qui est au dessus de ses forces.

Jamais homme n'a fait paroître à plus haut degré ce que nous appellons *esprit geometrique*, & *justesse d'esprit*, pour ne point confondre les principes entre eux, pour pénétrer toutes les consequences qu'il est possible d'en tirer, & pour ne jamais raisonner faussement sur des principes connus.

Sa MEMOIRE n'étoit, ni infidele, ni malheureuse : mais nous ne voions pas qu'elle ait pû répondre à la

goudeau de son esprit. Il le manquoit quelque chose de ce côté-là, ce défaut se trouvoit amplement retombé par cette autre partie de l'ame que nous appellons le *jugement*, & qui est comme la lumière de l'esprit de l'homme. Il étoit judicieux & solide par-tout. Il avoit le goût des choses fort exquis, & le discernement très-délicat & très-fin, même dans ce qui est de l'usage le plus commun, où les plus grands esprits, & sur tout les Geometres ont coûtume de manquer d'attention.

Son amour pour la Verité.

Rien n'avoit tant contribué à pervertir en lui cette excellente qualité que cet amour violent pour la *verité*, qui ne l'a jamais quitté de sa vie. La sincerité du cœur s'étant toûjours trouvée jointe en lui avec la droiture du bon sens & de l'esprit, il eut un soin continuel de ne rechercher que la Verité dans toutes ses études, & de la faire paroître toûjours entiere, toûjours nuë dans ses actions & dans ses discours. La franchise & la candeur furent en tout temps le caractere particulier qui servit à le distinguer de tous d'entre les hommes qui lui ressembloient par d'autres endroits

&

& toute la politesse qu'il pouvoit avoir reçûë de son éducation & de sa fréquentation à la cour des Grands, ne fut pas capable de lui rendre l'esprit docile & les mœurs meilleures, ni de lui persuader que la fiction & le mensonge dussent jamais être à son usage. Les fautes qui se font contre la Vérité lors qu'elles ne portent que de l'erreur & de l'ignorance où il n'entre aucun dessein de la blesser, lui paroissoient pardonnables : mais à la place d'un Juge, il auroit été inexorable pour celles qui se font contre la connoissance & l'amour de la vérité. Quoique cette passion qu'il avoit pour la Vérité le portât à la poursuivre par tout où il se doutoit qu'elle pourroit être cachée, il crut neanmoins devoir s'attacher principalement à la chercher dans les sciences, sur lesquelles il avoit coûtume d'examiner d'abord ce qu'elles peuvent avoir de solide, afin de ne point perdre de temps à ce qu'elles ont d'inutile, & de pouvoir marquer aux autres l'usage qu'on en doit faire.

Plusieurs ont pretendu qu'il n'ignoroit aucune Science, & qu'il sçavoit vrai. Sa doctrine.

toutes les Arts. Mais il nous suffit de croi-

tion & du trouble. De là venoit cette averſion qu'il avoit pour examiner les fautes d'autrui, ou pour les relever quand il les avoit remarquées en liſant. Cette occupation ne lui paroiſſoit pas aſſez digne d'un homme qui devoit tout ſon temps à la recherche de la verité: & il croioit ſe détourner de ſon chemin, lors qu'il s'arrêtoit à conſiderer les égaremens des autres.

VI. *Ses amis.*

TANT de qualitez aimables ne pouvoient manquer de lui attirer des amis: & perſonne ne pouvoit ſe vanter d'en avoir plus que lui. Mais quoi qu'il ne refuſât l'amitié de perſonne, la ſienne n'étoit pas ſans diſcernement: parce qu'il tâchoit de ne la ſeparer de ſon eſtime que le moins qu'il lui étoit poſſible. Sa confiance n'étoit que pour ceux en qui il avoit remarqué une ſageſſe que la ſcience & la vertu avoient conſommée.

C'étoit l'homme de la meilleure conſcience du monde, au rapport même de ceux qui s'étoient rendus les plus indignes de ſon amitié. Il avoit une tendreſſe & une fidelité pour ſes amis, qui étoit à l'épreuve de l'inconſtance & de la viciſſitude des choſes de ce monde. Il n'étoit

n'étoit point méchant ni soupçonneux. Il aimoit aisément le bien, mais difficilement le mal dans la personne de ses amis. Sa maxime étoit de suspendre toujours son jugement pour les rapports desavantageux, jusqu'à ce que la propre expérience, ou des démonstrations infaillibles l'assurassent de la chose qu'on lui avoit rapportée. Une autre maxime de son amitié étoit de n'être jamais incommode à ses amis, & de leur rendre dépendant tous les services dont il étoit capable. Croiant que la disposition où il étoit pouvoit lui servir de règle pour juger de celle des autres, il portoit l'obligation de l'amitié à un point de perfection si haut, qu'il prétendoit que ceux qui rendent les services sont encore les redevables.

IV

Un homme de ce caractère ne devoit point avoir d'ennemis. Aussi n'en a-t-il jamais eu d'autres que ceux de la vertu & de la vérité, qui s'élevérent moins contre sa personne que contre ses écrits. Il n'avoit nulle inquiétude sur les inimitiez des autres: & sans être trop curieux de s'enquerir s'il avoit des ennemis, il se contentoit de ne l'être à

Ses ennemis & ses adversaires.

personne,

perſonne, & de ſe tenir toûjours prêt à la reconciliation pour ceux qui voudroient revenir à lui.

Mais il ne croioit pas devoir negliger les ennemis de ſa Philoſophie, dont quelques-uns devinrent ſes envieux, & les autres ſe rendirent ſes adverſaires. Le peu qu'il pouvoit avoir de vanité ſe trouva ſans doute fort ſatisfait des premiers; & ce qu'il avoit de merite ne pouvoit être rehauſſé avec plus d'éclat que par l'envie d'autrui. Pour ſes Adverſaires dont le nombre paſſoit de beaucoup celui de ſes Envieux, il ne refuſa jamais de répondre à ceux qui à travers de leurs preventions ou de leur ignorance, lui faiſoient appercevoir quelques marques de bonne foi.

Comme il avoit des adverſaires de ſon vivant qui ne laiſſoient pas de faire profeſſion d'amitié avec lui: il ne faut pas douter qu'il n'eût auſſi quelques affections qu'il fût obligé de combatre comme adverſaires ou ennemies de ſon inſtitut. A l'égard des premiers il n'avoit preſque que ſa raiſon à ſuivre ſans avoir rien à craindre de ſon inclination. Mais pour les autres où il ſemble que ſa

raiſon

raison ne pouvoit avoir la plus grande part, il falloit principalement s'étudier à retenir son inclination. Il s'en rendit enfin le maître par son application & sa perseverance : mais par un effet de la bizarrerie de cette inclination, il lui étoit resté fort avant dans le cours de sa vie pour les personnes louches une pente d'affection venuë de l'impression de son enfance, lors qu'étant en bas âge il aimoit une petite demoiselle qui étoit un peu louche.

Inclination pour le sexe.

Ce que quelques-uns de ses ennemis ont publié de son inclination prétenduë pour le sexe, semble n'avoir été imaginé que sur une méchante explication d'un endroit du sieur Borel qui témoigne que nôtre Philosophe ne se delassoit point à la conversation des femmes, parce qu'en matiere de philosophie, il les trouvoit plus douces, plus patientes, plus dociles, en un mot, plus vuides de préjugez & de fausses doctrines que beaucoup d'hommes.

L'aventure que quelques esprits oisifs lui ont attribuée avec une Dame de Touraine nommée la Menaudiére, est une fiction forgée sur un tableau qu'elle

avoit

avoit vû de nôtre Philosophe chez l'Abbé de Touchelaye. Jamais il ne vit cette Dame, & elle ne l'avoit vû qu'en peinture. Il n'en fut pas de même de Mr Laurens du Rosai, qu'il rencontra dans le temps que ses parens songeoient à le mettre, & qu'il disputa même l'épée à la main contre un Rival, dans une rencontre qu'il eut sur le chemin de Paris à Orleans. Mais cette Dame ne fit point difficulté d'avoüer dans la suite, que la Philosophie avoit eû plus de charmes qu'elle pour M. Descartes, & qu'encore qu'elle ne lui parût pas laide, il lui avoit dit pour toute galanterie qu'il *ne trouvoit point de beauté comparable à celle de la Verité.*

La faute qu'il a faite une fois en sa vie contre l'honneur de son célibat est moins une preuve de son inclination pour le sexe que de sa foiblesse ; & Dieu l'aiant relevé promtement, voulut que le souvenir de sa chute fût un sujet continuel d'humiliation pour lui, & que son repentir fut un remede salutaire contre l'élevation de son esprit.

Il recouvra par ce glorieux établissement tous les fruits dont il avoit été

Dieu

Dieu d'honorer les vertus de son ame. Il ne lui en avoit manqué jusques-là aucune de celles qui font l'honnête homme, & l'homme de bien : & depuis il travailla pour mériter celles qui peuvent composer un philosophe parfaitement chrétien. Ceux qui l'ont connu le plus intérieurement, ont tous rendu témoignage à l'innocence de sa vie. Ils l'ont trouvé religieux dans tous ses sentimens, sage dans toute sa conduite, édifiant dans tous ses discours, donnant des exemples d'une pureté & d'une probité qui étoit à l'épreuve de la corruption ordinaire du siécle.

VII. *Ses sentimens sur la Religion.*

Après l'avoir connu tel qu'il étoit dans son commerce avec les hommes & avec lui-même, il est bon que l'on sçache comment il en usoit dans les relations qu'il avoit avec son Créateur ; ce qu'il pensoit de la Religion ; en quoi consistoit sa pieté, qui étoit sincere & solide, mais qui n'avoit rien d'outré, ni de factieux, au sentiment des personnes de l'une & de l'autre communion.

Jamais Philosophe n'a paru plus profondément respectueux que lui envers la Divinité. Il fut toûjours sobre sur les

sujets

sujets de religion. Jamais il n'a parlé de Dieu qu'avec la derniere circonspection, toûjours avec beaucoup de sagesse, toûjours d'une maniere noble & élevée. L'apprehension ou plûtôt la delicatesse qu'il avoit sur ce point lui faisoit scrupuleusement éviter d'entrer dans des questions de pure Theologie, croiant que c'est faire tort aux veritez qui dependent de la foi, & qui ne peuvent être prouvées que par démonstration naturelle, que de vouloir les affermir par des raisons humaines & probables seulement.

Il ne pouvoit souffrir sans indignation la temerité de certains Theologiens qui s'échappent de leur guides, c'est-à-dire, de l'Ecriture & des Maîtres de l'ancienne Eglise, pour se conduire eux-mêmes par des routes qu'ils ne connoissent pas. Il blâmoit sur tout la hardiesse des Philosophes & des Mathématiciens, qui paroissent si decisifs à determiner *ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas*. Il disoit que " c'est parler de Dieu comme " d'un Jupiter ou d'un Saturne, & l'assujettir au Styx & au Destin, que de dire " qu'il y a des veritez independantes de " lui.

Pour

Pour ce qui est de l'existence de Dieu, il étoit si content de l'évidence de la démonstration qu'il croioit en avoir trouvée, qu'il ne faisoit point difficulté de la préferer à toutes celles des veritez geometriques. Il estimoit d'ailleurs que le consentement universel de tous les peuples est suffisant pour maintenir la Divinité contre les injures des Athées; & qu'un particulier ne doit jamais entrer en dispute contre eux s'il n'est assuré de les convaincre.

Il est inutile de rappeller ici les calomnies d'Atheïsme & de Scepticisme dont ses ennemis avoient tâché de le noircir nonobstant le succés avec lequel il avoit combatu les Athées & les Sceptiques. On n'a pû former contre lui ces accusations qu'en lui attribuant les opinions qu'il avoit entreptis de refuter; & qu'en le surprenant par une puerilité impertinente dans l'entre-deux de la proposition & de la refutation.

VIII. *Usage de la Raison dans les choses de la Religion.*

LA PRECAUTION qu'il apportoit à ne faire jamais d'entreprise sur la Theologie, n'alloit pas jusqu'à le faire renoncer à la part que la Raison humaine peut avoir dans les connoissances

ces divines, même celles qui ne nous ont été communiquées d'en haut que par la revelation. Il n'ignoroit pas l'utilité de la Raison pour l'établissement des maximes de la Religion ; & il étoit persuadé que la Philosophie bien emploiée est d'un grand secours pour appuier & justifier la Foi dans un esprit éclairé.

Ce n'est pas qu'il pretendit qu'on doive être Philosophe pour être Chrétien : mais il estimoit qu'encore que la Raison de l'homme se soûmette à la Foi divine, la Foi ne dédaigne pas de se servir du raisonnement humain pour captiver la Raison & s'en faire obéir.

Il étoit persuadé que ses opinions pouvoient avantageusement servir à expliquer les veritez de la Foi. Il ne croioit pas qu'il y eût rien dans tout ce qui peut regarder la Théologie & la Religion, avec quoi sa Philosophie ne s'accordât beaucoup mieux que ne fait la Philosophie vulgaire. Et pour ce qui est des controverses qui s'agitoient de son temps dans les écoles theologiques, à cause des faux principes de Philosophie sur lesquels il les croioit fondées, il esperoit qu'elles cesseroient, & qu'elles

elles tomberoient d'elles-mêmes, s'il arrivoit jamais que ses opinions fussent reçues. Ce qui lui avoit principalement enflé le cœur, est que décrivant la naissance du monde selon les principes de sa Physique & s'étant souvenu de relire le premier chapitre de la Genese, il avoit trouvé qu'il pouvoit s'expliquer entiérement *suivant ses imaginations* beaucoup mieux qu'en toutes les façons dont les interprétes l'expliquent.

Cependant sur les seules apparences de ses entreprises, & sur ses manieres de philosopher qui paroissoient nouvelles, plusieurs ont jugé que sa philosophie étoit, sinon pernicieuse, au moins tres-dangereuse à la Religion Chrétienne; & qu'elle étoit également contraire à la Theologie des Catholiques & à celle des Protestans. C'est ce qui avoit porté quelques Controversistes de l'une & l'autre communion à vouloir l'étouffer dans sa naissance.

On est revenu de ces appréhensions parmi les Catholiques, hors quelques Peripateticiens aveuglez de leurs préventions. Mais les Protestans qui ne l'ont point trouvé favorable à leurs innovations

novations ont été long-temps sans le lui vouloir pardonner. Parce qu'il n'a point parlé comme eux de la Providence de Dieu & de la Liberté de l'Homme, ce qu'ils ont pû faire de moins des obligeant pour lui a été de le faire passer pour un Pelagien. Mais leur accusation est tombée, n'aiant pû l'appuier sur aucun endroit de ses écrits ou de sa conduite particuliere, où il fût question de la grace de Jesus-Christ, ou de la gloire surnaturelle.

IX. *Maniere d'expliquer la Transsubstantiation.*

Il etoit si persuadé de la conformité totale de ses opinions avec ce que l'Eglise nous enseigne des veritez de la Foi, que la Transsubstantiation même qu'il est impossible selon les Protestans d'expliquer par la philosophie ordinaire, est selon lui tres facile par la sienne. Son explication au jugement de tous les Catholiques Carteſiens est beaucoup moins embarassante que celle qu'on nous donne dans les Ecoles: & si l'on en croid quelques Jesuites, *il a fort clairement expliqué tout le mystere de l'Eucharistie suivant ses principes, sans aucune entité d'accidens.*

C'est ce qui a fait juger à plusieurs Uni-

Universités Protestantes que sa doctrine étoit très-préjudiciable au Calvinisme: & elles ont eu raison de le regarder comme beaucoup plus propre que lui pour les desseins qu'elles avoient de maintenir leurs heresies, & de combattre les dogmes de l'Eglise Catholique.

La bonne foi nous oblige de reconnoître d'ailleurs que la plûpart des autres Protestans n'ont pas eu ces considerations, lors qu'ils ont chassé Aristote de leurs écoles pour y introduire M. Descartes: & qu'ils ont en cela moins considéré les interêts de leur Théologie que ceux de la Philosophie. Mais il sera toûjours glorieux pour sa maniére d'expliquer la Transsubstantiation, de sçavoir qu'elle ait eu la force de convertir des Huguenots à la foi de l'Eglise Romaine: comme sa maniére de parler de la Religion a fait entrer quelques Athées de profession dans la même Eglise.

Cependant Dieu a permis que la calomnie l'ait attaqué par l'endroit même où consistoit son merite. Il s'est trouvé des Catholiques qui sur des soupçons très-injustes n'ont point fait difficulté de l'accuser de Calvinisme: & des Calvinistes

vinistes qui par un trait de malice ont voulu se faire honneur de le mettre de leur nombre. Mais la calomnie a été confonduë par les témoignages d'une infinité de gens de l'une & l'autre communion, par les certificats de la Reine de Suéde, de la Princesse Elizabeth, du P. Viogué son confesseur, de Messieurs Chanut, de M. Clerselier; & enfin par la justice que l'Eglise a fait rendre à sa memoire dans les honneurs publics d'une sepulture que nous regardons comme le sacrement des Morts, & le sceau de la communion des Saints.

ses exercices de pieté.

Cette justice étoit bien dûë à un aussi religieux observateur des loix de l'Eglise qu'étoit ce Philosophe. Jamais il n'avoit manqué de zele pour elle, mais ce zele n'étoit ni aveugle ni déreglé. Jamais il n'eut honte de professer publiquement sa catholicité au milieu des societez separées de l'Eglise. Jamais il ne laissa échaper de sa plume ni de sa bouche aucun terme de liberté ou d'irrévérence touchant certains usages de nôtre Eglise, sur lesquels les Philosophes & les Esprits forts ont coûtume de faire les plaisans. Le respect qu'il avoit pour le

ministére

ministére évangelique des Théologiens Protestans ne lui fit jamais dire un mot qui parût complaisant ou favorable au schisme ou à l'hérésie. La précaution à laquelle il s'étoit assujetti en entrant dans des pays de differente religion l'avoit tellement rendu discret & retenu, qu'il ne parloit presque jamais sans édifier, ni sans imprimer du respect & de l'estime pour la réligion qu'il professoit.

Sa conduite n'étoit pas moins édifiante que ses discours. Il ne faisoit pas consister tous les devoirs d'un veritable chrétien, dans un culte intérieur seulement, comme font plusieurs Philosophes. Il étoit soigneux de l'accompagner de tous les exercices d'un bon catholique, & il s'acquittoit de toutes ses obligations comme auroit fait le plus humble & le plus simple des Fideles. Il fréquentoit sur tout les sacremens de Pénitence & d'Eucharistie avec toutes les dispositions d'un cœur contrit & d'un esprit humilié, autant qu'il est permis de s'en rapporter à la foi des Confesseurs qui gouvernoient sa conscience en Hollande & en Suéde.

Sa soumission à l'Eglise.

L'attachement qu'il avoit pour tout le corps de l'Eglise dont il étoit membre, étoit soûtenu d'une soûmission sincére & sans reserve pour son autorité. Il avoit de la déférence pour tout ce qui portoit le caractére, ou seulement le nom du saint Siége; & il faisoit estime de la Sorbonne, c'est-à-dire, de toute la Faculté Théologique de Paris, qu'il regardoit comme dépositaire de la clef de la science, sçachant que celle de la puissance étoit entre les mains du Pape & des Evêques. C'est ce qui lui faisoit croire que sa conscience seroit toûjours en sureté, tant qu'il auroit *Rome & la Sorbonne de son costé.*

Sa soumission au S. Siége s'étendoit même jusqu'à quelque consideration pour l'Inquisition Romaine, quoiqu'il ne fût nulle part justiciable de son tribunal. Il n'ignoroit pas la difference qu'on doit mettre entre l'autorité du Pape & celle de la Congrégation établie à Rome pour les livres défendus: mais il ne laissoit pas de témoigner du respect pour elle; de dire par honnêteté que son autorité ne pouvoit guéres moins sur ses actions, que sa propre rai-

son

son sur ses pensées ; & de prendre toutes les mesures necessaires pour ne rien écrire qui pût lui déplaire. Il est à croire que cette Congregation de son côté l'auroit épargné si elle avoit pû se défendre des intrigues d'un auteur particulier qui sçut adroitement faire glisser une partie de ses ouvrages dans l'*Index* au milieu d'une liste d'autres livres défendus par un decret du 20. de Novembre 1663.

X. *Du caractére de Nouveauté dans ses opinions.*

Il semble qu'on n'ait point trouvé pour le censurer ou pour le rejetter, de pretexte plus specieux que celui de la *Nouveauté* dont plusieurs ont crû qu'on lui pouvoit faire un crime. C'est peut-être de tous ceux qu'on a voulu lui imputer le seul dont on ait pû le charger avec le plus de vrai-semblance. A dire le vrai, il n'a point eu pour la Nouveauté toute l'horreur qui a paru dans les adorateurs des Anciens. Il a cru qu'en philosophie où il ne s'agit que de la recherche des veritez naturelles qui n'ont pas encore été découvertes, il étoit permis d'employer des moiens nouveaux, puisque les anciens n'ont pas réüssi depuis tant de siécles à nous

les faire découvrir. D'ailleurs son esprit n'étoit pas du caractére de ceux à qui deux ou trois mille ans sont capables d'imprimer de la veneration pour l'erreur. Il étoit assuré que les choses les plus anciennes qui ont été reçûës par la Posterité, avoient été nouvelles dans leur naissance : & que si la nouveauté avoit été un obstacle à leur reception, on n'auroit jamais rien reçû dans le monde.

Mais depuis qu'on s'est engagé d'honneur à ne plus confondre la Nouveauté avec la Fausseté, ni l'Antiquité avec la Verité, l'Envie qui ne pouvoit souffrir que M. Descartes fût innocent a tâché de prendre le change pour le rendre coupable. Ses défenseurs pour repousser l'objection de la Nouveauté avoient entrepris de faire voir que ses opinions n'étoient pas trop nouvelles, & que plusieurs avoient été debitées avant lui. Ses envieux à qui tout avoit parû nouveau jusqués-là n'ont pas manqué de profiter de ces ouvertures, & ils l'ont aussi-tôt accusé d'avoir volé les Anciens, & même ceux des Modernes qui l'avoient prévenus.

La

La multitude de ceux qui semblent avoir eu avant lui des sentimens semblables aux siens peut bien servir à rehausser le prix de sa philosophie, & faire juger de l'importance de ce qu'il y a ajoûté de nouveau, soit pour corriger, soit pour perfectionner ce qui n'avoit été qu'ébauché ou hazardé jusques-là, sans principes ou sans méthode : mais elle est inutile pour prouver qu'il soit le plagiaire de tant d'Auteurs dont on sçait que la pluspart lui étoient inconnus. Elle nous porte seulement à croire qu'il a inventé seul plus que tous ces Philosophes ensemble, & qu'il a été plus heureux que tous en vray-semblance & en solidité pour l'établissement de ses principes, & la liaison de ses conséquences. Son système est si achevé & si bien fourni, qu'on ne doit pas trouver étrange que ce qui a été le plus plausiblement imaginé par les Anciens & les Modernes s'y trouve arrangé & rectifié, sans qu'il soit besoin de feindre qu'il l'a pris dans leurs écrits. *Ses rencontres avec ceux qui l'ont precedé.*

M. Descartes convenant que ce qu'il

disoit pouvoit avoir été déja dit par d'autres, croioit qu'il en étoit de même de lui que d'un homme qu'on accuseroit d'avoir pillé l'alphabet, & le dictionnaire, parce qu'il n'auroit pas employé de lettres qui ne fussent dans le premier, ni de mots qui ne se trouvassent dans le second. Mais il ajoûtoit que ceux qui reconnoîtroient l'enchaînement de toutes ses pensées, qui suivent necessairement les unes des autres, avoüeroient bien tôt qu'il seroit aussi innocent du vol qu'on lui impute, qu'un habile Orateur que l'on rendroit plagiaire de Calepin ou du vieux Evandre, pour avoir emprunté les mots de l'un & les lettres de l'autre.

La seule difficulté qui restoit à lever aux Cartésiens, consistoit à dire qu'on vient trop tard pour inventer une chose, lorsqu'elle est déja inventée. Mais l'experience nous répond pour eux qu'une même chose peut être inventée plus d'une fois en des temps differens & en divers endroits par des personnes qui n'auront rien appris l'une de l'autre, & qui n'auront eu aucune communication ensemble. M. Descartes témoigne qu'il

lui

lui importoit peu d'être le premier ou le dernier à écrire les choses qu'il écrivoit pourvû seulement qu'elles fussent vraies. Il ne se vantoit point d'être *le premier Inventeur* d'aucune des choses qu'il avoit avancées. Il se contentoit de dire que s'il les avoit reçûës, ce n'étoit point pour avoir été avancées par d'autres, ou pour ne l'avoir pas été, mais seulement parceque la raison les lui avoit persuadées.

Au reste il n'étoit pas de ces esprits inquiets ou interessez qui craignent qu'on ne leur dérobe leurs inventions: & il ne jugeoit pas qu'un cœur genereux dût se plaindre des Plagiaires qui l'auroient volé, pourvû qu'ils ne suppriment pas entierement leur larcin, qu'ils ne le corrompent pas, & que le Public n'en soit pas frustré. Il nous a laissé de beaux exemples de la generosité & du desinteressement qu'il exigeoit des autres en ces rencontres, à l'égard de deux Auteurs Hollandois qui s'étoient rendus plagiaires de ses écrits avant qu'il les eût communiquez au Public. Il se contenta de prendre des précautions necessaires contre la vanité de l'un

l'un, & l'infidelité de l'autre : aprés quoi il abandonna le reste à Dieu, comme à l'unique auteur de tout ce qui pouvoit y avoir de bon dans ses écrits, sans s'en attribuer autre chose que ce que l'ignorance & l'infirmité humaine y avoient produit de defectueux.

FIN.